

FNA 0347 Message pour l'avenir

**J.
D. Le May**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



J.&D. LEMAY

MESSAGE POUR L'AVENIR



F L E U V E N O I R

J. et D. LE MAY

MESSAGE POUR L'AVENIR

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1968 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

L'orage était sur eux. Des torrents d'eau tiède s'abattaient des ventres gonflés de nuages énormes, d'un noir d'encre, qui se traînaient au-dessus du relief, s'accrochant péniblement aux roches déchiquetées par l'érosion. Malgré l'altitude, une chaleur étouffante de serre humide les faisait haleter. L'orage allait durer quelques minutes ou quelques heures, suivant que les Monts de la Lune, dont ils sentaient la formidable présence au-dessus de leur fragile abri, seraient capables ou non de retenir les nuages entre leurs serres de roche et de glace.

Accroupis sous la tente illuminée par les décharges électriques continues, il leur était impossible d'échanger un mot dans le bruit terrifiant, amplifié par les échos sans nombre. Mais ils ne pensaient plus à parler. Ils étaient tous les deux dominés par la même pensée affolante : ils touchaient au but.

Et maintenant, la gorge serrée par un sentiment de crainte inexprimable, ils attendaient. La prodigieuse importance de leur découverte leur faisait mesurer leur impuissance devant ce déchaînement de la nature. L'apparition inattendue, en cette saison, d'un orage d'une telle violence, les avait surpris à un moment où leurs défenses psychiques étaient baissées et, malgré leur solide matérialisme et leur formation scientifique, ils se demandaient si ce n'était pas là l'obstacle ultime, infranchissable et si le destin n'allait pas, d'un coup de pouce, les renvoyer dans l'éternité.

Pourtant, ils avaient surmonté tous les autres obstacles. Le manque de moyens, les difficultés invraisemblables que la méfiance des hommes et leur rapacité avaient accumulés sur la voie du voyage ; le déchirement des séparations ; puis le voyage lui-même, infernal, malgré les précautions prises ; véhicules et porteurs, tous étaient déjà loin. Les derniers Batsuos les avaient lâchés quatre jours auparavant, sans heureusement les piller. Ils avaient continué, seuls, avec un entêtement inébranlable, contre l'avis des guides et des derniers autochtones nichant dans le creux des vallées. Ils avaient franchi le col maudit, mince coupure rectiligne dans un mur de granit et avaient enfin atteint ce plateau circulaire en plein milieu de ce que les hommes appellent, depuis un temps immémorial, les Monts de la Lune.

Il faisait un temps superbe et presque tout de suite ils avaient eu

l'impression que ce qu'ils cherchaient se trouverait là, ou nulle part. Certes, les millénaires avaient eu raison de la majestueuse régularité des pics que leur indiquait la description hermétique, mais le cirque se devinait si parfaitement circulaire, malgré les éboulis, qu'ils surent retrouver les formes originelles. Le pic Majeur, isolé au nord, dressait sa pyramide tronquée couronnée de neiges éternelles entre deux arêtes schisteuses surgissant péniblement des effondrements. Sur les sept pics de la demi couronne allant du sud-est au sud-ouest, cinq apparaissaient encore distinctement alors que les deux autres, fracassés par les mouvements tectoniques ou peut-être par les conditions climatiques, n'étaient plus que de monstrueux chicots.

Dès que la tente pneumatique avait été installée, au pied d'une pente, ils avaient entrepris de fureter le long des roches pourries amoncelées au pied des falaises titanesques, à la recherche d'un signe quelconque : sculpture ou gravure rupestre, trace de construction ou forme anormalement régulière suggérant l'intervention humaine.

Une végétation luxuriante recouvrait la mousse épaisse, grouillante d'insectes. Une forte odeur de bois en décomposition, de musc mêlé à des relents indéfinissables, alourdissait l'air, malgré quelques souffles d'un vent paresseux et tiède.

Dans une faille, entre deux mégalithes impressionnants, séparés de la falaise Nord, ruisselante de l'eau d'une source descendant en murmurant à peine de l'un des sommets invisibles dominant le cirque, Anvern avait reçu le choc de la révélation. La Marque était là, très simplement exposée tout au fond de la faille. C'est alors que Caro se penchait à son tour, faisant jaillir des étincelles pourpres sous le faisceau de sa torche électrique, que l'orage avait éclaté.

Un éclair terrifiant ponctué d'un coup de tonnerre assourdissant les avait figés, le visage tendu vers la masse noire d'un nuage qui croulait des sommets pour emplir le cirque. Ils n'avaient eu que le temps de regagner leur tente et déjà l'obscurité les isolait avec un mugissement de fin du monde.

Une série d'éclairs fracassants, tout proches, leur fit serrer les poings. Puis, accompagnant le grondement ininterrompu du tonnerre, ils entendirent un bruit différent et courbèrent instinctivement la tête. Le sol frémit sous des chocs successifs, puis, sans transition, le soleil reparut, irisant les rideaux de pluie qui s'enfuyaient vers le Grand Lac.

Anvern sortit le premier. Le cirque commençait à fumer sous l'intense rayonnement. Des cascades grondantes bondissaient d'une hauteur incroyable et un arc-en-ciel semblait vivre, sortant en frissonnant de la terre ruisselante.

— Nous l'avons échappé belle, cria le jeune homme, dominant les

échos du tonnerre qui s'éloignait. Viens voir.

Caro sortit à son tour et resta muet en contemplant ce qui avait causé l'exclamation de son ami. Un pan de montagne avait glissé et un bloc de plusieurs dizaines de mètres cubes s'était fiché dans le tuf, tout près de leur abri de toile.

— Nous pouvons dire que nous venons de passer à côté de la fin, murmura le Noir... Regarde la faille... Ce n'est pas le moment de s'y risquer, ajouta-t-il en tendant le bras vers la plus importante des cascades.

— Crois-tu que le temps va se remettre ? demanda Anvern en levant la tête vers les nuages effilochés par le vent.

— Normalement, oui. Nous sommes à la bonne saison. Il est évident toutefois que les phénomènes orageux défient les prévisions.

— Combien de temps crois-tu que cette cascade doive nous arrêter ? demanda Anvern en se dirigeant vers le bouillonnement d'eau et de vapeur qui masquait l'emplacement de leur découverte.

— Ce sera rapide, à mon avis, répliqua le Noir, les pentes sont abruptes...

Ils considérèrent en silence les tonnes d'eau qui s'abattaient, interdisant l'approche de la faille et revinrent vers l'éboulis récent. Anvern jeta un regard inquiet vers l'origine de l'effondrement.

— Nous allons changer d'emplacement, fit observer Caro. Ensuite nous déjeunerons. J'ai un appétit d'ogre. Je crois qu'il sera bon de profiter de cette fin de journée pour chasser, j'ai aperçu des francolins, nous aurons des provisions pour quelques jours.

Ils suivirent point par point le programme ainsi tracé et le soir venu, ils firent une dernière visite à la cascade dont le grondement diminuait. Ils constatèrent avec un mélange de joie et d'inquiétude que, sauf nouvelles précipitations, la faille serait abordable le lendemain.

Ils s'assirent alors sur un bloc de roche rouge et restèrent un moment à contempler en silence le pan de ciel bleu lumineux sur lequel se découpaient, comme d'étranges pèlerins, les pics environnants.

— À quoi penses-tu, Caro ? demanda soudain Anvern.

— Si je te le dis, tu vas te ficher de moi, déclara l'athlétique descendant de Kowuli, roi des Tiwisus, en jetant au loin sa cigarette qui dessina une brève arabesque dorée.

— Va toujours...

— Je pense à Jacqueline... Ce qu'elle a pu se payer notre tête... La

mienne, en particulier. Il fallait choisir... Elle... ou ce que nous sommes venus chercher... Je me demandais si vraiment j'ai aimé cette poupée ?

— Ne sois pas injuste. Elle a souffert, car elle t'aimait.

— Peut-être, avoua le Noir, dont le visage se durcit. Mais elle avait ses sens pour cervelle... Dis-moi, réalises-tu que nous sommes au but et que nous avons eu raison ? Par moments, j'ai douté, bien sûr ; je n'ai pas toujours cru ce que mon père tenait de mon grand-père qui lui-même le savait de nos aïeux : la certitude qui me tient aujourd'hui. Ils n'avaient jamais oublié, ceux de ma race. Alors que moi, à cause de cette science exacte que le monde moderne m'a permis d'acquérir, je croyais pouvoir renier nos traditions, baptisées légendes et superstition.

Et nous sommes ici, tous les deux. Toi, parce que tu avais la foi. Moi, parce que tu m'as redonné confiance et que tu as été mon ami depuis l'instant de notre rencontre. Et quelle rencontre, pourtant peu faite pour exalter les amitiés, tu te souviens ?

— Les points de rencontre des existences humaines sont soumis aux lois du hasard. Même une maison de rendez-vous, ou ce qui y ressemblait finalement beaucoup, n'en déplaît à nos amis communs du moment, peut être un lieu valable. Quant à la réussite, j'y ai toujours cru. Mais ce que nous ne savons, ni toi ni moi, c'est ce que nous allons trouver.

— Cela va faire un sacré bruit lorsque nous rapporterons la preuve que nous cherchons.

— Je n'y pense même pas. La seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir si le site pourra un jour livrer le secret...

— Il le livrera. Nos traditions le précisent, s'écria le Noir en se levant pour étirer ses longs membres musclés.

— Je l'espère, mais je ne peux renier mes années d'étude. La physique est une science positive. Elle a besoin de faits irréfutables pour bâtir des théories solides.

— Il est heureux que nous n'ayons pas raisonné comme cela.

— C'est l'homme et non le scientifique qui a été passionné par cette longue quête, Caro.

— En tout cas, nous devons une fière chandelle à Ulam et à ses alignements, grâce auxquels nous avons pu déchiffrer les Tables.

— Oui et c'est bizarre. Il y a là de quoi rêver métaphysique durant des jours. Avant cette découverte d'Ulam, personne n'aurait pu trouver la voie.

— À moins de faire la découverte...

— Je me demande pourtant si ce n'est pas une indication de la volonté des Anciens de dresser une barrière qui ne pouvait être franchie que par une race parvenue à un certain niveau de connaissances...

— Cela peut tout aussi bien être dû au fait qu'ils ne pensaient pas aux ignares du futur.

— Non. Je reste persuadé qu'il s'agit d'une clé temporelle...

— Écoute, Anvern ; puisque tu abordes ce sujet, je vais te dire ce qui me frappe le plus : la succession de coïncidences de ces trois dernières années. Notre rencontre. Toi, le Celte blond aux yeux verts, farouchement attaché à tes origines, moi, le descendant d'une des races les plus anciennes de cette planète. Et nous savons, qu'à l'origine, nos couleurs de peau étaient identiques... que nos ancêtres sont communs, qu'ils ont chassé le long de l'Indus et du Gange... Nous nous sommes accrochés, face à des cuisses fuselées sortant de minijupes tressautantes, sur un problème sans aucun rapport avec le but de la soirée... Tu te souviens, l'objet, sur l'étagère où nous avons posé nos verres...

— Je me souviens comme si cela s'était passé hier.

— Ce n'était qu'un vase avec un chiffre : 83. Tout est parti de là. Tu as voulu montrer ta science devant cette belle brune dont je n'ai jamais su le nom et comme tu ne savais pas que j'étais matheux, tu as sorti une belle bourde sur les séries des nombres entiers.

— Heureusement.

— Mais je n'ai pu me montrer si savant que parce qu'Ulam venait de découvrir les alignements alors que toi tu te basais sur les séquences binaires de tes ordinateurs...

— Je sais, Caro, nous pourrions ainsi dresser une liste infinie de coïncidences, mais cela me hérisse car pourquoi ne pas la faire débiter aux origines, à la première fécondation ? Tu vois, je ne peux me départir de ma prudence toute logicienne. Parmi les trois milliards d'individus que compte le globe, certains doivent se rencontrer. Nous ne sommes que deux entre ces trois milliards. Je ne veux pas aller plus loin...

— Parce que tu butes sur quelque chose qui te fait peur. Tu as probablement raison mais moi, l'affreux mathématicien, j'aime rêver. De plus, de toute évidence, partant d'une série de signes gravés sur deux tablettes d'onyx, nous sommes arrivés, en trois ans, à ce cirque, face à la Marque... C'est cela, la réalité, même si elle est invraisemblable.

— Pour le moment, nous avons aperçu, dans un trou de roche, le signe que nous cherchions, d'ailleurs sous une autre forme. Gardons-nous de faire comme l'astronome qui déduit un contexte cosmogonique d'une simple observation. Car... si après cette Marque, nous ne trouvons plus rien... Rien que la roche ?

— Tais-toi, Anvern, coupa le Noir avec nervosité. J'ai à la fois peur et confiance. C'est sans doute l'orage et cette atmosphère d'irréalité qui nous environne. Oui... Je crois en ce qu'ils ont laissé comme traces interprétables... Mais, en tant que technicien, j'ai peur de ce qui peut rester après des centaines de milliers d'années.

— Tu as le même doute que moi. Nous en saurons peut-être plus demain, à cette heure.

Après une nuit presque blanche, les deux hommes sortirent de leur tente dès l'aube et leur premier regard fut pour la cascade. Le bouillonnement mugissant avait totalement disparu, laissant la place à une mince résille, un voile de mariée frôlant les roches verdies par la mousse et les algues microscopiques.

Sans perdre de temps, avec des gestes précis, ils commencèrent à réunir leur matériel. Deux heures plus tard, ils avaient dressé leur tente tout près de la faille, la dissimulant du mieux possible dans l'ombre de la falaise et restaurés, munis de leur détecteur et des outils, ils s'aventuraient sous le surplomb terminal, derrière le rideau de liquide pulvérisé.

Anvern darda le rayon de sa torche et resta un moment à contempler le Signe pourpre.

— Il va être difficile de passer, commenta Caro, penché sur son épaule.

— Oui. Je voudrais éviter d'utiliser nos rares explosifs. J'ai peur que tout ne s'effondre et ce n'est pas discret.

— Tu as remarqué comme cette faille est nette et bien verticale ? demanda le Noir en prenant du recul, ce qui lui valut d'être douché.

— Oui. C'est peut-être une ouverture déplacée par la pression. Nous allons prendre notre temps. Dégageons la mousse et les végétaux. Nous y verrons plus clair et nous trouverons bien un moyen de passer.

Il leur fallut trois longues heures pour dégager la roche de sa gangue de lichens et de plantes épiphytes sous laquelle la pierre apparut, grise et compacte.

— Du quartz, murmura Caro en essuyant son front couvert de sueur.

— C'est la roche primitive la plus dure... ce n'est pas exactement du quartz mais un genre de granit qui en contient une forte quantité, déclara Anvern en s'attaquant au sable mêlé de boue et de débris divers qui tapissait le sol, au pied des mégalithes.

Ils eurent bientôt creusé une tranchée étroite descendant sous la faille qui s'élargissait brusquement à un mètre de profondeur. Se relayant sans arrêt, ils avancèrent alors lentement sous la roche, gagnant centimètre par centimètre, craignant à chaque instant de rencontrer le granit. Quand ils s'arrêtèrent, épuisés, le soleil était au zénith et il leur restait encore la moitié du chemin à faire pour arriver à la grotte qu'ils devinaient derrière le mur rocheux.

Ils prirent un rapide repas, sans échanger plus des quelques mots indispensables. Ils se comprenaient parfaitement, vivant ensemble depuis de longs mois et seuls leurs regards brillants trahissaient leur excitation grandissante. Lorsque Caro, le premier, reprit la pioche, ses mains tremblaient.

Ce fut lui qui, beaucoup plus tard, trouva soudain le vide sous un coup de l'instrument. Il se redressa et son visage ruisselant de sueur était gris lorsqu'il murmura à son compagnon :

— À toi, nous y sommes, je crois.

Anvern pâlit malgré son hâle, mais à gestes précis et mesurés il dégagea les derniers morceaux de roche barrant la route. Dix minutes plus tard, ils se trouvaient debout, serrés l'un contre l'autre, devant la muraille grise et nue sur laquelle étincelait le Signe sous la lueur des torches.

La gorge contractée par une émotion terrible, ils prenaient conscience de voir pour la première fois depuis des milliers ou des centaines de milliers d'années, ce que les Grands Anciens avaient laissé en témoignage de leur séjour sur la planète Terre. La plaque dans laquelle était incrusté le cercle de diamants enserrant le triangle de rubis, paraissait marbrée, mais quand Caro, remis de son émotion, l'examina de plus près il ne put s'empêcher de crier :

— Du métal, Anvern, c'est du métal !

Sa voix résonna longuement dans la grotte et tous deux promènèrent les rayons de leurs torches électriques pour inspecter l'abri. Un couloir sombre, à voûte ogivale, prenait naissance sur leur droite.

— Ne nous pressons pas, Caro, murmura Anvern en retenant son ami par le bras. Il va falloir tout explorer, mais avec calme. Pas d'imprudences ni de précipitation. Première chose, amener la tente ici et effacer nos traces. Je ne tiens pas à avoir des visiteurs imprévus,

hommes ou bêtes. Ensuite nous suivrons le programme prévu, photos, relevés, métrage...

— C'est la sagesse même. Tu as raison, rien ne nous presse, désormais, acquiesça le Noir.

Pourtant, lorsque leur matériel eut été entassé dans la grotte, ils ne purent résister au désir de commencer leur prospection et s'engagèrent, l'un derrière l'autre, dans le couloir dont le faisceau des torches ne parvenait pas à montrer l'extrémité. Par mesure de prudence, ils s'étaient encordés et Anvern, qui marchait en tête, avait en main le Geiger.

Le sol était couvert de la poussière accumulée par les siècles, mais, curieusement, aucune trace animale ne dépassait une ligne matérialisée par une légère dénivellation. L'air était de plus en plus sec et ils débouchèrent enfin dans une salle très exactement hémisphérique, sans aucune issue visible hors l'arche parfaite de l'entrée.

Haute d'une dizaine de mètres, ses murs étaient lisses et de la même matière métallique inoxydable que le support du Signe. Quelques lignes finement gravées striaient la surface.

— Voilà où tout aboutit, fit Caro d'une voix contenue. C'est idiot !

— Impossible, répliqua nerveusement Anvern en secouant la tête avec fureur. Il est hors de doute que ce sont eux qui ont construit cet abri. Ils ont dû prendre un certain nombre de précautions pour éviter les intrusions intempestives.

— Nous sommes les intrus...

— Qui sait ? Mais ne perdons pas notre temps à discuter sur l'inconnu. Il faut analyser cette structure centimètre par centimètre. Si nous sommes certains qu'elle est un cul-de-sac, nous chercherons ailleurs... Et d'abord, je voudrais bien savoir ce que représentent ces lignes...

Il était facile de voir que les stries avaient été volontairement tracées. Tout d'abord, leur projection était rigoureusement rectiligne et ensuite, chacune d'entre elles portait à l'une de ses extrémités une minuscule pastille cristalline. Par contre, trompant l'espoir des deux hommes, elles ne révélèrent aucune solution de continuité dans la paroi. Au choc, celle-ci rendit un son mat parfaitement identique en tous les points que le pic de Caro put atteindre.

Anvern se laissa choir sur le sol et s'adossa à la paroi, regardant son ami scruter la base circulaire sans mot dire.

— Caro, appela-t-il au bout d'un moment de réflexion, viens donc t'asseoir un peu.

Le Noir soupira et s'accroupit près de lui.

— C'est trop bête, murmura-t-il. Il faudrait des moyens gigantesques pour sonder la montagne.

— Je n'en sais rien. Nous arrivons. Le premier obstacle qui se présente n'est sans doute pas plus insurmontable que les autres. Ce qu'il faut, c'est réfléchir. Ceux qui ont construit cette salle devaient s'attendre à ce qu'elle soit découverte un jour ou l'autre. Rien ne dit qu'ils n'ont pas mis une clé, comme celle qui nous permet de déchiffrer les tolchacs de tes ancêtres... Je ne m'avoue pas vaincu avant d'avoir absolument tout essayé. J'aimerais étudier ces stries car, dans une paroi totalement lisse, elles attirent l'attention. Elles ont une signification.

— Représentation symbolique ?

— Je le réfute d'emblée car cela ne mènerait à rien. Je veux les triturer comme si elles étaient la clé...

— Allons-y.

— Veux-tu les mesurer et me donner leur position exacte par rapport au plan du sol et à l'arête droite de l'entrée. Je vais en faire un croquis et nous discuterons ensuite.

Quand tout fut terminé, les deux hommes considérèrent la feuille en plissant le front. Ce fut Caro qui découvrit un premier indice. Sur les 23 lignes, 17 avaient leur origine à la même distance du sol. Le jeune homme s'allongea à même le sol et reporta sur une autre feuille toutes les lignes avec leur pente exacte. Avec un grognement, il tendit le croquis à Anvern. Le tracé représentait une sorte de soleil à rayons équidistants.

— Comment se placeraient les six autres ? demanda Anvern, intéressé.

— Tout ce que je peux dire c'est qu'elles ont des distances d'origine appariées.

— Nous ne les avons donc pas disposées logiquement...

Durant plus de deux heures, les aventuriers dessinèrent avec acharnement, recherchant une construction géométrique ayant pour base les éléments graphiques des stries énigmatiques et Caro, le mathématicien, parvint à un résultat qui lui fit pousser un rugissement de joie.

— Je crois que je l'ai, haleta-t-il en tendant un feuillet à Anvern, d'une main tremblante. Regarde... C'est trop idiot de ne pas y avoir pensé avant... 17, 23, 13... nombres premiers... Disposés selon la spirale de Ulam... Ils se placent en triangle... comme nos six lignes

aberrantes.

— C'est une déduction... Mais est-elle seulement due à une similitude fortuite ?

— Non... Parce que je vais te faire la représentation graphique complète. Les lignes de même origine, le soleil, comme nous l'avons appelé, décrivent en fait un cercle ou plutôt sont sur un cercle... Or, les sommets de ce triangle que je viens de définir sont sur ce cercle et le tout...

— Ressemble au Signe... Je te raccorde, il y a quelque chose...

— Anvern, ta logique, où est-elle ? Nous avons décrypté tes tolchacs à l'aide des alignements d'Ulam. Ce sont encore les nombres premiers qui paraissent nous donner une solution... Ne crois-tu pas que le seul moyen de contact entre niveaux d'intelligence ce sont les maths ?

— Tu sais bien que si.

— Alors... il faut trouver, maintenant, ce qu'il faut faire avec notre dessin...

— Tu dis qu'il est semblable au Signe... En fait, la seule similitude paraît être l'image du triangle inscrit...

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda Caro en se penchant sur le dessin.

— Tu sais bien que les sommets du triangle, dans le signe, sont placés différemment.

— Exact... La base est horizontale vers le sol tandis que... Anvern... Nous n'avons pas été frappés par cela... C'est un isocèle.

— Oui.

— Placé suivant la logique mathématique, son sommet aigu se confond avec l'extrémité de la septième strie de notre relevé... C'est laquelle, sur la paroi ?

Durant plusieurs minutes, ils examinèrent en silence. Caro froissa rageusement les feuillets de papier et retourna s'asseoir auprès du bloc, reprenant ses croquis. Anvern, pensivement, s'appuya à la paroi et suivit de nouveau la rainure jusqu'à la pastille cristalline qui la terminait. Le reflet de la lampe le fit sursauter et il se pencha au plus près pour tenter d'identifier le cristal. Avec fébrilité il examina successivement toutes les terminaisons cristallines et, quand il eut fini, il se tourna vers son ami.

— Caro, souffla-t-il d'une voix étranglée, je crois que nous avons trouvé...

— Tu dis ? s'exclama le Noir en bondissant vers lui.

— Ce cristal est le seul de son espèce. Tous les autres ont bien la même couleur et la même apparence, mais c'est le seul à avoir ces reflets opalescents...

— Que penses-tu que nous devrions faire ?

— En physique, ces genres de cristaux... ou d'autres, très semblables, peuvent être utilisés soit pour leur particularité piézo-électrique soit pour l'effet photo-électrique... Nous ne pouvons malheureusement l'analyser... Mais nous pouvons au moins essayer s'il se passe quelque chose lorsque l'on éclaire en plein.

Il ne se passa rien et les deux hommes, une fois encore, se penchèrent sur la minuscule pastille d'opale.

— Anvern, je crois que si ce cristal est en fait un genre de cellule photo-électrique, la lumière le frappant, même accidentellement, activerait les circuits, s'ils existent. Cela ne peut pas être. Il doit y avoir une séquence à respecter... Celui-ci est seul... ; les autres sont tous de la même espèce, dis-tu ?

— La seule séquence simple que je connaisse, pour compléter ton idée, est l'obturation de celui-ci ou de tous les autres...

— La logique, encore elle, penche pour l'obturation d'un seul, ne crois-tu pas ?

— Essayons.

Tandis que le Noir maintenait son pouce pressé sur la pierre irisée, Anvern éclaira successivement toutes les extrémités des stries, laissant le rayon lumineux longuement posé à chaque emplacement.

Aucune modification n'apparut.

— Nous ne pouvons espérer réussir en quelques heures, déclara Anvern en refrénant son dépit. Je commence à être crevé. Laissons cela pour ce soir. Demain, nous aurons à reprendre à zéro. Nous avons le temps. Il faut de la patience et du calme.

Après un repas expédié à la hâte, ils se glissèrent dans leurs sacs de couchage et s'endormirent comme des masses, exténués.

CHAPITRE II

La lumière du jour les éveilla et ils se dressèrent sur leur séant. Anvern consulta son chronomètre et poussa une exclamation d'incrédulité. Mais déjà, Caro s'était dégagé de son sac de couchage et tourné vers le couloir d'où provenait une lumière crue, il demeurerait immobile, les sens en alerte.

— Anvern, murmura-t-il enfin... Viens, il faut savoir... quelque chose est arrivé.

Ils s'équipèrent en hâte, le cœur battant et le premier, le Noir s'engagea dans le couloir. Dès le coude, ils comprirent que l'incroyable s'était produit. Ils pressèrent le pas et Anvern, après un coup d'œil au Geiger, souffla :

— Toujours pas de radiations.

— Si les Grands Anciens étaient bien des humains, il ne peut pas y en avoir, répliqua Caro, la voix vibrante.

Quand ils débouchèrent dans la salle hémisphérique, ils s'arrêtèrent, saisis. Une ouverture s'était démasquée dans la paroi et la position des stries fit comprendre aux deux hommes la puissance technique de ceux qui avaient créé l'installation. La paroi sphérique tout entière avait effectué une rotation sur un axe passant par celui de l'entrée. La source lumineuse provenait de l'arête de la voûte ogivale du couloir et n'avait pas un frémissement. Après une seconde d'hésitation, Anvern s'engagea à pas lents dans celui-ci. Il n'y avait plus aucune trace de poussière. Le sol métallique était dans l'état où l'avaient laissé les bâtisseurs géniaux. Ils marchèrent longtemps avant de déboucher dans une seconde salle hémisphérique de grandes dimensions. Une sorte de table à pied unique était placée au centre et quatre sièges transparents également répartis tout autour.

Ils restèrent debout, immobiles, observant les murs nus et la table qui les attirait.

— Asseyons-nous, dit soudain Caro. C'est ce qu'ils doivent attendre de nous, tu ne penses pas ?

— Tu parles d'eux au présent, fit remarquer Anvern d'une voix sourde.

— Oui. Il est probable qu'ils ont quitté la Terre depuis des

millénaires, mais ils savaient que quelqu'un viendrait, un jour et ils ont donc tout prévu.

— À moins qu'ils n'aient construit ces installations à leur propre usage, rétorqua le Celte sans conviction.

— Tu as peur de t'asseoir ?

— Peur ? Non, mais je mentirais en te disant que je ne suis pas ému. Tout ceci est fou, Caro... Jamais je n'aurais pensé...

— Viens, décida le Noir en s'asseyant.

À peine furent-ils installés qu'une partie du mur devint translucide, tandis qu'une voix chaude, profondément humaine, leur parvenait, toute proche et que des images, d'abord floues, puis de plus en plus nettes, apparaissaient. Ni l'un ni l'autre ne saisit le sens des paroles prononcées dans une langue totalement inconnue, riche en accents toniques et en modulations. Effarés, mais passionnément attentifs, ils virent ce qu'était la Terre à l'époque où vivaient les constructeurs de l'abri. Ils survolèrent d'abord à très haute altitude, le globe tout entier. Anvern remarqua aussitôt que les continents n'avaient pas leur place actuelle. Les Amériques, liées à l'Asie par l'Europe du Nord, se prolongeaient bizarrement en une succession de modules continentaux jusqu'à l'Australie. L'Afrique, reconnaissable pourtant, était collée au socle asiatique. La calotte polaire-nord descendait irrégulièrement jusqu'aux rivages d'une mer intérieure occupant l'emplacement de la Méditerranée.

— Gondwana ! souffla Caro avec stupeur. Comment cela peut-il être possible ? Cela nous reporte à plusieurs millions d'années...

Sans transition, les images se stabilisèrent sur un ensemble de constructions monumentales, placées sur une chaîne de montagnes au relief abrupt. Les deux hommes purent admirer d'innombrables appareils hérissant des toits en terrasse et ce fut Anvern qui donna son interprétation :

— L'observatoire du Pic du Midi, multiplié par cent... au moins.

Circulant entre les appareils, la caméra leur fit voir enfin ceux qui occupaient la Terre à cette époque inconcevablement reculée. Des hommes et des femmes pratiquement nus, sauf de bizarres parures. En gros plan, un couple en pleine jeunesse sourit, à travers le temps et leur adressa quelques paroles d'une voix musicale. Il leur sembla que ces lointains ancêtres devaient être plus grands que les hommes actuels, mais, faute de points de repère, ils ne purent confirmer leur impression. Par contre, le couple était d'une réelle beauté, la musculature de l'homme n'ayant d'égale que l'harmonie des formes de la femme. De nombreuses vues de la nature permirent à Anvern une

première estimation rapprochée de l'époque. Un troupeau de mammifères, assez semblables à des antilopes, parut dans le champ de vision. Quelques instants plus tard, ce furent deux fauves étonnants, aux canines démesurées qui s'éloignèrent en bondissant souplement dans une savane coupée de bouquets d'arbres à feuilles géantes.

— Caro, nous avons là quelque chose qui a vécu voici plus de dix millions d'années, murmura Anvern, en tout cas, nous sommes au tertiaire.

— Je vois bien.

Sur l'écran apparut enfin un immense chantier où des milliers d'hommes et de femmes s'affairaient autour de machines gigantesques en construction dans une forêt de tours métalliques. Ces machines ressemblaient à des roues, posées à plat, avec un moyeu énorme et dix rayons joignant ce qui aurait pu être la jante. La suite des images en montra la nature lorsque la caméra, ou ce qui en tenait lieu, s'arrêta sur la foule embarquant dans l'une des machines qui, après avoir quitté le sol, se joignit à une immense flotte en route dans l'espace.

Puis, de nouveau, ils eurent une vision d'ensemble de la planète où les continents semblaient avoir dérivé un peu plus vers leur place actuelle mais dont les calottes glaciaires monstrueuses avaient gagné par endroits jusqu'aux tropiques. Le mur reprit sans transition son opacité et les deux hommes se regardèrent, rayonnants.

— Caro, nous avons raison de suivre nos idées folles, s'exclama Anvern... Te rends-tu compte ?

La voix se fit entendre de nouveau, arrêtant la réponse du Noir, et un chariot portant des appareils glissa vers la table auprès de laquelle il s'arrêta.

— Des casques...

— À quoi penses-tu que cela puisse servir ? demanda Caro en prenant l'un des objets relié au chariot par un cordon souple.

— Je n'en sais pas plus que toi, mais il nous est recommandé de les utiliser. Je suis persuadé que nous ne courons aucun risque.

Caro fit la moue et coiffa le curieux casque rond, surmonté de tiges transparentes et couronné de petites bobines placées en deux rangées serrées. Anvern l'imita et presque aussitôt tous deux se regardèrent, d'abord effarés, puis radieux. Avec un soupir, le Noir se laissa aller en arrière sur son siège et ferma les yeux.

Combien de temps restèrent-ils ainsi, ni l'un ni l'autre n'eurent pu le dire exactement. Mais quand ils quittèrent les casques, ils se trouvèrent transformés. Par un prodigieux processus scientifique dont ils connaissaient désormais les grandes lignes, ils venaient d'apprendre

une langue morte depuis des milliers de siècles. L'esprit encore bouleversé par ce qu'ils avaient entrevu, ils s'étreignirent.

— Caro, pourquoi faut-il que rien ne soit divulgué ?

— Ils te l'ont dit. Ce n'est pas la mission. Nous avons à faire la liaison, c'est tout. N'est-ce pas la destinée la plus exceptionnelle qui soit pour deux êtres humains ? J'ai confiance, Anvern, nous réussissons.

— J'ai la même confiance, mais je ne parviens pas à me tirer de cette impression de rêve éveillé.

— Il y a un moyen de tenir nos pieds sur terre... J'ai une faim horrible. Allons jusqu'au campement.

— Il est... Mon chrono est arrêté, s'exclama Anvern en remontant l'instrument... Il a fallu que nous restions plus de trente heures sous les casques.

— D'où toutes les envies qui me travaillent, lança Caro en se dirigeant vers le couloir.

Ils dévorèrent littéralement, avant de se sentir en état de suivre les conseils donnés par l'intermédiaire des casques. Ce fut Caro qui prit la direction des opérations. Ils transportèrent tout leur équipement dans la grande salle, déclenchèrent sans hésiter la fermeture de la sphère intermédiaire et commencèrent à se familiariser avec la technique des Anciens.

Durant plusieurs jours, coiffant les casques mnémoniques, enregistrant, s'entraînant à ce qui allait être la mission la plus extraordinaire que l'humanité quaternaire eût à accomplir, ils ne quittèrent pas le grand local circulaire où apparaissaient, successivement, suivant une séquence bien définie, tous les appareils dont ils avaient à assimiler le fonctionnement. Ils s'accoutumèrent à la nourriture préparée par des machines, sur des réserves de matières premières vieilles de centaines de milliers d'années et qui pourtant les rassasiaient et les maintenaient en parfaite condition physique.

Ils en étaient arrivés à correspondre entre eux dans la langue des Anciens sans même s'en rendre compte et suivaient le cycle prédéterminé en toute confiance, ne cherchant pas à savoir si ceux qui l'avaient préparé existaient encore en quelque coin reculé de la galaxie.

Puis un jour, un couloir s'ouvrit devant eux et ils apprirent que leur stage allait se compléter par une série d'essais hors de la base. Revêtus d'une combinaison spéciale les moulant, équipés d'une ceinture anti-gravité et d'un bracelet de liaison, ils s'installèrent dans une sphère de plastique, réduction de leur futur navire de l'espace. Ils savaient que tout avait été prévu, mais eurent un instant d'émotion lorsque l'engin

vint stopper au bout d'un long conduit tubulaire, sans que cette manœuvre n'eût été annoncée. Pourtant la halte fut de courte durée. Un obturateur géant se déplaça, remuant des milliers de tonnes de roche et l'engin sphérique s'élança dans l'espace, répondant docilement aux sollicitations mentales de Caro. La nuit était avancée et les écrans leur fournirent l'image de la Terre s'enfonçant derrière eux.

— Nous y voilà, Anvern. Crois-tu encore au rêve ? demanda le Noir d'une voix hachée par un enthousiasme délirant.

— J'ai douté jusqu'à maintenant, je l'avoue, répondit Anvern. J'ai craint jusqu'au dernier moment que le passage ne soit définitivement obturé.

— Cela aurait pu se faire si des mouvements tectoniques avaient intéressé cette région du globe. Mais ils ont su choisir le socle primaire, le mieux consolidé. Il en sera de même avec l'astronef.

— Le plus vite sera le mieux, fit Anvern en soupirant. Jamais de ma vie je n'ai connu cette anxiété.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de moi, répondit son ami avec un rire.

Sans un bruit, sans un sillage, l'étrange machine dirigée par la pensée commença son circuit, très loin au-dessus de l'atmosphère, au-delà de la ceinture de Van Allen. Suivant point par point le programme imposé par leurs conseillers du passé, ils exécutèrent une gamme de manœuvres d'orientation et de changement d'orbite, se repérant sur certains astres et s'aidant des renseignements fournis par le traceur de route de leur engin.

Ils passèrent plus de quinze jours à prendre possession de la bulle de plastique. Après le pilotage aux ondes cérébrales, ils s'initièrent au pilotage automatique, se familiarisant avec les coordonnées spatiales. Un soir, rentrant d'un long périple qui les avait menés jusqu'aux confins du système solaire, ils terminaient leur rapport lorsque leur instructeur invisible leur annonça qu'ils étaient prêts pour la dernière épreuve avant le départ. Une voix féminine, inattendue, leur expliqua longuement en quoi elle consistait et lorsqu'ils retirèrent leurs casques, ils se regardèrent en silence. Ce qui venait de leur être demandé leur paraissait subitement plus ardu que tout ce qu'ils avaient réussi à mener à bien jusqu'à cet instant.

— Il fallait pourtant s'y attendre, commenta Anvern en s'asseyant sur le bord de sa couchette.

— Je ne vois pas pourquoi, avoua Caro. Ce sera certainement plus difficile que d'apprendre la langue des Anciens. Comment veux-tu faire ? Nous ne pouvons aller au hasard en posant la question.

— C'est évident. La condition posée sera aussi délicate à exprimer qu'à vérifier, encore que je pense qu'il s'agit beaucoup plus de point de vue moral que purement physique. En fait, comme toi je ne m'attendais pas à cette exigence, mais, en y réfléchissant, nous rencontrons ce que de nombreuses légendes et religions rapportent : la quête en état de pureté. Cela peut paraître puéril, mais cette impression s'efface lorsque l'on voit, lorsque l'on touche ce formidable ensemble de techniques supérieures. Ils savent que la domination de l'esprit sur le corps, la lutte permanente pour le respect d'un vœu ou d'une parole, idéalisent la créature humaine...

— Ils auraient pu trouver autre chose comme épreuve, dit nerveusement le Noir. As-tu pensé à ma peau ?

— Qu'est-ce qu'elle a, ta peau ? Tu ne vas pas me dire que c'est un obstacle...

— Admettons, comment la découvriras-tu, ta perle ? Quand tu seras certain qu'elle est bien telle qu'il le faut, elle risque fort d'avoir perdu sa précieuse qualité.

— Il ne sert à rien de discuter le pourquoi et le comment, Caro, il faut agir. J'avoue que cela me fiche un sacré coup. Je nous voyais déjà partis et il me semble que, à moins d'une veine insensée, nous en avons pour des mois.

— Mettons une annonce, dit le Noir, ironiquement.

— Réfléchis un peu, au lieu de dire des âneries, bougonna Anvern. Il va falloir faire attention de ne pas se faire repérer, de ne pas être séparés, de ne pas se mettre dans un mauvais pas, et j'en oublie... Et trouver une fille libre, comme nous.

— Deux filles, corrigea Caro.

— Oui... deux filles. Celles que je connaissais ont une valeur au lit mais ne conviendraient pas, pour cette raison et aussi parce qu'elles n'auraient certainement pas envie de courir une telle aventure... Il y a... Caro, attends voir... Je connais quelqu'un capable de nous aider. Soit dit en passant, si elle n'a pas changé, elle est vierge et c'est une fille épatante.

Au grand radar d'Orly, un des opérateurs suivit un signal qui traversa l'écran à une vitesse ahurissante, parut s'immobiliser, disparut et reparut pour s'élancer en sens inverse à une allure folle avant de disparaître définitivement.

L'homme alerta ses compagnons de travail, mais personne ne put retrouver l'image anormale.

Anvern et Caro, les mains dans les poches de leurs complets de sport, sortirent trois heures plus tard du métro Saint-Michel et remontèrent d'un bon pas le boulevard.

— Tu sais où les trouver ? demanda Caro.

— Je l'espère, avant d'aller chez elles, nous allons passer au petit restaurant où elles venaient tous les soirs, après les cours.

Ils entrèrent tranquillement dans la salle et s'accoudèrent au comptoir. Rien que des étudiants et des gens qui vivent des étudiants. Anvern examina la salle. Son regard vert accrocha quelques visages charmants, croisa des yeux peu farouches, certains intéressés par sa silhouette mince et souple et son teint bronzé sous les cheveux blonds. Il aperçut soudain celle qu'il cherchait, assise dans un recoin, devisant sans prêter attention au remue-ménage de la salle enfumée.

— Viens, dit-il en poussant son compagnon.

— Anvern, s'écria l'une des jeunes filles devant lesquelles il s'inclinait. Toi ici. Je te croyais mort... ou en prison... Lâcheur. Que deviens-tu ?

— Trop long à t'expliquer ici avec tout ce bruit... Je te présente mon ami, mon frère, devrais-je dire. Appelle-le Caro, son nom est si compliqué que je bafouille chaque fois que j'essaie de le prononcer.

— Carsentuitalingua... Mais il a raison, dit le Noir, Caro est plus simple.

— Caro, voici Paule Segal, étudiante en médecine, troisième année.

— Et je vous présente Velna Sorensen, que tu ne connais pas, dit Paule en désignant la jeune fille qui lui faisait face.

— Tu n'as plus ton petit havre si joli ? demanda Anvern après avoir salué d'un sourire celui qui lui était adressé.

— Toujours. Nous l'habitons toutes les deux et je vous y invite si Caro veut bien accepter.

Dans le minuscule living-room qu'occupaient les deux jeunes filles, les hommes se laissèrent tomber dans les seuls fauteuils qui existaient. Paule Segal et son amie préparèrent la boisson et vinrent à leur tour s'installer sur le divan, épaule contre épaule. Anvern tressaillit lorsque Velna Sorensen lui lança un regard par-dessus le verre dont elle goûtait une gorgée. Il ne se souvint pas avoir rencontré une couleur aussi étrange, un violet presque pur. Sans appuyer, il admira les formes moulées dans la courte robe collante et ses yeux verts effleurèrent les chevilles minces, remontant le long des jambes chastement repliées mais largement dévoilées. Quand il releva les yeux, les iris violets avaient foncé et une moue de colère marquait la

jolie bouche sans fard. Il rougit violemment et murmura :

— Pardon.

Le regard s'adoucit et la tête casquée de cheveux presque blancs s'inclina pour masquer ce qui ne pouvait être qu'un sourire.

— Alors, qu'est-ce que vous fabriquez, tous les deux ? s'écria Paule après avoir levé son verre à la santé de tous.

— Recherche scientifique et voyages, répondit le jeune homme.

— Et tu es content de ton sort ?

— Tu vois, je me porte comme un charme, Caro également. Avons-nous l'air d'être diminués physiquement ?

— Certes non, s'écria la jeune fille en riant, tout en détaillant le Noir de la tête aux pieds. Mais comment se fait-il que tu sois venu ce soir, avec ton ami ?

— Je te cherchais... Toi et Gail.

— Tu n'as aucune chance de trouver Gail, car elle est partie pour New York... Elle a rencontré l'homme de sa vie. C'est tout au moins ce qu'elle dit.

— Ah ! tiens ! s'écria Anvern en masquant sa déconvenue.

— Mais tu sais, si tu veux nous sortir, en tout bien tout honneur, bien entendu, Velna ne dira certainement pas non.

— Que faites-vous donc à Paris, mademoiselle ? demanda le jeune homme.

— Velna... Pas de mademoiselle, s'il vous plaît, corrigea la jeune fille. Je suis des cours qui me permettront de me lancer dans la recherche scientifique, si je réussis.

— Elle suit ta trace, déclara Paule. Elle veut être physicienne. Elle est suédoise et sage. Mais cela ne vous dit pas ce que vous faites exactement. Serez-vous plus bavard, Caro ?

— Bavard ? Il n'y a aucune raison d'être bavard, pas plus qu'il n'y en a à se taire. Anvern et moi sommes alliés car nos formations se complètent. Je suis mathématicien. Nous faisons des études sur des phénomènes peu connus dont nous espérons bien sortir une thèse qui fera du bruit.

— De futurs prix Nobel !... Vous êtes modestes, à ce que je vois.

— Pas plus qu'il ne faut.

— Si je comprends bien, tu es toujours célibataire et libre, reprit Anvern.

— Oui. Je n'ai pas le temps ni l'envie de me fourrer dans les ennuis.

— Parce qu'à votre avis, c'est un ennui ? fit Caro en levant les sourcils.

— Jusqu'à preuve du contraire, les hommes sont empoisonnants et les exceptions comme Anvern, un garçon qui considère la femme comme son égale et la traite comme telle, confirment la règle. Comme je ne coucherai pas avec le premier venu et que c'est toujours celui-là qui en a envie, je reste sage. Je ne dis pas que ce soit toujours drôle mais c'est comme ça.

— Tu n'as pas changé. Aussi nette en tout, fit Anvern.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? J'ai vingt-deux ans, mon cher et je ne me considère pas comme une bécasse parce que je possède encore ce petit quelque chose que beaucoup se vantent d'avoir perdu à quinze ans. Les occasions ne manquent pas, à la Fac... et les carabins ont pas mal de prétentions mais rien à faire.

— Étonnante ! Tu parles de ça comme d'autres de leur dernière rougeole.

— Allons, Anvern, dit soudain Velna Sorensen en se pelotonnant sur le divan, la tête appuyée contre l'épaule de son amie, allez-vous nous dire ce qui vous tient tellement à cœur ?

— Velna, vous me faites peur. Seriez-vous voyante ? Cela vous rapporterait plus que la physique. Où en êtes-vous ?

— De mes études ? Je suis avec Bergeac et Clerc.

— Bonne équipe, sympathique et pas sclérosée. Vous devez être comblée dans le domaine de la relativité. Bergeac est un des plus solides défenseurs de la théorie.

— Défenseur ?... Enfin... Je ne crois pas que vous soyez venus nous voir pour discuter physique..., ai-je tort d'insister ? demanda la jeune fille, les yeux fixés sur Anvern.

— Vous avez raison, soupira le jeune homme. En fait, je ne sais pas comment débiter... Voilà. Pour les recherches que nous avons entreprises, Caro et moi, nous avons besoin de deux jeunes filles, libres, intelligentes, audacieuses... telles que vous... Accepteriez-vous de vous joindre à nous ?

— Comme tu y vas, Anvern ! s'exclama Paule, avec un léger reproche dans la voix. Si tu ne plaisantes pas, je me demande en quoi nous pourrions vous être utiles. Nous n'avons pas le même bagage intellectuel et pour le reste... tu me fais penser aux petites annonces.

— Vous apporteriez tout ce qui nous manque, Paule, dit Caro avec gravité. Je sais, nous savons que notre demande est si insolite que nous avons du mal à l'exprimer. Elle peut paraître folle, mais nous

avons besoin de deux jeunes filles pour réussir.

— De jeunes filles ou de femmes ? demanda Velna d'une voix nette.

— J'ai précisé jeunes filles, répliqua le Noir en la fixant à son tour.

— Amusant. Jamais on n'a encore employé ce moyen avec moi, dit-elle avec un petit rire.

— Écoutez, dit brusquement Anvern, je conçois votre défiance, mais Paule me connaît assez pour savoir que je ne choisirais pas une voie aussi bizarre si mon but était celui auquel vous pensez. Nous avons vraiment besoin de deux jeunes filles comme vous et je crois que nous pouvons vous convaincre du sérieux de notre proposition. Seulement, l'enjeu est si important que nous aimerions savoir, si, convaincues de notre entière bonne foi, vous seriez susceptibles d'accepter.

— Anvern, je t'ai toujours considéré comme le garçon le plus chic que j'aie rencontré dans ma vie, murmura Paule en observant les deux hommes tour à tour. Je sais, pour moi tu étais un vieux... et je devais te paraître une petite dinde avec nos cinq ans d'écart. Mais... et puis Caro, s'il est ton ami, ne peut-être que semblable à toi... J'aimerais répondre oui... Mais il y a la vie à vivre, comprends-tu ?

— Mon Dieu ! laissa échapper Caro en se détendant subitement, merci, Paule, je vous promets que la preuve sera formelle.

— Et vous, Velna ? demanda Anvern anxieusement.

— Je ne sais pas encore, mais bien entendu, si Paule accepte, j'aurais mauvaise grâce de refuser à voir, n'est-ce pas ?

Anvern se pencha, saisit la main posée sur le genou rond et y posa ses lèvres. La jeune fille resta interdite, la bouche entrouverte, puis elle murmura :

— Comme vous êtes ému, Anvern ! C'est donc si important. ?

— Vous allez en juger, dit le jeune homme en se levant, les traits tendus.

— Allons-y, alors, dit-elle en acceptant la main tendue pour se redresser. Vous êtes mystérieux comme des anges ou des démons, ajouta-t-elle en enfilant son court manteau beige. J'ai l'impression que quelque chose vient d'entrer dans ma calme petite vie et que tout est bouleversé.

Durant le trajet en taxi, ils n'échangèrent que des banalités. Caro, serré entre les jeunes filles, raconta des histoires sans queue ni tête, tandis qu'Anvern, assis près du chauffeur, le coupait de temps à autre pour rappeler un souvenir à Paule. Celle-ci eut soudain peur lorsqu'ils firent stopper le taxi sur une route de traverse, à la sortie de Meudon.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-elle d'un air

affolé lorsque le véhicule démarra après un regard soupçonneux du chauffeur.

— N'aie pas peur, lui dit Anvern en lui prenant un bras. Tu as toujours eu confiance en moi, disais-tu il y a peu de temps. Garde-moi cette confiance encore cinq minutes.

— Où nous emmènes-tu ?

— Juste à la sortie du bois, vers le terrain d'aviation.

— Dites, Anvern, c'est un roman policier, votre histoire, lança Velna en s'accrochant au bras de Caro. Allez, viens, Paule, ils ne nous mangeront pas et tu le sais aussi bien que moi.

En murmurant un peu, Paule Segal se laissa conduire jusqu'à l'orée du bois et Anvern consulta son bracelet.

— Nous y sommes, dit-il. N'ayez aucune crainte. Regardez seulement.

Le bruit d'un avion militaire décollant attira l'attention des jeunes filles et la sphère de plastique, se posant silencieusement à moins de cinq mètres d'elles, leur arracha un cri de frayeur.

— Voilà une toute petite partie de notre secret, Paule, dit Anvern en entraînant son amie vers la machine.

— Comment est-ce possible ? Cela n'existe pas, ces choses-là, balbutia-t-elle, tremblant de tous ses membres.

— Tu vois bien que cela existe puisque nous sommes à côté, que tu peux la toucher et que si vous acceptez toutes deux d'y monter, ne serait-ce qu'une heure, vous pourrez juger des possibilités inouïes que cela représente... Alors ? Tu viens avec nous ?

— Moi, oui, décida résolument Velna. Maintenant, je veux savoir.

— Alors, Paule, que décides-tu ? Tu te doutes bien de ce qu'il y a de prodigieux à posséder cette machine... le reste est une question de confiance.

— Mais qui conduit cet engin en ce moment ? demanda-t-elle nerveusement.

— Personne, regardez, répondit Caro en avançant pour dévoiler le sas circulaire. Il n'y a que nos quatre sièges. Ils nous attendent et je pense qu'il faut se presser, car nous risquons d'être surpris par des promeneurs... Venez, Paule, murmura-t-il de sa voix chaude. Rien, dans le monde, ne vaudra jamais ce que vous allez découvrir si vous acceptez. Voyez Velna, je suis certain qu'elle entrevoit ce qui nous attend.

— Ce n'est pas seulement cela que j'ai compris, répliqua la jeune Suédoise en s'approchant du sas avec curiosité.

— Puis-je insister, à titre personnel, Paule ? ajouta Caro.

— J'accepte de vous suivre, tous les deux, mais vous m'expliquerez tout... Je veux votre parole de me ramener aussitôt que je vous le demanderai.

— Accepté, Paule, sur mon honneur. Voulez-vous monter, Velna ?

La jeune fille franchit sans hésiter la porte circulaire et s'installa dans le fauteuil souple que lui désignait Anvern et qui épousa instantanément les formes de son corps. Elle eut un petit cri de surprise, mais un sourire rassurant la calma.

Paule se laissa hisser par les bras musclés de Caro et toujours tremblante, murmura :

— Anvern, je te fais confiance et à vous aussi, Caro, mais si vous saviez comme j'ai peur, tellement peur que je ne parviens pas à me raisonner.

— Nous comprenons parfaitement, dit l'athlète noir en commandant la fermeture. Détendez-vous. N'ayez aucune crainte. Vous allez contempler ce que beaucoup d'humains voudraient voir et ne verront jamais.

Quand la jeune fille commença à réaliser, la sphère était déjà hors de l'atmosphère et Anvern polarisa la baie. La vision féérique du ciel dans un drap d'étoiles et l'extraordinaire sensation d'être pratiquement sans protection au milieu du vide de l'espace, firent pousser le même cri de surprise émerveillée, mêlée de crainte, aux deux jeunes filles.

— Comment vous sentez-vous, Velna ? demanda Anvern.

— Laissez-moi me remettre, répondit-elle d'une voix rauque d'émotion. Comment pouvons-nous aller si vite et ne rien sentir, ni accélération, ni apesanteur ? On dirait le cinérama.

— Vous avez raison, mais pourtant je peux vous assurer que nous allons faire une boucle complète autour de la lune que nous allons bientôt distinguer. Cela vous convaincra définitivement.

— Anvern, supplia-t-elle en se penchant vers lui, expliquez-nous.

Il se contenta de lui prendre la main et de la serrer doucement. Elle répondit d'une pression timide, puis logea franchement ses doigts dans la paume tiède et se détendit.

— Regarde à ta gauche, Paule, cette bonne vieille terre enveloppée de cet anneau laiteux qui est la marque du soleil traversant notre atmosphère... et là-bas, ce disque sombre, vaguement rougeâtre, c'est la lune.

— Explique-nous, demanda Paule à son tour... Ou bien vous,

Caro... Qui êtes-vous vraiment ? Pourquoi nous avez-vous emmenées ? Qui commande cette machine si c'en est vraiment une, puisque vous ne faites rien que regarder ? Que voulez-vous de nous ?

— Parle, Caro.

De sa voix grave, où vibrerait une émotion qu'il avait du mal à maîtriser, le descendant des rois des Tiwisus raconta leur aventure. Anvern, silencieux, guidait la sphère de manière à ce qu'elle passe au plus près du terminateur qui commençait à se dessiner comme une frange lumineuse. Velna, les yeux fixés sur le mince croissant de lumière, écoutait intensément, les doigts crispés dans la main d'Anvern, la tête un peu renversée en arrière sur l'appuie-nuque. Ni l'une ni l'autre ne posa de question jusqu'à la fin du récit.

— Voilà, vous savez tout. Jugez et décidez. Je crois que vous êtes désormais persuadées qu'il ne peut s'agir d'une histoire forgée de toutes pièces. La preuve arrive vers vous à une vitesse vertigineuse. Vous êtes libres de votre décision. Dans une heure, au plus, vous pouvez être rentrées si vous le désirez.

— Oh ! Ne dis pas que tu hésites encore, s'écria Velna... C'est une chance merveilleuse, quelque chose que je n'aurais jamais pu imaginer... Et c'est nous qu'ils ont choisies... Pour rien au monde je ne refuserais.

— Je ne refuserai pas ; mais comprends que c'est tout de même irréel. Nous n'avons pourtant pas été droguées... Il y a quelques heures nous ne pensions même pas à eux et nous allons nous engager pour la vie... et ce, à des milliers de kilomètres de la terre... As-tu réfléchi à toutes les conséquences ?... Caro, demanda la jeune fille en se tournant franchement vers le Noir si nous venons avec vous, il faudra bien en arriver à... coucher ensemble, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas question de cela. Caro te l'a expliqué, mais peut-être l'as-tu laissé passer, répondit Anvern d'une voix très lente. Je te remercie quand même d'avoir aussi clairement abordé ce problème. Car ce sera... difficile. « Ils » nous ont demandé de trouver, je te cite les termes exacts : « deux compagnes jeunes, intelligentes, courageuses, d'un haut idéal humain et vierges. Elles partageront les mêmes épreuves que vous et vous devrez faire en sorte qu'elles conservent leur pureté jusqu'au bout du voyage. C'est la seule condition que nous vous imposons en en connaissant exactement la valeur ». Nous n'avons pu connaître les raisons de cette exigence, mais elle demeure et ce qui est possible dans la vie normale peut devenir affreusement pénible dans l'espace confiné d'un astronef, aussi bien équipé soit-il. Je crois avoir été franc.

— Vous l'avez été, Anvern, nous ne sommes pas des enfants, dit

Velna de sa voix claire. Répondez aussi franchement à cette question : seuls les rapports physiques nous sont interdits, n'est-ce pas ?

— Je vous ai cité le mot à mot.

— C'est donc acceptable. Je ne me serais jamais engagée à l'indifférence.

— Et moi encore moins, déclara Paule avec force.

— Sais-tu que vous nous troublez, s'écria Anvern sur un ton faussement enjoué.

— Allez donc, riposta la jeune fille. Nous ne sommes pas sottes à ce point. Nous allons être deux couples durant un temps indéterminé. Crois-tu vraiment que nous aurions accepté sans... un petit quelque chose ? Demande donc à Velna ce qu'elle en pense ?

— Il n'a rien à me demander. Il sait déjà, comme moi je l'ai su tout de suite et c'est bien mieux ainsi. Nous n'aurons pas à tricher. J'accepte, Anvern... et je suis heureuse.

— Eh bien ! laissa échapper Caro, abasourdi, voilà bien quelque chose que je n'attendais pas.

— Vraiment ? demanda Paule en se tournant vers lui. Menteur !

— Cela ne vous effraie donc pas ? Je suis...

— Vous êtes Carsentuitalingua, je sais et je suis Paule Segal, étudiante en médecine...

— Paule...

— Non, ne dites rien encore, tout est tellement merveilleux.

— Que faisons-nous ? demanda Anvern qui n'avait pas lâché les doigts de la jeune Suédoise et qui paraissait ébloui par des images trop lumineuses.

— Il ne servirait à rien de retourner là-bas, dit Velna en le regardant bien en face. Il faut nous emmener très vite. Je suis déjà en route pour leur très lointain pays.

— Et toi, Paule, qu'en penses-tu ?

— Je pense que tout a été prévu dans votre repaire, dit celle-ci. C'est comme si j'avais quitté brutalement mon passé, mais je suis infiniment heureuse. C'est à toi que je le dois, Anvern. C'est étrange que tu aies pensé à moi et que Caro fût ton ami de toujours.

— Je crois que tu peux nous amener au port, Anvern, murmura Caro.

CHAPITRE III

Il fallut deux mois d'entraînement supplémentaire pour que les jeunes filles assimilent ce qu'elles devaient connaître sur le plan théorique et deux autres mois pour que leurs mentors invisibles jugent leurs connaissances suffisantes.

Un matin, tout de suite après avoir coiffé les casques, ils sursautèrent. Une voix nouvelle, grave, profonde, très différente de celles de leurs conseillers habituels, venait de les saluer d'un titre qui n'avait jamais été employé :

— Messagers, commença la voix, vous avez terminé le cycle complet. Vous avez peut-être cru que nous étions les maîtres de l'univers parce que notre technique est relativement avancée, en admettant que la vôtre ne soit pas supérieure. Mais nous ne sommes que des êtres humains, comme vous, parvenus à un niveau de civilisation que nous croyons satisfaisant, grâce à une stabilité favorable. Nous avons prévu que, dans un temps indéfini, les descendants de ceux qui resteront volontairement sur le globe terrestre, retrouveront un niveau semblable si les conditions de vie redeviennent favorables pour l'espèce humaine. Nous abandonnons la Terre à regret, le déséquilibre thermique causé par les poussières cosmiques nous y oblige. Nous allons implanter notre espèce sur le système planétaire de l'étoile la plus proche du soleil. Cependant, il peut se faire que vous apparteniez à un futur tellement lointain que nous ayons dû changer plusieurs fois de nid. Nous baliserons la voie.

» Mais rien n'est à l'abri du phénomène cosmique et si vous perdez la trace, il ne vous restera que vos intelligences pour poursuivre, à moins que, découragés, vous ne décidiez d'abandonner. Vous pouvez avoir confiance en nos appareils. Ils défieront le temps. Mais ce ne sont que des machines et elles ne sauraient résister aux cataclysmes.

» Il faut que vous sachiez que la mission qui vous est confiée est gratuite, en tout. Vous n'en tirerez rien, si ce n'est la fierté de la réussite. Elle peut se révéler dangereuse, fatale, même. L'univers n'est pas tendre pour l'homme, hors des rares abris des biosphères auxquelles il est adapté. Les hommes eux-mêmes sont parfois oublieux de leur nature transcendante. Vous serez tentés d'abandonner. Peut-être vous offrira-t-on des trésors inouïs en échange des moyens que nous mettons à votre disposition et rien ne vous empêchera

d'accepter, si ce n'est votre honneur.

» Vous serez troublés dans votre chair, mais vous tirerez la force morale et la volonté de parvenir au but de cette exigence de pureté que nous avons formulée. Vous souffrirez sans doute physiquement et moralement. Rien ne dit que vous ne serez pas anéantis avant d'avoir pu entrevoir l'objectif. Je vous le confirme. Vous partez en enfants perdus sans même savoir si le but que vous allez poursuivre existe encore, car cela ne peut être exclu. Je ne vous cache rien. Seule une volonté inflexible vous permettra d'aboutir. Vous connaissez les raisons qui nous font laisser à chaque exode, un témoin sur les mondes que nous quittons. Vous partirez de votre plein gré dans le seul et unique espoir de nous apporter la preuve que l'humanité a retrouvé son développement sur Terre. Vous êtes encore libres de refuser. Dans ce cas, vos esprits ne conserveront aucune trace de ce qui fut votre passage en ces lieux.

» Sinon, soyez forts et courageux, toujours dignes de ce que vous serez durant toute la durée de votre quête : des représentants de l'humanité. La décision vous revient. Je ne vous verrai jamais. Pourtant, ceux qui vous accueilleront sauront vous reconnaître comme vous les reconnaîtrez. Je vous dis adieu. Que mes vœux vous accompagnent, Messagers. »

Anvern, le premier, retira son casque d'une main hésitante et baissa la tête, le visage défait. Velna se débarrassa de l'appareil et sourit.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, ce n'est pas ce que tu pensais ?

— Honnêtement... non. Maintenant, j'ai peur. Je crains que nous ne vous ayons entraînés dans une aventure sans issue. Nous ignorions tout cela, dit-il nerveusement.

— Si tu étais seul avec Caro, tu partirais ?

— Là n'est pas la question... Tu sais bien ce que je ressens pour toi et ce que Caro, qui ne dit jamais rien, rêve auprès de Paule. Crois-tu que nous ayons envie de plonger la tête la première dans un tel chaos ?

— D'abord, tu exagères. Il n'y a pas chaos. Il y a risque. Vous nous aimez... ; pourquoi as-tu peur des mots ? Moi aussi, je t'aime, comme Paule peut aimer Caro. Il fallait tout de même bien arriver à le dire. N'étions-nous pas d'accord depuis le premier jour ? Depuis lors, vous n'avez rien voulu dire ni faire et cela, c'est tout à votre honneur. Mais désormais il faut regarder vers l'avenir. Nous sommes deux couples, Anvern, en quête d'un but plus incertain que le Saint-Graal, et alors ?

— Tu as pourtant bien compris où cela peut nous entraîner ?

demanda le Noir en la fixant avec gravité.

— Aussi bien que j'ai évalué la difficulté à rester... pures. Mais je ne reculerais certainement pas.

— Moi non plus, affirma Paule avec force.

— Êtes-vous certaines de ne jamais le regretter ? murmura Anvern.

— Aujourd'hui, je dis non et cela seul compte, martela Velna. Vous serez là pour nous protéger, c'est votre rôle d'hommes. Le nôtre est de vous aimer et pour le faire comme cela doit être, il faut arriver au but.

— Velna !...

— Et alors ? Tu vois bien que ce n'est pas gratuit, comme Il nous le disait avec trop de force pour que ce soit exact. C'est peut-être nous donner une importance bien grande, mais après tout...

Anvern se tourna vers son ami et l'interrogea du regard.

— J'ai confiance, dit Caro. Nous avons tout pour réussir si le but existe encore. Ce qu'elles nous offrent, Anvern, nous n'y pensions pas et pourtant c'est là que nous trouverons la volonté de vaincre.

— Trois contre moi, je capitule, s'écria Anvern en se levant d'un bond. Je voudrais déjà être arrivé...

— Nous arriverons, il le faut. Il est impensable que les Anciens aient laissé cette formidable puissance et qu'elle soit sans objet.

D'un diamètre de trente mètres, l'astronef possédait trois étages réunis par un axe tubulaire renfermant un élévateur. L'étage inférieur contenait le système de propulsion, fonctionnant suivant un principe qui demeurerait étranger, dans ses détails, aux connaissances des jeunes gens. Ils savaient seulement que l'énergie gravitationnelle utilisée était captée, emmagasinée, transformée dans des ensembles statiques. Les échangeurs de température, les climatiseurs et régénérateurs d'air étaient également des blocs hermétiques ne renfermant que des cristaux de matière active agissant à la manière de catalyseurs pour permettre la transformation de l'énergie.

L'étage médian était réservé à l'équipage. Il comprenait le poste de pilotage, immense salle d'un extraordinaire confort et deux très grandes cabines équipées de tout ce qui pouvait être nécessaire à la vie du groupe durant des années.

L'étage supérieur contenait deux bulles de plastique, semblables à celles qui avaient servi à l'initiation des messagers aux vols spatiaux. Il contenait également les équipements spéciaux, scaphandres divers, outillage, appareils de signalisation et de communication, à l'exclusion

de tout armement, ce qui avait fait rire les jeunes gens le jour où ils avaient fait l'inventaire pour la première fois. La seule protection dont ils pourraient faire usage était constituée par un champ de force, activé par l'action sur l'un des poussoirs de la ceinture souple que garçons et filles portaient à même la peau. Un second poussoir permettait d'obtenir une dégravitation partielle ou totale.

Les scaphandres permettraient de résister aux agents extérieurs mais évidemment pas aux impacts de projectiles possédant une masse considérable. L'équipement était complété par le bracelet servant d'émetteur-récepteur et de télécommande des sphères auxiliaires.

La salle de pilotage comprenait un poste à double commande, pourvu de sièges côte à côte, placé face à deux tableaux d'une apparente complexité. Un écran traduisait les impulsions reçues sur la gamme des grandes longueurs d'ondes, un second était réservé aux ondes ultra-courtes tandis que le troisième couvrait une plage très étendue entre les deux premiers.

Des oscilloscopes donnaient la lecture directe des renseignements fournis par les appareils de détection, spectromètres automatiques, magnétomètres et autres palpeurs d'espace. Une trentaine de cadrans couvraient l'ensemble des variateurs de champ, les thermocouples, les détecteurs chimiques.

Deux tableaux translucides, placés face aux pilotes, matérialisaient le train d'ondes précédant le navire dans sa course fantastique.

Des tiges cristallines, flexibles, situées sur la console, captaient les bio-ondes et les ondes mentales qu'elles transmettaient à la machinerie du premier étage. Enfin, comme sur les sphéroïdes de plastique, une partie importante de l'équateur de l'engin pouvait être polarisée et devenir transparente aux longueurs d'ondes acceptables pour la vision humaine.

Anvern et ses compagnons avaient été longuement familiarisés avec le maniement de l'astronef et les différents tests qu'ils avaient subi leur avaient donné une confiance totale en eux-mêmes et en cette machine. Certes, ils s'étonnaient toujours de ses possibilités lorsqu'ils en discutaient. Notamment de sa vitesse incroyable. Mais ils n'avaient plus de cette fonction la même idée qu'auparavant. Ils savaient la différence entre vitesse globale, liée au temps local et vitesse relative liée au déplacement photonique. Ils savaient qu'ils pourraient parcourir en quelques heures relatives des années de lumière de distance globale sans pourtant jamais dépasser la limite absolue de la vitesse des corpuscules lumineux.

Ils prirent possession de leur domaine et Caro laissa Anvern et Velna occuper le poste de pilotage. Un obturateur géant fit pivoter un

sommet, quelque part dans les Monts de la Lune et l'astronef s'élança dans l'espace, abandonnant définitivement ce qui avait été son abri depuis un passé inconcevable.

Groupés dans la salle de pilotage, les quatre jeunes gens observèrent le fonctionnement des différents appareils, contrôlèrent la marche sur le cercle de veille tandis qu'Anvern dirigeait le navire vers Vénus, gros point lumineux situé contre l'énorme tache diffuse du soleil. Ils avaient un but que le calculateur intégré avait déjà enregistré : Proxima, dans la constellation du Centaure. Ils espéraient ardemment y trouver leurs lointains ancêtres mais pour l'heure, ils ne pensaient pas trop à l'arrivée. Partagés entre l'émerveillement toujours renouvelé du spectacle prodigieux des astres et la notion de séparation totale et définitive avec ce qui avait été leur vie jusqu'à ce moment, ils s'étaient serrés par couple, épaule contre épaule, luttant contre une émotion trop forte.

Lorsque les instruments eurent indiqué la parfaite orientation du navire, Anvern se leva enfin.

— Nous voilà partis. Tu te souviens de nos rêves, Caro ?

— Aucun n'a jamais effleuré cette réalité, répliqua le Noir. La seule chose qui me cause une gêne, c'est de penser que personne, sur terre, ne profitera de la technologie des Anciens...

— Je t'arrête. C'est un sujet qui devrait être interdit. Nous respectons les volontés des Anciens. Si nous laissons cette idée de culpabilité se développer, nous serions amenés inéluctablement à considérer que nous trahissons notre monde pour appliquer des consignes plus ou moins hermétiques d'êtres dont nous ne savons, en fait, que bien peu de chose.

— Je suis de ton avis, appuya Velna. Nous sommes les messagers, tels que les Anciens l'ont voulu. C'est la race, l'espèce humaine terrestre que nous devons représenter. D'ailleurs, rien ne dit que le retour sera interdit. Je n'y pense pas. Je suis heureuse d'avoir été choisie, c'est tout.

— Choisie... mais par qui ? demanda Paule en se tournant vers sa compagne. Je me pose souvent cette question.

— Il est certain que ce qui nous a réunis est étrange, avoua Anvern. Nous avons effleuré le problème, un certain soir, avec Caro. Nous buterons sans cesse contre la métaphysique. Il faut accepter le cadeau et remercier celui ou ceux qui nous l'ont fait, sans être obligés de savoir quelque chose sur eux.

— Quelle que soit la vérité, elle a des chances de demeurer inconcevable, dit sagement Velna. Dans sept jours terrestres, nous

saurons exactement à quoi nous en tenir sur ceux qui nous ont permis de vivre ces heures merveilleuses. Jusque-là, je crois qu'il faut suivre les règles. C'est l'heure du repos pour la première équipe.

Caro et Paule quittèrent le poste peu de temps après.

— As-tu pensé à la mort ? demanda Velna subitement, après un long moment de contemplation du ciel clouté d'étoiles scintillantes dont les couleurs changeaient avec l'accélération de l'astronef.

— Non, je n'y pense pas, répondit Anvern en secouant sa tête blonde. Je ne crois pas qu'ils auraient fait tout cela pour le seul plaisir de détruire nos quatre petites vies. Il y a certainement des risques, mais ils ne m'effraient plus puisque vous êtes consentantes, toutes les deux. Et puis nous ne savons rien de la mort.

— Si cela devait arriver, crois-tu qu'il existe un Ailleurs où nous nous retrouverions, demanda-t-elle en se serrant contre lui en frissonnant.

— Je suis persuadé que ceux qui s'aiment ne sont jamais séparés.

— Tu penses qu'ils seront sur ce monde de Proxima ?

— Difficile à dire. Selon moi, ils ont quitté la terre depuis plusieurs millions d'années. Ils devaient penser que les messagers arriveraient plus tôt... ou jamais. Ils ont peut-être émigré plusieurs fois, si les bouleversements planétaires suivent un cycle, comme ils nous l'ont appris. Mais nous chercherons, même si nous devons y passer notre vie.

— Tu réfléchis à ce que tu dis ?

— Pourquoi ?

— Si nous y passons notre vie... nous ne serons jamais l'un à l'autre.

— Tais-toi, Velna, dit-il en pâlisant. Ce sera terriblement difficile, mais il faut que vous, les filles, vous nous aidiez. C'est une question d'honneur. Nous avons accepté puisque nous sommes partis.

— Je le sais bien, mais j'espère que nous les trouverons vite. Sois certain que je ferai tout pour t'aider, tant qu'il restera un espoir raisonnable.

Un son cristallin les surprit et une tablette se rabattit devant eux, sortant de la paroi, découvrant deux casques mnémoniques. Aussitôt en alerte, les jeunes gens coiffèrent les appareils qui étaient munis d'une tige flexible descendant le long de la joue droite. Une voix féminine leur parvint, avec la netteté habituelle.

— Nous suivons le faisceau de guidage, annonça-t-elle. L'émission est stable et forte. J'ai commencé à émettre et nous aurons la réponse dans quelques heures, si ceux que vous cherchez sont toujours là. Je

suis Valne, la voix donnée à votre navire. Je suis une fille de la terre. Je ne vous verrai jamais, tout au moins en ce monde. Pourtant, je vous imagine jeunes, comme moi, qui n'ai pas encore vingt ans. C'est mon seul regret, ne pas vous connaître un jour. Ayez confiance. Je vous préviendrai dès que j'aurai le message-réponse.

Lorsque l'émission cessa, les jeunes gens se regardèrent avec stupéfaction.

— Je ne comprends plus, dit Anvern. Cette fille nous parle comme si elle suivait le voyage or cela ne peut qu'avoir été enregistré, comme tout le reste.

— Un ensemble ordinateur et l'enregistrement des cas probables qu'ils pouvaient aisément imaginer, ayant le temps et l'intelligence, suffisent à expliquer ce qui t'intrigue, rétorqua Velna avec beaucoup d'assurance.

— Tu as sans doute raison, admit-il avec réticence. Je ne vois aucune explication en dehors de la tienne... Pourtant, Valne... Velna... Tu as remarqué sa voix ?

— Elle est pure, mais elle m'a gênée.

— Cela n'a rien d'étonnant car elle ressemble à la tienne à s'y méprendre.

— Tu sais, les voix arrivent à se ressembler, dans les appareils-radio.

— Pas dans ceux-ci... Cette similitude de nom et de voix n'est pas un fait de hasard.

— Cela te contrarie ? demanda-t-elle gentiment en se penchant vers lui.

— Non. Cela m'intrigue. Je sens quelque chose, sans parvenir à définir l'idée. Oui, ajouta-t-il en se penchant à son tour pour effleurer sa joue, je sais que tu es là, bien réelle. Je me demande seulement comment ils peuvent savoir... ou prévoir, même avec des ordinateurs mille fois plus puissants que le plus puissant imaginable.

— Je vois leur science comme une chose immense, sans limites, totalement asservie. Ils avaient réussi à dominer l'esprit, comme le prouve cette machine dirigée par nos ondes cérébrales. Ils appartiennent à une race aussi vieille que l'univers...

— Notre race, Velna, et cette notion d'existence éternelle, ou presque, est aussi inconcevable que le reste, pour le rationaliste que je suis.

— Pourquoi cela ?

— Parce que rien ne peut permettre de défendre l'espèce humaine.

Il lui faut des conditions de vie exceptionnelles. L'homme ne peut vivre que dans d'étroites limites de température, d'hygrométrie, de rayonnements. Il a une enveloppe charnelle plus précieuse, plus fragile et moins adaptable que la plupart des espèces vivantes. Il est donc inconcevable qu'il eût été choisi pour supporter l'intelligence de l'Univers.

— Tu soulèves un problème que des savants et des philosophes ont posé depuis des siècles. Je n'ai pas la prétention de le résoudre. Ta logique ne peut être qu'apparente puisque nous sommes dans cet astronef qui nous mène vers un autre monde habité. L'homme est fragile, comparé à certains insectes ou à certains micro-organismes. Mais l'est-il vraiment lorsque l'on considère ses possibilités d'action. J'ai lu, il y a peu de temps, que pour recevoir l'intelligence, il fallait que le cerveau possédât un certain nombre optimal de neurones et de synapses, eux-mêmes limités dans leurs dimensions minimales, ce qui interdit, par exemple, d'imaginer un homme minuscule. Il faut aussi penser que l'homme peut avoir été choisi dans le chaos vivant pour supporter l'intelligence aussi bien qu'il peut avoir été créé pour cette seule raison. Pas une seule race terrestre ne semble avoir vécu plus de dix millions d'années. Les changements climatiques ou des modifications quelconques de la biosphère ont détruit des espèces entières ou apporté des mutations aux autres. Seul l'homme, grâce à son intelligence est capable de modeler la biosphère à ses besoins ou, quand c'est impossible, de changer de biosphère.

— Cela n'infirme pas ce que je disais. Pourquoi est-ce précisément l'homme qui fut choisi ? Admettons que les mégasauriens du secondaire n'aient pas eu le volume cérébral suffisant, mais les insectes sont bien mieux adaptés à la survie.

— Tu raisonnes en évolutionniste, Anvern. Notre présence face aux étoiles prouve qu'en ce qui nous concerne, ce phénomène évolutif ne joue pas... ou très peu.

Elle se leva, s'étira et esquissa quelques pas de danse en chantonnant. Il la suivit des yeux et soupira, avant de se détourner de la silhouette trop attirante, étroitement moulée dans la combinaison d'une blancheur immaculée.

Trois heures plus tard, le timbre d'appel les réunit une nouvelle fois sous les casques. La même voix sereine leur parvint.

— Il n'y a pas de réponse, dit-elle. Mais ce n'est pas un échec. Les distances sont grandes et les ondes peuvent avoir des difficultés à passer. Le faisceau est stable, ce qui prouve que la planète n'a pas subi de bouleversements. Si vous désirez me parler, appuyez sur la tige des casques.

Sans hésiter, Velna frôla la fibre cristalline et demanda :

— Pouvez-vous m'entendre ? Je m'appelle Velna.

— Parlez, Velna, répondit la voix avec un petit rire qui fit tressaillir Anvern.

— Comment pouvez-vous suivre notre voyage depuis le passé ?

— Je peux vous l'expliquer, dit la voix après un autre rire, frais et amical. C'est le seul moyen que nous ayons pour vous guider. Je suis sur cette machine depuis longtemps, sans doute, à vous attendre. Ne vous étonnez pas, nous ne sommes pas les maîtres du temps. Valne s'est fondue dans le passé, mais elle est aussi parmi vous grâce à un artifice purement technique. J'emprunte votre voix comme j'ai un peu emprunté votre nom car le mien est difficile à prononcer. Je sens que vous parvenez à deviner ce que je peux être, Anvern.

— Je ne sais pas, fit le jeune homme, déconcerté. Je pense avoir une réponse logique, c'est tout. Quelque part, dans cette machine merveilleuse, il existe un cristal, ou quelque chose y ressemblant et qui doit être très beau, dans lequel est conservé l'intelligence ou l'âme de la jeune fille qui fut désignée pour nous accompagner, voici des millions d'années.

— Anvern !... Vous avez presque raison... Mais qu'elle fut longue cette attente !... Êtes-vous certain de ne pas vous tromper ?

— Si nous faisons erreur, ce ne peut être qu'en un seul sens, nous sous-estimons le temps.

— C'est étrange. Nous ne pensions pas qu'il serait nécessaire d'attendre si longtemps. Il a dû se passer quelque chose d'incroyablement fort pour que la race n'ait pu remonter plus rapidement la pente. Mais je suis heureuse de voir que malgré tout, nous avons vu juste pour le reste. Ce fut ainsi, Velna : j'étais nue dans la salle de jaspe. Devant moi, il y avait le coffre de cristal. Il m'a suffi de penser violemment ce que les Sages m'avaient enseigné et je fus libérée. Je ne me souviens pas de l'attente. Lorsque vous avez pris possession de la machine, je pensais ne m'être assoupie que quelques instants. Je ne vous vois pas, Velna, mais je vous imagine d'après vos bio-ondes. Quelle est la couleur de vos yeux ?

— Violet, répondit la jeune Suédoise, émue sans savoir pourquoi.

— Comme les miens... Est-ce toujours aussi rare, sur terre ?

— Oui, très rare et très beau, répondit Anvern.

— Avez-vous la poitrine haute et dure, Velna ?

— Oui.

— Et une petite marque ronde, un point très brun, sous chaque

sein ?

— Comment pouvez-vous savoir ? bredouilla Velna en se mettant à trembler.

— Je ne savais pas, Velna, répondit la voix de Valne, tremblante à son tour. J'ai aussi, j'avais les marques et mes cheveux étaient blonds, presque blancs et j'étais belle et je crois que tout, en vous, me rappelle. Il fallait que cela soit.

— Mais pourquoi moi ? cria Velna, subitement affolée en se mettant à sangloter.

— Je ne sais pas. Cela doit avoir un sens...

— Valne, demanda Anvern qui avait pris les mains de sa compagne entre les siennes, il faut pour cela que quelque chose nous dirige et nous guide...

— Je le crois également, dit la voix, plus ferme. Cela me comble au-delà de tout ce que j'imaginai. Je ne sais rien de la vie, après le moment du passage. Mais peut-être y eut-il un Anvern pour moi ou peut-être y en aura-t-il un. Cela me rend heureuse car Velna me transmet son bonheur.

— Resterez-vous toujours avec nous ? demanda Velna en se reprenant.

— Aussi longtemps que le voyage se poursuivra.

— Mais ensuite ?

— Les Sages ont tout prévu et ils étaient bons. Vous n'avez ni crainte ni regret à avoir en ce qui me concerne. Je vais maintenant vous quitter. Je vous rappellerai dès qu'il y aura du nouveau.

La jeune Suédoise retira le casque et essuya ses yeux humides.

— Calme-toi, murmura Anvern en l'observant avec inquiétude.

— Ce qu'elle nous révèle est terrifiant... Merveilleux mais terrifiant, répéta-t-elle en appuyant son front contre l'épaule du garçon.

— Pourquoi ? Tu te sens coupable ?

— Non. Je voudrais la voir. Jusqu'ici, je pensais à eux comme à de grands techniciens arrivés au sommet du savoir et je trouvais cela naturel. Mais Valne... Ce n'est pas une machine. Tu l'as senti comme moi. Elle a une âme, un cœur et j'ai mal pour elle... Tu ne peux savoir comme je voudrais la libérer.

— Regarde-toi dans ton miroir... Je suis certain qu'elle est ton double bien que je ne puisse concevoir comment ni pourquoi.

Les jeunes gens s'étaient adaptés à la vie spéciale imposée par l'astronef. La notion de jour et de nuit avait évidemment disparu, mais

le temps était divisé artificiellement. Leur moral et leur physique étaient excellents. Chaque jour, Valne conversait avec les deux couples. Jamais très longtemps. La jeune fille invisible était considérée comme un membre de l'équipe.

Durant le cinquième tour de veille de Caro et de Paule, Valne appela.

— La planète ne répond pas, dit-elle. Je ne parviens à capter aucune émission. Seul le faisceau-guide reste puissant. Mais ce n'est pas une preuve de vie car l'émetteur peut résister autant que la planète. Voyez-vous *Proxima* sur vos écrans ?

— Oui. C'est une très belle étoile bleue, juste dans l'axe, répondit Caro. Elle vient d'acquérir un diamètre apparent.

— Demain, je vous expliquerai ce que nous appelions l'ensemble.

Vingt heures passèrent. Les messagers étaient réunis dans le poste, regardant l'astre qui avait atteint la grosseur d'une balle de tennis et qui flamboyait en perdant peu à peu de sa teinte bleue, signe perceptible de la décélération, lorsque l'appel de la jeune fille invisible les précipita sur les casques.

— Nous serons dans le système dans huit heures, annonça-t-elle. Il faut que vous sachiez comment vous repérer. Vous devez déjà percevoir les planètes principales. Les quatre intérieures sont inhabitables, mais les deux suivantes forment ce que nous appelons l'ensemble. Nous sommes guidés vers la plus proche de l'astre. C'est elle qui rassemble les machines et les observatoires. Il est étonnant que rien ne nous en parvienne car elles ne devraient pas avoir suivi, toutes les deux, le même cycle glaciaire.

» Je dois vous mettre en garde contre une chose. Nous avons prévu tous les cas, nous le croyons du moins. Un seul est dangereux pour la mission, celui où une race humaine, ayant perdu conscience de ses origines, occupe la planète.

» Prenez garde aux apparences. Les espèces non humaines ne seront dangereuses, si elles le sont, que sur le plan physique. Mais ceux qui pourraient, de bonne foi, prétendre être les Anciens le seront beaucoup plus car ils peuvent parvenir à vous détourner du but. Il vous faudra de la clairvoyance et du sang-froid. Il existe un fil conducteur, caché pour moi comme pour vous. Vous en savez assez sur les Anciens pour juger par vous-mêmes.

— Nous aiderez-vous ? demanda Paule avec inquiétude.

— Dans toute la mesure de mes moyens. Mais quand vous serez sur la planète, je ne pourrai plus rien pour vous. Laissez toujours l'astronef en orbite basse autour d'un monde inhabité. Je n'ai pas

défecté le sillage d'autres navires, mais il convient d'être prudents. Les sphéroïdes auxiliaires sont peu vulnérables et vous récupérerez au premier appel.

— Et si nous sommes dépouillés de nos bracelets ? demanda Caro.

— C'est un risque, je ne peux le pallier.

— Dites-moi, Valne, il peut se faire que nous soyons obligés de défendre nos existences. Nous pouvons être amenés à tuer pour ne pas être tués ou condamnés à demeurer sur une planète inhospitalière, qu'est-il prévu dans ce cas ?

— Rien, Anvern, suivez votre conscience. Il ne vous est pas demandé d'être des surhommes ou des martyrs.

— Vous savez, la condition qui nous a été posée est déjà surhumaine, fit remarquer Caro.

— Non, protesta la jeune fille du passé. Elle est seulement normale et nécessaire. Cela vous oblige à dominer votre personnalité pour respecter la parole que vous avez librement engagée. C'est l'équivalent de l'épreuve que passent tous les jeunes hommes qui doivent s'unir... Les coutumes peuvent avoir évolué, je sais, mais ceux qui vous attendent attachaient un tel prix à l'amour entre l'homme et la femme qu'ils ont choisi cette condition. Elle seule peut leur démontrer que la race, notre race, a conservé la noblesse et la grandeur qui la rendent digne de l'esprit qu'elle possède.

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes parfaitement conscients de la promesse que nous avons faite. Pour le reste, nous prendrons garde et tenterons de distinguer les apparences de la réalité.

— Et si nous ne revenons pas ? demanda Velna en retenant son souffle dans l'attente de la réponse.

— Alors, je resterais avec la machine à attendre les millions d'années qui nous précipiteraient, un jour, sur une planète ou une étoile.

CHAPITRE IV

Ils parvinrent à l'heure dite au point voulu et ils épièrent l'éther en vain. Anvern décida qu'il était inutile d'attendre plus longtemps et ils embarquèrent dans l'une des deux bulles de plastique. Ils avaient revêtu leur scaphandre spatial et leurs casques à visière rabattable. Anvern pilota la bulle suivant les indications du compas gravitationnel axé sur la balise des Anciens. Ils la survolèrent bientôt et se laissèrent descendre lentement au-dessus d'une jungle épaisse dissimulant un relief peu accentué sous lequel devait être dissimulé l'émetteur spatial.

— Pas trace de vie humaine, bougonna Caro.

— Rien ne dit que la civilisation que nous cherchons n'a pas sombré et que nous attendant à trouver des demi-dieux, nous ne rencontrerons pas un homme de l'âge de pierre, fit remarquer Anvern.

— J'en doute.

La bulle les emmena docilement vers l'Est, suivant les impulsions mentales de son pilote et la marque de l'intelligence leur apparut en même temps que la mer. Une immense agglomération côtière enserrant entre ses deux bras tentaculaires une rade presque ronde ouverte sur le large par un étroit goulet.

— C'est le moment de se décider, dit Anvern.

— Pose-nous en bordure de la ville, suggéra Caro, nous essaierons de prendre contact.

— La formule ne me plaît qu'à moitié, fit remarquer Velna. Que croyez-vous qu'il se passerait si nous apparaissions dans cette tenue à une quelconque population terrestre ? J'aimerais mieux chercher un bâtiment imposant, siège d'une quelconque organisation, s'il en existe, et éviter la foule.

— Judicieux, approuva Caro.

— D'autant que nous ne possédons rien pour une défense quelconque, renchérit Paule.

Ils survolèrent lentement la ville géante, cherchant un repère valable et purent noter le mouvement maritime extraordinaire existant autour du goulet et dans la rade. Des centaines de sous-marins plongeaient ou faisaient surface, en files parallèles, entrant dans le port ou disparaissant vers le large.



Un reflet pourpre frappa la bulle, attirant leur attention sur une esplanade dominant la cité, dans l'axe du goulet. Anvern fit évoluer rapidement la bulle pour échapper à la lueur éblouissante, mais celle-ci rattrapa le sphéroïde, obligeant Caro à modifier la polarisation.

— C'est un miroir, annonça Paule qui surveillait les instruments.

— Un signal, probablement.

— Dégage-nous et tente de les approcher par ces collines, recommanda Caro.

La bulle fit un bond prodigieux et décrivit ensuite une longue parabole qui l'amena très bas au-dessus de l'esplanade. Un groupe de silhouettes s'agitaient auprès d'un disque doré, monté sur un bâti primitif et Anvern prit la décision d'atterrir à l'extrémité opposée à l'esplanade.

À peine le Noir eut-il, le dernier, sauté à terre que le sphéroïde s'élevait à la verticale et disparaissait dans la luminescence du ciel.

Anvern souleva la visière de son casque, huma l'air avec délices et finalement enleva son casque, imité par ses compagnons. Les silhouettes s'étaient immobilisées auprès du grand miroir et les quatre messagers, se dirigèrent vers elles. Sur leur gauche, un bâtiment de style grec ancien reposait sur de magnifiques colonnades ocrées, n'offrant que de rares ouvertures, hautes, mais étroites.

— Nous étonnons moins que je ne le pensais, murmura Anvern alors qu'ils parvenaient à une dizaine de mètres de ceux qui attendaient près du miroir.

Il y avait un nombre à peu près égal d'hommes et de femmes, d'un âge sans doute inférieur à trente ans. Les hommes portaient un pagne brun mais les femmes étaient nues sous un curieux sari fait de bandelettes d'étoffe très fine, tombant de chaque côté des hanches laissant les longues jambes dévoilées. Une des bandes, enroulée autour de la taille, retombait sur le ventre qu'elle masquait à peine. Les bustes étaient magnifiquement développés, aussi bien chez les hommes, très musclés, que chez les femmes. Les visages étaient très foncés, mais les corps couleur de miel. Les cheveux noir de jais, étaient soigneusement collés en une sorte de casque encadrant les traits fins et réguliers des hommes et au contraire flottaient, flous et longs, sur les épaules des femmes. Les yeux uniformément noirs, protégés par de longs cils, un peu plus écartés que la normale terrestre, frappaient par leur grandeur et leur éclat. La finesse des attaches et la pureté des silhouettes faisaient incontestablement de cette race un modèle de plastique humaine.

Le groupe s'écarta en deux fractions, les femmes à gauche et les

hommes à droite et un couple avança vers les messagers qui s'arrêtèrent. L'homme parla d'une voix claire durant quelques secondes, mais les jeunes gens ne reconnurent aucun vocable. Anvern répondit par le salut des Anciens et ils parurent étonnés. Ils échangèrent quelques mots, s'inclinèrent et firent un geste pour inviter les arrivants à les suivre.

— Allons-y, murmura Anvern. Ils ont l'air tout ce qu'il y a de courtois et civilisés.

— Penses-tu que ce soit eux ? demanda Paule.

— Trop tôt pour te répondre.

Il franchit la haute ouverture qui béait dans la muraille brillante, parfaitement lisse et nue, suivi de ses compagnons. Dès le passage d'une zone d'ombre glacée, ils débouchèrent dans une immense salle resplendissante de lumière. Ils levèrent instinctivement la tête et virent que des bulbes transparents diffusaient la lumière du jour en la magnifiant. Mais deux des femmes s'étaient portées à leurs côtés et les guidaient vers le fond de la salle. La richesse de la décoration laissa les jeunes gens muets d'admiration. Les parois semblaient taillées dans un mur d'onyx. De minces colonnettes d'améthyste supportaient un linteau où s'encastrent de prodigieux diamants taillés en triangle. Un bas-relief, constellé de pierres précieuses où dominaient les rubis et les émeraudes, faisait tout le tour de la salle.

Anvern et ses amis eurent un moment de stupeur lorsqu'ils saisirent la signification du bas-relief. L'extraordinaire érotisme était décuplé par la pureté des sculptures.

Leurs hôtes avaient silencieusement pris place sur une longue banquette et l'un des hommes leur indiqua une banquette semblable, couverte de peaux ocelées, placée de l'autre côté d'une table basse taillée à même un bloc de malachite.

L'homme qui paraissait avoir pris la direction de l'entrevue prit la parole, détachant les syllabes d'une voix nette. Malgré toute leur attention, les jeunes gens ne parvinrent pas à saisir un seul mot et leur interlocuteur reprit, mais cette fois, dans un autre idiome. Après une troisième tentative, aussi infructueuse, Anvern murmura en français :

— Je vais essayer de leur parler à mon tour en Ancien.

— J'y pensais, répondit Caro. Quelle impression te font-ils ?

— Bonne. Ils nous observent amicalement et ne paraissent pas étonnés.

— L'absence d'étonnement est un signe positif, fit remarquer Velna. Mais je ne sais comment interpréter le cadre où nous sommes.

Anvern tenta la liaison en présentant ses amis et en indiquant qu'il venait de Terre pour saluer la civilisation de cette planète proche. Puis il attendit la réaction. Dès les premiers mots, les quatorze personnages présents s'étaient penchés en avant, cherchant visiblement les termes connus dans les consonances qui apparaissaient leur être étrangères. Quand Anvern se tut, ils se mirent à converser rapidement, en proie à une agitation fébrile puis l'un des hommes se leva et avec un sourire à l'intention des visiteurs, il quitta la salle.

— Attendons, dit Velna philosophiquement. Ils ont compris quelque chose. Je me demande ce qu'ils sont. Des prêtres ? Des savants ? Je ne parviens pas à les situer.

— J'avoue que moi non plus. Les décorations de cette salle ne correspondent pas à ce que nous attendons d'une assemblée scientifique, mais s'accorderaient avec un culte.

— C'est à cela que je pense, dit la jeune fille en laissant son regard errer sur les formes terriblement réalistes.

— Cela rappelle les Indes, suggéra Paule. Kundalini et Linga sont également les sources du Tantrisme, par exemple. Mais j'avoue qu'ici c'est plus émouvant que ce que représentaient les sculpteurs de l'Inde ancienne, car les sculptures et la décoration ne laissent rien ignorer. Le tableau qui nous fait face, juste derrière nos hôtes, suppose un certain sadisme. Or, il semble bien, à l'identité des semblants de vêtements, que tout cela soit du présent... Autrement dit, ces hommes et ces femmes... officieraient que je n'en serais pas étonnée.

— Oui, c'est ce qui m'a fait penser qu'il s'agit de prêtres et de prêtresses. Ni les uns ni les autres ne semblent vouloir dissimuler quoi que ce soit de leur anatomie.

— Tu sais, fit Caro, les Anciens étaient nus...

— Oui, mais jamais je n'ai vu, dans aucune projection, une représentation semblable.

— La troisième femme, celle qui te fait face, ne perd pas une de tes paroles, Caro, souffla Paule. On jurerait qu'elle comprend et qu'elle s'amuse bien.

À ce moment, l'homme qui avait quitté la salle revint avec un vieillard chauve et voûté qui resta un moment interloqué à la vue des messagers. Puis, hochant la tête comme s'il n'en croyait pas ses yeux, il attira un banc et entama une assez longue conversation avec les autres occupants de la salle, à la suite de quoi il se tourna vers les visiteurs et d'une voix hésitante, accrochant sur les syllabes, il demanda en grand ancien :

— Comprenez-vous cette langue ?

— Oui, répondit Anvern en poussant un soupir de soulagement. Nous la comprenons et nous la parlons.

— D'où venez-vous, pour parler une langue morte depuis des milliers de cycles ?

— Nous ne sommes pas de votre monde évidemment, et cette langue nous sert pour prendre contact avec vous, répondit Anvern sans se compromettre.

Le vieillard traduisit la réponse aux autres personnages qui parurent effarés.

— Il faut pardonner mes fautes, dit le vieillard. Cette langue est si ancienne que je suis seul à la connaître et ne la pratique donc jamais... Elle est sacrée... Nous nous la transmettons de Guiven en Guiven. D'où venez-vous exactement ?

Anvern expliqua d'où ils venaient, mais l'évocation du système solaire ne parut pas signifier grand-chose à son interlocuteur qui répondit :

— Je ne comprends pas comment vous voyagez entre les étoiles. C'est une impossibilité... tout au moins nous le pensions jusqu'à ce jour. Nous avons connaissance de vieilles légendes, mais nous n'avions jamais supposé qu'elles pouvaient être fondées sur un semblant de réalité. Où se trouve le système solaire ?

— Avez-vous la notion de la vitesse de la lumière ?

— Oui.

— Nous arrivons d'un système dont la lumière met quatre de nos années à vous parvenir.

— Cela ne me dit toujours rien car je n'ai pas la moindre idée de ce qu'une année représente, répondit le vieillard.

— Demande-lui s'il a une carte céleste, émit Caro.

Anvern répercuta la demande et le vieil homme consulta l'un des personnages assis qui appuya sur un cristal placé sur le bas-relief. Le plafond s'obscurcit progressivement et une portion de ciel apparut, cloutée d'étoiles.

— Tu t'y reconnais ? demanda Caro au bout d'un moment d'observation attentive.

— J'essaie. Voici le Sagittaire... notre soleil doit se trouver en ce moment à l'opposé. Non, dit-il au vieillard qui attendait. Ce n'est pas dans cette direction mais à peu près à l'opposé.

Le vieillard sourit et les étoiles glissèrent rapidement pour se stabiliser de nouveau. Velna poussa une exclamation et tendit le doigt vers la tache minuscule du soleil. Un mince rai lumineux prolongea

son doigt et elle retira vivement la main, effrayée.

— Vous paraissez ignorer la matérialisation de la pensée dirigée, dit le vieil homme qui avait saisi le mouvement. Ainsi, c'est de cette étoile minuscule que vous venez ! Elle est hors de portée des hommes. Comment avez-vous pu franchir une distance aussi incroyable et vous trouver ici, incontestablement jeunes ?

— Notre science permet de voyager d'astre en astre, répondit prudemment Anvern.

— Nous vous avons détectés au-dessus de la cité... Pourquoi votre navire a-t-il subitement disparu ?

— Nous ne saurions le conserver avec nous. Il doit rester hors de l'atmosphère, répondit le jeune homme en donnant la première explication qui lui venait à l'esprit.

— Nous ne doutons pas, notez-le bien, de votre origine extérieure. Vos bio-ondes diffèrent des nôtres. Nous sommes surpris, mais particulièrement heureux de votre visite. Nous aimerions toutefois en connaître le but, car il doit y en avoir un, c'est évident.

— Il y a un but en toutes choses. Nous pensions, sur Terre, que peut-être existait sur ce système que nous appelons *Proxima*, une race semblable à la nôtre et avec laquelle nous pourrions entrer en relations.

— Nous savons que nous ne sommes pas seuls dans l'Univers, mais il ne nous est pas permis de courir d'astre en astre. Il vous a fallu bénéficier d'une faveur spéciale. Mais enfin, nous espérons que nous pourrions vous être utiles.

— Pouvez-vous répondre à quelques-unes de nos simples questions ? Cela nous comblerait, fit Anvern d'une voix lente. Nous sommes d'ailleurs décidés à répondre aux vôtres.

— Posez toutes les questions que vous voulez. *Terrenia* ne comporte aucun secret et nous acquerrons un peu plus de connaissances en vous écoutant.

— Notre première question concerne la qualité de nos hôtes, que nous remercions de la chaleur de leur accueil. Qui avons-nous l'honneur de saluer en eux ?

— Le Conseil Second de *Terrenia*. Vous êtes dans la ville principale. Le bâtiment qui vous abrite est le centre d'activité scientifique de la planète. Vos hôtes sont des représentants des cinq disciplines primordiales : la philosophie, l'astronomie, la physique, la biotechnie et la physiologie. Je suis moi-même le chef de la sous-section de linguistique ancienne du Cadran philosophique.

— Dois-je comprendre que la direction de la planète dépend de ce Conseil ?

— Partiellement, oui. Il ne saurait en être autrement. Les plus grandes richesses intellectuelles sont réunies ici. Elles ont le pouvoir, comme il en est sans doute chez vous. Quelles sont vos qualités ?

— Nous sommes les Messagers. Nous avons les connaissances de notre planète en physique, mathématiques et médecine.

— Vous êtes donc aussi des supérieurs.

— Bien entendu, répondit vivement Anvern, convaincu d'avoir à faire cette réponse.

Le vieillard traduisit rapidement et cette fois leurs hôtes s'animèrent vraiment. Un flot de questions fusa, que le vieil homme calma à grands gestes des deux bras. L'une des femmes se leva, appuya à son tour sur une décoration du mur, provoquant l'apparition de plaquettes brillantes qui se soulevèrent de la table en même temps que la lumière revenait.

— Votre visite est vivement appréciée, dit alors le vieillard. Nous nous permettrons de l'enregistrer afin qu'elle puisse être conservée dans nos archives. Nous attendons vos questions.

— Vous nous avez dit connaître l'existence d'autres mondes. En existe-t-il d'habités par l'homme dans votre système d'astres ?

— Oui. *Quanta* est florissante. Nous le savons par l'abondance des bio-ondes car nous ne pouvons, bien entendu, entrer en relations avec elle.

— Votre science des bio-ondes est très évoluée.

— Certainement pas, s'écria le vieil homme. C'est à peine une science, c'est élémentaire. Tout le monde sait que l'homme, puisqu'il vit, émet des ondes et rien n'est plus facile que de les capter. Les cristaux de grantemme existent à profusion... Non. Nos études portent surtout sur la recherche astronomique et la physiologie.

— Vous étudiez la Galaxie et les galaxies extérieures, sans doute.

— C'est exact. Nous sommes actuellement penchés sur un problème passionnant dont nous devons la découverte à cette jeune femme, Perkrenis, dit le vieillard en montrant sa voisine immédiate. Elle a réussi à identifier un phénomène de vie non humaine sur une étoile, je dis bien, une étoile, à plusieurs dizaines de fois la distance de votre système planétaire. Nous en sommes très étonnés et cherchons à comprendre les bio-ondes émises qui ont une forme inattendue. Mais les études fondamentales, celles qui dominent la race humaine et je pense que vous devez avoir le même objectif, sont les études

physiologiques. Nous vous montrerons, je pense, très bientôt, ce qui est notre fierté. Nous avons réussi à améliorer la durée de l'orgasme de près de cent cinquante fois... Avez-vous réussi pareillement sur votre monde ?

— Nous sommes assez avancés, dit Anvern sans se troubler mais évidemment, je ne peux vous donner d'éléments de comparaison car peut-être de subtiles différences existent-elles. Avez-vous une idée de vos origines ?

— Assez nette. Nous sommes arrivés sur *Terrenia* voici..., disons, cent mille fois le temps que met la lumière pour venir de votre monde. C'était une planète vierge, disent les écrits. Pourtant des signes nous laissent croire qu'elle a pu être habitée.

— Quels signes ?

— Vous entrez dans un domaine très délicat et il faut que je demande au Conseil l'autorisation de vous répondre.

Une conversation animée s'engagea tandis qu'Anvern se tournait vers ses compagnons.

— Que penses-tu de leurs réponses, Caro ?

— Étonnant. Ils semblent élever le sexe au niveau d'une divinité.

— Ce n'est pas cela qui est surprenant, coupa Paule. Les cultes phalliques ont existé sur toute la terre. Mais avez-vous tenu compte, de la durée de leur présence sur *Terrenia* ?

— Même remarque, murmura Velna. Mais j'ajouterai que quelque chose me déplaît dans leur recherche physiologique. Ne sentez-vous pas que cela doit conduire à un asservissement total ? Est-ce une manière de dominer ou un simple raffinement ?

— Je n'en sais rien, avoua Paule, mais comme Caro je ne les trouve pas aussi complets que je conçois les Anciens.

— Votre question, enchaîna le vieillard à ce moment, n'est pas indiscrete mais elle touche ce que nous considérons comme sacré et donc mérite un temps de réflexion. Nous aimerions mieux vous connaître avant d'y répondre et nous espérons que vous ne prendrez pas cela en mauvaise part.

— C'est votre droit absolu, répliqua Anvern. Puis-je vous demander en quoi consistent les activités principales des peuples de cette planète ?

— Il n'y a qu'un peuple, je pense que c'est une erreur de mon interprétation..., corrigea le vieillard. Nos activités sont simples et suivent la grande loi. Nous avons à ravitailler nos bienfaiteurs, sous les mers. Nous prospectons donc le sol, en tirons les richesses

nécessaires à leurs besoins et en échange nous recevons le droit de vivre au milieu des raffinements de l'harmonie universelle des couples, dans la douceur de l'acte d'amour. Nous vivons sur les mêmes principes fondamentaux que toutes les espèces humaines. C'est bien votre avis ?

— Absolument, répondit Anvern avec conviction. Mais... vos protecteurs marins... quelle espèce d'intelligence ont-ils ?

— Supérieure, s'écria le vieillard avec un regard horrifié... pourriez-vous en douter ?

— Évidemment non. Seulement, les voyages entre les étoiles nous ont amenés à constater certaines différences et c'est la raison de ma question.

— Hors de ce Conseil, elle serait dangereuse... fatale, dit le vieil homme d'une voix changée. Mais nous admettons que les messagers soient habilités à en traiter. Nous-mêmes sommes les tenants de la charge. Oui, les Tétraors sont supérieurs. Ils sont magnifiques, grandioses dans leurs conceptions et nous sommes honorés de pouvoir être admis à les servir. Nous leur devons tout.

— Nous ne sommes plus seuls, dit Velna d'une voix calme.

— Je le sens, mais ne bougez surtout pas, répondit Anvern sans que son visage ne laisse transparaître son inquiétude.

Les hommes et les femmes présents étaient visiblement dominés par une présence terrible qui fascinait les regards et faisait haleter légèrement les torses. D'un geste naturel, Caro se pencha et détourna un instant la tête pour jeter un rapide regard derrière lui. Il réussit à garder son sang-froid et dit d'une voix douce :

— Laisse-moi continuer, Anvern, mais par Dieu, ne vous retournez pas. Pensez à Valne. Ainsi, dit-il en grand ancien, vous bénéficiez également de leur protection. C'est sans doute la plus grande joie que vous pouviez nous faire en nous le révélant. Nous ne savions encore que penser. Nous ne serions rien, nous-mêmes sans leur intelligence et leur bonté. Sur Terre, d'autres navires assez peu différents des vôtres, drainent inlassablement vers la mer, le royaume du Savoir, ce qui lui revient de droit.

— Tu parles curieusement, Caro, dit Paule en semblant approuver énergiquement de la tête. Il y a danger ?

— Grand, répliqua-t-il avant de continuer avec calme ; mon amie disait de vous demander combien il y avait d'humains sur *Terrenia*.

— La constante universelle, répliqua le vieillard en se détendant un peu.

— C'est bien ainsi la Loi, dit le Noir avec gravité. Quelle énergie utilisez-vous ?

— La gravitation, bien entendu et son parallèle le magnétisme induit. Elle permet tout : la sublimation, la cohérence, les mutations. Elle nous a été confiée, comme toutes les connaissances de base, par les Tétraors. C'est leur immense bonté. Notre race n'a pas le pouvoir de créer. Seuls les êtres supérieurement doués, comme eux, sont capables d'imaginer et de trouver des solutions aux problèmes universels.

— Que pensez-vous de la télépathie et des sciences psychiques ?

— Seraient-ce donc des sciences ? Les utilisez-vous sur vos mondes ? demanda le vieil homme, visiblement déconcerté.

— Ce ne sont pas exactement des sciences. Nous sommes, comme vous, dévoués à nos supérieurs et n'avons nul besoin de savoir inutile, mais ce sont des recherches qu'ils nous ont demandé de poursuivre pour perfectionner le domaine des bio-ondes.

La présence dans la salle disparut comme elle était venue et les personnages semblèrent reprendre vie. Le vieillard se décontracta et soupira :

— Qu'ils soient bénis. Vous êtes vraiment des messagers. Nous pouvons maintenant vous parler des Signes. Voici le plus ancien connu.

Sur la table apparut le symbole de cristal découvert sur les Monts de la Lune et Velna sourit à Anvern.

— C'est bien lui, il ne peut y avoir de doute.

— C'est lui, mais eux ne peuvent pas être les Anciens, trancha Caro. Je vous expliquerai plus tard. Laissez-moi jouer avec ces pauvres diables. Un seul objectif, filer d'ici aussi vite que possible... Mes amis reconnaissent une certaine ressemblance avec une des représentations traditionnelles, poursuivit-il en se penchant sur la table.

— C'est pour nous le symbole d'une humanité disparue.

— Pensez-vous que nous pourrions visiter les autres mondes de ce système ?

— Certainement. Les Tétraors vous ont acceptés. Ils y répandent leurs bienfaits comme sur *Terrenia*.

— Nous irons donc y saluer le Conseil.

— Nous aurions aimé à notre tour vous poser quelques questions et en particulier le but réel de ce voyage que vous entreprenez nous échappe encore.

— Nous vous l'avons pourtant clairement indiqué... Nous sommes

envoyés par nos supérieurs pour prendre contact avec les civilisations-sœurs et vous confirmer l'universalité de nos bienfaiteurs, répliqua le Noir avec une emphase qui aurait fait éclater de rire les jeunes filles en d'autres circonstances.

— Ah !... Le Conseil vous propose de vous détendre en sa compagnie... C'est le moment médian, j'oublie les règles tant je suis passionné par votre venue... Pour moi l'âge est passé, hélas ! et même la science des Terreniens ne peut rien contre l'âge qui épuise les sources de la joie. À tout à l'heure et profitez pleinement de ce repos. Le Conseil serait particulièrement honoré si vous daigniez participer à l'extase collective, mais évidemment, vous êtes libres de conserver vos droits mutuels.

— Nous sommes trop honorés, répliqua Caro alors que le vieillard se levait pour quitter la salle. Nos traditions diffèrent peut-être dans le détail et... est-il possible qu'avant le délassement nous puissions saluer nos supérieurs à la lueur de l'astre, comme le veut notre loi ?

— Faites, vous êtes libres, sur *Terrenia*.

Sur la table, un amoncellement de flacons avait remplacé les plaquettes enregistreuses et leurs hôtes avalèrent une longue gorgée de breuvage. Une des femmes fit alors entendre un roucoulement d'une sensualité étonnante et la scène se transforma instantanément sous les yeux des jeunes gens qui se repliaient vers la sortie de la salle. Sans plus se préoccuper d'eux, hommes et femmes commençaient à se dépouiller de leur semblant de vêtements et entamaient une sorte de ronde, lente, lascive, encore gracieuse.

Anvern franchissait la porte de la salle, pénétrant dans la zone d'ombre, lorsque retentit un premier cri rauque de désir. Les deux jeunes filles, poussées par Caro, passèrent à leur tour le seuil. Une odeur étrange d'algues et de pourriture marine les prit à la gorge et Caro, prenant ses compagnes par la taille, les entraîna comme un fou vers le jour. Anvern avait déjà appuyé sur le contacteur de son bracelet et la bulle se posa moins de trente secondes plus tard sur les dalles polies de l'esplanade.

Le sphéroïde sortit de l'atmosphère et le Noir reprit sa place derrière Anvern.

— Nous avons eu chaud, dit-il avec un soupir de soulagement.

— Ils ne sont pas méchants, ce sont de pauvres gens, répondit Velna en se tournant vers lui.

— Je ne pense pas à eux, mais à ce qui se tenait tapi dans le passage... je me demande comment nous avons pu sortir...

— Tu as vu quelque chose ? s'étrangla Paule avec un geste de

frayeur rétrospective.

— Oui... Je l'avais vu une première fois dans la salle. C'est effrayant et je m'en souviendrai toute ma vie. Un genre de crustacé... des pattes grêles, une tête énorme et une multitude d'yeux brillants sous deux antennes qui oscillaient. Mais surtout, une extraordinaire puissance psychique. Tu as senti comme moi son arrivée silencieuse, Velna, dis-toi que ces animaux ou ces êtres intelligents sont effroyablement dangereux.

— Il faut qu'ils le soient pour avoir éliminé les Anciens.

— Éliminé... J'en doute, objecta Anvern. Il y a un trop grand décalage dans le temps.

— Possible, mais ils sont les véritables maîtres de cet ensemble, ils savent donc voyager dans l'espace, d'une manière quelconque et tu remarqueras qu'ils agissent de manière à interdire aux Terreniens toute forme de technologie trop avancée.

— Leur intelligence ne me convainc pas, déclara Paule. Tu les as bernés avec tes mensonges éhontés.

Ils ne sont peut-être pas télépathes, c'est tout ce que cela pourrait prouver. Ils sont certainement en liaison par bio-ondes avec les Terreniens et nous ont jugés sur les réactions de ceux-ci. Mais je crois que nous avons eu de la chance et qu'il conviendra désormais d'être prudents.

— Qu'y avait-il dans l'entrée ? demanda Anvern.

— Un de ces animaux... Il sortait d'une sorte de trou. C'est une vague phosphorescence qui m'a fait deviner le mouvement.

— Que devons-nous conclure, à ton avis ?

— Il me paraît impossible que ceux que nous cherchons se soient laissé enfermer dans ce cercle maudit. Ceux-ci ne sont que les esclaves d'une race qui ne peut ou ne veut pas s'adapter à la vie terrestre mais qui ne peut vivre, pourtant, qu'avec les produits de la terre. La forme d'esclavage est curieuse mais il faut bien dire que c'est un levier puissant.

— Il faut quitter la planète au plus vite...

— Pas avant d'avoir reconnu la balise. Il doit y avoir un signe pour nous diriger, si les Anciens ont émigré une fois encore.

— Ce n'est pas mon avis. Je préférerais consulter Valne, tout d'abord. Mon raisonnement est le suivant : s'ils ont balisé la route, un autre faisceau doit nous guider vers cet autre monde ; dans le cas contraire, nous tenterons le coup, mais seuls, tous les deux.

— D'accord.

Une heure plus tard, ils se retrouvèrent dans le poste de pilotage de leur astronef et cédant à une réaction spontanée, Velna se jeta au cou d'Anvern qui l'étreignit avec passion. Un instant, le jeune homme oublia sa réserve prudente mais ce qu'il entrevit d'irréversible lui rendit sa lucidité. Il écarta sa compagne avec douceur.

— J'ai eu peur, Anvern, murmura-t-elle d'une voix tremblante, les pommettes rouges.

— C'est maintenant que j'ai peur, souffla-t-il. Il faut dominer nos nerfs, Velna, l'épreuve ne fait que commencer, je le crains.

Elle lui sourit, mais, à son regard, il sut qu'elle était, comme lui, trop troublée. La vue de leurs amis, coiffant les casques, les arracha à leur incertitude. Au premier appel, la voix de Valne répondit, empreinte d'un intense soulagement.

— Vous êtes revenus ! Ils ne sont plus là, n'est-ce pas ?

Caro entreprit de raconter leur équipée sans qu'elle n'interrompît le récit une seule fois mais lorsque le Noir présenta sa suggestion de visiter la balise, elle eut son petit rire habituel.

— Non. Anvern a raison. Vous m'avez donné la certitude que ce n'était pas eux et je peux vous laisser reprendre la route.

— Comment cela ? s'écria le Noir.

— Ne me demandez rien à ce sujet, je ne saurais que vous répondre. Mon conditionnement agit en ce sens, c'est tout. Lancez la sphère dans une direction quelconque, je vous donnerai les coordonnées spatiales dès que j'aurai reçu un signal, s'il y en a un.

CHAPITRE V

La sphère avait repris sa route, suivant une nouvelle trace invisible à travers les champs d'étoiles. Il leur fallut plus d'un mois pour franchir l'effrayante distance les séparant de cette autre balise, mais en beaucoup moins de temps, ils se rendirent compte de la chose dangereuse qui était restée imprégnée en eux après l'aventure de *Terrenia*. Avec franchise, les deux jeunes filles en discutèrent entre elles puis avec leurs compagnons. Ils applaudirent à la suggestion de permuter dans les équipes. Ils se ressentaient comme elles de cette lutte incessante contre ce qui n'était, après tout, qu'un penchant naturel que les longues heures passées dans le luxueux confort du navire dans l'ambiance irréaliste de ce voyage hors du temps, ne faisait qu'exacerber. Ils étaient jeunes, en pleine santé et leurs corps avaient acquis une vigueur et une perfection qui les ravissaient mais qui rendait de plus en plus difficile cette longue attente.

Valne leur apporta toute sa force de persuasion, attentive à ce qu'ils continuent à former une équipe homogène. Elle parlait de longues heures avec Paule ou Velna et les deux hommes ne posaient jamais de question, même lorsque l'une de leurs compagnes apparaissait avec des yeux rougis ou un regard trop brillant.

Chaque jour, la sphère s'enfonçait un peu plus vers le centre de la galaxie et il eût fallu un télescope très puissant pour discerner la minuscule étoile qu'était devenu le soleil à plus de trois mille années de lumière.

Et ce furent des télescopes géants qu'ils découvrirent cette fois sous leur vedette sphérique errant lentement au-dessus de la balise qui faisait pulser la lueur verte de la détection. La montagne émergeait d'une mégapole comme aucun des jeunes gens n'aurait pu imaginer qu'il en existât quelque part dans l'univers, mais elle n'était pas nue. Ses parois étaient recouvertes d'une véritable croûte de constructions adhérent aux falaises de granit qui apparaissaient dans les rares endroits laissés libres par des bâtisseurs géniaux.

Tout au sommet, dominant la ville infinie et surgissant de l'espèce de vapeur bleue qui la baignait, la batterie de télescopes tendait vers le ciel ses coupes de métal et de cristal, ses tubes colossaux, articulés sur des affûts cyclopéens ancrés dans la roche et ses multiples antennes, véritable forêt métallique privée de la grâce de son

homologue végétale.

Des petites silhouettes humaines s'agitaient autour des appareils, en accusant les dimensions fantastiques. Une nuée d'engins volants, cubiques, discoïdaux, sphériques ou fuselés, sillonnaient le ciel à vitesse réduite, presque paresseusement. Ils s'élevaient verticalement comme des ballons d'enfant puis, semblant comme eux, poussés par le vent, ils glissaient vers un but inconnu.

Les jeunes gens, fascinés, remarquèrent que les constructions s'étendaient au-delà de l'horizon dans toutes les directions. Velna attira l'attention de ses amis sur la profondeur incroyable des sillons rectilignes séparant les blocs d'habitation bâtis à angles droits. Des aéronefs jaillissaient de certaines de ces voies, comme des bulles de savon soufflées par des chalumeaux gigantesques.

Anvern décida de pousser une reconnaissance jusqu'aux limites de la ville et accéléra leur sphéroïde. Il ne prit pas garde à la panique qu'il causait parmi la population paisible des engins volants qui s'écartaient brusquement de sa route, dégageant une sorte de tunnel dans l'atmosphère.

Paule s'en avisa la première et une impulsion du pilote projeta la vedette aux limites de la stratosphère. Au bout d'une heure, ils eurent parcouru plus de deux mille kilomètres sans pour autant avoir quitté l'étonnante mégapole, grise et terne sous son manteau de vapeurs de toutes couleurs. Puis, sans transition, ce fut l'océan. Mais un océan uniformément gris, sans une ride, figé. Ils plongèrent vertigineusement pour en frôler la surface mais la vision rapprochée ne fit que confirmer l'impression. La mer était couverte d'une pellicule de matière, impénétrable aux rayons solaires, à moins que, comme le fit remarquer Caro, cet océan ne fût constitué d'autre chose que le mélange d'oxygène et d'hydrogène appelé eau.

— Que faisons-nous ? demanda le Noir, rompant le silence oppressant.

— Il faut savoir à qui nous avons affaire, répliqua Anvern. La planète semble n'être qu'une immense ville, mais on ne peut nier qu'il s'agit d'une civilisation hautement développée.

— Il n'empêche que je ne parviens pas à lier les Anciens à un semblable contexte. Souviens-toi. Sur terre, ils n'avaient pratiquement pas de constructions verticales. Ils vivaient disséminés, amoureux de la nature, préférant s'abriter dans les cités souterraines.

— Retournons à la balise, proposa Velna.

— J'y pensais, répondit Anvern en lançant la vedette.

Cette fois, leur apparition au-dessus de la montagne couronnée de

télescopes entraîna une réaction qu'ils n'avaient pas prévue. Une dizaine de petits aéronefs cubiques, rouge vif, entourèrent la bulle de plastique tandis que le détecteur se mettait à scintiller. Anvern régla rapidement la réception tandis que ses compagnons suivaient les évolutions des engins rouges. La voix claire, à l'accent indéfinissable, les fit sursauter.

— ... Répondez. Nous vous prions de nous suivre. Entendez-vous ?

— Nous vous entendons, répondit Anvern dans l'émetteur multi-ondes.

— Enfin !... Nous vous appelons depuis un strac. Que faites-vous dans cette zone ? Ignorez-vous qu'elle est interdite sans gage ?

— Nous l'ignorons, mais nous serions heureux de pouvoir être conduits aux autorités scientifiques de la ville.

— Je ne comprends pas votre question... Pourquoi ce désir ?

— Nous ne répondrons qu'à vos autorités, dit Anvern calmement.

— Dans ce cas, suivez nos srills.

Trois des engins cubiques prirent la direction du Nord tandis que les autres encadraient la vedette. Anvern suivit la route du Nord et fit remarquer :

— Nous voilà dans la position de visiteurs extra-terrestres survolant New York ou Moscou.

— Tu ne crois pas que nous allons nous jeter dans la gueule du loup ? demanda Paule.

— Non. Il faut suivre simplement les conseils de nos instructeurs. Exiger de pouvoir rencontrer le niveau scientifique, ne jamais critiquer, ne pas hésiter à approuver ce qui peut nous sembler antipathique ou inhumain. De plus, cette race est hautement technique et parle la langue...

Ils arrivèrent en vue d'une chaîne montagneuse ou plutôt de ce que les extraordinaires bâtisseurs en avaient fait. Un ensemble d'arches, de tours, de voies, de blocs titanesques comblant les vides, escaladant les pentes, joignant les sommets, s'accrochant aux parois à pic et, jaillissant de ce qui avait dû être la plus haute cime, une flèche pourpre qui brillait comme une aiguille de cristal. Autour, à perte de vue, la ville, sans autre physionomie que l'apparence d'un damier géant creusé du treillis régulier des voies.

Une plate – forme cyclopéenne, prenant appui sur ce qui avait été trois pics granitiques, faisait saillie à proximité de la flèche pourpre. Les jeunes gens n'en évaluèrent les dimensions que lorsqu'ils furent près de s'y poser. De lourds astronefs ventrus étaient sagement alignés

et l'un d'eux, à l'extrémité de la ligne, décolla en dégageant un torrent de flammes et de fumée ocre, avant de se perdre dans le bleu sombre d'un ciel que pas un nuage ne semblait jamais souiller.

Leur escorte s'était posée tout autour de la bulle et, lorsqu'ils eurent mis pied à terre, une trentaine d'hommes de haute taille, au teint cuivré, engoncés dans des armures légères qui luisaient, entourèrent leur machine. Une exclamation d'étonnement, suivie de commandements brefs, salua la disparition de celle-ci dans l'espace à une vitesse foudroyante. La moitié des engins rouges s'élevèrent rapidement tandis qu'un des personnages, porteur d'un insigne écarlate, avançait vers eux, le visage crispé par la colère.

— Pourquoi n'êtes-vous pas tous descendus comme nous vous l'avons demandé ? dit-il d'une voix saccadée.

— Nous sommes au complet, affirma Anvern de sa voix la plus calme, en soulevant la visière de son casque.

Ses compagnons l'imitèrent et une lueur de surprise passa dans les yeux noirs qui les surveillaient.

— Que font des femmes avec vous ? aboya l'homme au comble de l'ahurissement.

— Je ne comprends pas, rétorqua Anvern. Nous sommes quatre. Nous venons d'un monde extérieur et nous ne désirons qu'une chose, pouvoir nous entretenir avec les autorités scientifiques de cette planète, auxquelles nous apportons le salut des Terriens.

— Où sont vos armes ?

— Nous n'avons pas d'armes, et nous ne pensons pas utile d'en avoir. N'êtes-vous pas un peuple de haute civilisation ?

L'homme serra les mâchoires et son regard vif détailla les scaphandres collants, parfaitement lisses.

— Pourquoi votre ekelon n'est-il pas resté sur la base ? demanda-t-il avec moins de brusquerie.

— Ce n'est pas dans nos habitudes de conserver notre machine sur les mondes que nous visitons. Elle est repartie au navire principal.

— Je n'aime pas ces gens, dit Velna en français.

— Moi non plus, avoua Paule avec une moue.

— Comment pouvez-vous laisser la parole aux femmes ? s'écria le personnage, visiblement outré.

— Je ne sais qui vous êtes, déclara Anvern en élevant un peu le ton, mais je vous demande une fois encore de bien vouloir nous conduire à des autorités scientifiques auxquelles nous remettrons le message verbal qui leur est destiné. Vos fonctions vous le permettent-elles ?

» Nous vous rappelons que nous venons d'une planète lointaine et que nous pensions trouver une humanité intelligente et policée.

— Mais nous sommes intelligents et policés, fit l'homme en se redressant, pour toiser Anvern. D'ailleurs, vous en serez convaincus rapidement, ajouta-t-il en se tournant pour faire un signe à l'un des gardes.

Celui-ci se précipita et écouta attentivement ce que lui disait à voix basse son chef à l'insigne écarlate. Puis il s'éloigna en courant et monta dans l'un des aéronefs cubiques qui décolla aussitôt.

— Veuillez me suivre, invita l'homme.

Ils traversèrent l'esplanade jusqu'à un bâtiment isolé, escortés par la troupe qui les entourait à une distance respectueuse.

— Nous sommes des visiteurs dangereux, murmura Velna.

— Comment veux-tu qu'ils sachent ce que nous voulons ? rétorqua Caro. Il est normal qu'ils prennent des précautions.

Dans la pièce sommairement meublée où ils venaient d'entrer, seul l'homme à l'insigne pénétra à leur suite et referma la porte de métal blanc.

— Asseyez-vous, dit-il d'une voix plus posée. Je m'appelle Landam et je suis le chef de la Patrouille Aérienne de Géotria. Je pense que vous excuserez cet accueil mais, ajouta-t-il en écartant les bras pour marquer son embarras, nous ne nous attendions pas à une visite des Mondes Extérieurs. Vous comprendrez que votre ekelon circulant sans respecter les règles de la dérivation nous a fait croire à une tentative de rébellion. J'ai annoncé votre venue et nous aurons rapidement des consignes pour vous. En attendant, désirez-vous quelque chose ?

— Rien, répondit Anvern, si ce n'est causer avec vous, si vous n'y êtes pas opposé.

— Certainement pas, dit Landam dont les yeux noirs se plissèrent sur un sourire, le premier depuis leur arrivée. En fait, je dois vous poser quelques questions. Votre apparence et le fait que vous soyez deux hommes et deux... femmes, me laisse croire que vous n'appartenez pas à la Fédération. Mais je veux pouvoir vous présenter avec plus de certitude à ceux qui désireront sans doute vous rencontrer.

Durant une bonne heure, l'officier posa de multiples questions qu'un appareil, genre de flacon transparent, enregistrait. Il n'adressa jamais la parole aux jeunes filles, mais ne broncha pas lorsqu'elles répondirent spontanément. Il en fut ainsi jusqu'à ce que d'un micro posé sur la table parvienne un appel. Il se pencha et écouta attentivement ce qu'un prolongateur cristallin lui apportait en

grésillant. Son visage s'éclaira.

— Je crois que vous allez être satisfaits. Je suis chargé de vous conduire au Centre de Recherches. Vous avez été détectés lorsque vous avez atteint les limites du système et nos savants sont impatients de vous connaître.

Ils firent le trajet dans l'aéronef rouge de Landam et les jeunes filles supportèrent avec peine les accélérations brutales non compensées qui les firent grimacer de douleur. Ils reconnurent sans trop d'étonnement le site qu'ils avaient survolé en premier lieu et admirèrent les colossales réalisations des habitants de cette ville planétaire.

Ils furent reçus dans une salle immense dont une baie transparente donnait sur les toits de la cité. Une centaine de personnes occupaient les premiers rangs des sièges disposés en gradins et se levèrent à leur arrivée, les suivant des yeux pendant qu'ils gagnaient l'estrade placée contre la baie. Celle-ci s'obscurcit et la lumière artificielle, chaude et agréable à l'œil, se substitua à l'éclairage cru du soleil.

Outre Landam, qui avait pris place sur un siège en retrait, deux hommes d'une soixantaine d'années étaient assis de chaque côté de leur petit groupe, face à l'hémicycle. L'un d'entre eux se leva et d'une voix rocailleuse leur adressa la parole en ces termes :

— C'est avec surprise mais avec une joie singulière que nous accueillons sur *Geotria*, pour la première fois de notre longue histoire, les représentants d'une humanité extérieure à la Fédération. En tant que Diarque de *Geotria*, je vous souhaite la bienvenue en vous demandant d'excuser les quelques mesures de contrôle que nous ne pouvions éviter de prendre, dans l'ignorance où nous étions de votre qualité. Mais ceci est déjà du passé. J'émetts le vœu que nos entretiens, que je souhaite aussi nombreux que possible, soient le prélude à une entente entre nos mondes, pour le plus grand bien de nos civilisations respectives. Je m'adresse maintenant à notre assemblée, composée des Sages les plus éminents de chaque branche du Savoir et des représentants des étages légaux. La plus parfaite compréhension devra présider à ces entretiens. Nos visiteurs n'ont pas à respecter nos usages et nos coutumes, les évolutions n'ayant pas suivi la même voie dans leur monde et sur les nôtres. Il vous appartiendra, en particulier, que la présence d'éléments du sexe féminin parmi eux soit admise et considérée comme absolument normale. Toutes les formes d'organisation humaine et sociale ont leur valeur propre, adaptée aux conditions du lieu et du moment. Nos visiteurs pourront voir ce qui fait notre fierté et poser les questions qu'ils jugeront utiles avec la certitude d'obtenir une réponse. Notre position est suffisamment forte, notre passé trop glorieux pour que nous puissions avoir quelque chose à cacher. Vous remarquerez d'ailleurs que le voyage interstellaire

accompli par ces jeunes gens est d'un intérêt prodigieux. Le Graf Landam prendra les mesures nécessaires pour que le séjour de nos nouveaux amis soit exempt de tout souci matériel. Il veillera à ce que leur sécurité soit assurée en permanence. Ce sont les hôtes officiels du gouvernement de la Fédération.

» Je vais demander maintenant au Maître Observateur de bien vouloir nous montrer de quel monde sont arrivés nos amis. »

Anvern remercia d'une inclination du buste et d'un sourire et reporta son attention sur le disque sombre qui venait de se matérialiser au ras du plafond. Les constellations apparurent, glissèrent un moment et se stabilisèrent. Les Terriens écoutèrent une voix rauque donner les caractéristiques de l'étoile minuscule qu'un cercle mauve désignait dans la profusion d'astres scintillants. Ils furent étonnés de la connaissance des astronomes géotriens qui, sur la base des coordonnées spatiales fournies par Caro avaient su isoler le système solaire et en donner immédiatement les principaux éléments.

Ils passèrent plus de six heures à répondre ensuite à des questions diverses, posées avec courtoisie, mais dont certaines leur causèrent une impression désagréable. Il faut dire que celle concernant la discrétion entourant l'arrivée des visiteurs était embarrassante. Le fait d'avoir abandonné leur astronef en un point très éloigné du système planétaire et d'avoir laissé la vedette regagner sa base spatiale était difficile à expliquer. Il fut évident que pas plus Caro qu'Anvern, malgré leur souci de calmer les appréhensions, ne parvinrent à convaincre l'assemblée. Le Diarque parut satisfait, mais il ne laissa pas ignorer qu'il croyait que l'astronef, abritant un nombreux équipage, attendait les résultats de la première prise de contact. Anvern se garda bien de démentir car il lui apparut, comme à ses compagnons, qu'une telle impression pouvait constituer une sécurité.

Lorsque le Diarque demanda quel était le niveau de la civilisation terrienne, Anvern décida de faire exposer la réponse par Paule. Tous quatre perçurent la stupéfaction et la gêne de l'auditoire, gêne mêlée d'hostilité envers la jeune fille. Caro, en français, l'engagea à poursuivre et peu à peu la tension baissa.

Le maître technologue de *Geotria* demanda si la Terre accepterait de collaborer avec la Fédération dans les domaines techniques et scientifiques, notamment en ce qui concernait les voyages spatiaux. Caro affirma avec une conviction et un enthousiasme parfaitement feints que leur voyage n'avait pas d'autre but que d'ouvrir la voie à des échanges de connaissances et que, sans aucun doute, la Terre accueillerait avec faveur une telle proposition. Il en profita pour demander quel était le niveau de la science géotrienne dans ce domaine précis et les jeunes gens enregistrèrent avec soulagement que

si la Fédération possédait une importante flotte interplanétaire, les navires, mus par un système mixte à base de réacteurs atmosphériques et de propulseurs spatiaux ioniques, ne pouvaient effectuer aucun voyage dépassant les limites de la Fédération. Il fallait plusieurs mois pour atteindre Ephise ou Santhi, les deux autres planètes fédérées. D'où l'intérêt des Géotriens pour ce moyen inconnu qui leur permettrait de sortir définitivement des limites planétaires.

Quand cette longue séance se termina, les jeunes gens avaient la quasi-certitude que les Géotriens ne pouvaient être ceux qu'ils cherchaient. Ils savaient demeurer suspects à leurs hôtes. Alors que l'assemblée se retirait, le Diarque attira Anvern en aparté.

— Vous nous êtes éminemment sympathiques, déclara le haut personnage. En tant que Diarque de cette planète et à titre personnel, je voudrais vous demander si vous accepteriez de demeurer à *Geotria*... quelques mois... quelques années, même. Avec votre équipage. Vous serez traités avec les honneurs dus aux représentants d'une civilisation-sœur et nous saurons reconnaître votre coopération. Rien ne manque sur *Geotria*. Métaux rares et gemmes, objets scientifiques, produits exceptionnels, je vous garantis dès aujourd'hui que vous pourrez être exigeants... Sachant que vous pratiquez l'union sexuelle, je peux vous assurer également que nous possédons une sélection de femmes spécialisées extraordinaires. Je ne connais pas vos projets mais réfléchissez-y. Un séjour sur *Geotria* peut faire de vous des puissants parmi les puissants. Et si par hasard, murmura le Diarque en prenant Anvern par l'épaule, vous étiez gênés par la présence de ces deux... femmes, ne vous en inquiétez pas, je saurais arranger cela...

— Vous êtes très compréhensif, Diarque, répondit Anvern à voix couverte, avec un sourire candide. Je crois que nous allons discuter de cela avec mon ami. Je vous suis reconnaissant de cette offre si franche et de cette preuve de confiance. Bien entendu..., cela laisse supposer que nous ne serions en cause que tous les deux...

— Si vous le voulez, répliqua vivement le Diarque. Je suis compréhensif, mon ami, très compréhensif... Mais je vous laisse. Landam va vous faire connaître quelques aspects de *Geotria*. Prenez votre temps. Vous me donnerez votre réponse aussitôt que vous aurez vu où peut se trouver votre intérêt.

Anvern ne souffla pas un mot de cette étrange proposition à ses compagnons qui se gardèrent bien de l'interroger lorsque Landam les invita à se rendre dans les appartements mis à leur disposition. Ils se retrouvèrent dans une pièce très étroite, sorte de couloir à plafond bas, d'une vingtaine de mètres de longueur, percés de deux fenêtres rectangulaires donnant, comme alla s'en rendre compte Velna, sur la morne étendue des toits en terrasse. Une série de niches, disposées

contre le mur opposé aux ouvertures, comprenaient chacune trois couchettes superposées, juste suffisante pour permettre de s'y allonger sans pouvoir faire un mouvement par la suite.

— Notre Diarque vous a réservé l'appartement le plus confortable, déclara Landam. Vous convient-il ?

— C'est parfait, répondit Anvern sans sourciller.

Un regard expressif de Paule attira son attention et il demanda :

— Nous trouverons tout, ici, y compris les installations d'hygiène ?

— Bien sûr, répliqua le chef de la patrouille. Tenez, ajouta-t-il en rabattant des tablettes dissimulées dans la cloison. Voici les éliminateurs. Là sont les ionisateurs et les stérilisateurs. Rien ne manque, croyez-moi. Cette salle est prévue pour soixante invités mais notre Diarque a jugé que vous aviez droit aux plus grands égards.

— Soixante personnes vivent normalement ici ? demanda Caro sans cacher sa surprise.

— Cela semble vous étonner ? Je comprends... c'est évidemment surdimensionné, mais comme je vous l'ai laissé entendre, il s'agit de l'appartement de prestige.

— Eh bien ! je vous remercie, Graf Landam, fit Anvern avec un soupir de contentement. Pouvons-nous disposer de quelques minutes pour nous détendre ?

— Certainement. Voulez-vous un strac ? Un élim ?

— Non, merci, répondit Anvern poliment, nous n'avons besoin de rien.

— Mais, se récria Landam avec nervosité, vous venez de me dire que vous vouliez bénéficier d'un temps de repos...

— Oui, nous ne voulons pas autre chose.

— Croyez-vous avoir assez d'un strac ? cela correspond à dix-sept minutes de temps galactique, souligna le Géotrien d'une voix excédée. C'est le maximum autorisé mais évidemment vous n'êtes pas assujettis à la norme.

— Disons deux stracs, alors, répondit Anvern.

L'officier de police serra les lèvres d'une manière significative tandis que les deux gardes qu'il avait laissés à l'entrée semblaient frappés de stupeur, mais il n'insista pas et s'éclipsa en refermant la porte d'acier.

— Ouf ! dit Caro en se mettant à rire. Curieuse manière de vivre.

— Anvern, supplia Paule qui s'était déséquipée... Explique-nous où cela se trouve ?

— Quoi ?... Ah ! oui, murmura-t-il... Vous n'allez pas être à votre

aise, je le crains. Tout est prévu suivant des conceptions différentes des nôtres. Viens.

Il conduisit les jeunes filles au bout de la salle et ses explications entraînèrent des protestations ponctuées d'éclats de rire. Il leva les bras au ciel et laissa ses compagnes aux prises avec leurs problèmes. Il rejoignit Caro qui s'était adossé, pensif, à l'une des couchettes.

— Ils n'ont pas l'air de penser que les femmes sont différentes des hommes, fit-il remarquer.

— Je suis effaré, dit le Noir. Ils semblent pourtant policés.

— Tu sais, nous raisonnons trop en terriens. Il doit exister autant de civilisations qu'il y a de mondes habités. La Terre nous offrait un aimable cocktail qui ne doit rien être à côté de ce qui prolifère dans la galaxie. Tout ce que nous savons c'est que la surpopulation a été favorisée, d'où cette ville affolante. Nous ne connaissons rien de leur vie sociale. L'ambiance, par contre, me déplaît. Le Diarque m'a offert un marché : la puissance et la fortune contre nos appareils...

— Déjà ! s'exclama le Noir. J'avais senti quelque chose de ce genre dans leur façon de poser les questions, mais je ne pensais pas qu'ils auraient l'aplomb de nous accrocher aussi vite.

— Personne n'a été dupe de nos explications et ils nous font savoir qu'ils seront compréhensifs si nous savons jouer le jeu.

— Des secrets ? demanda Velna en surgissant à leur côté.

— Non. Je disais que lorsque nous aurons assez vu comment vivent ces gens, il faudra leur fausser compagnie.

— Tu as raison. Je ne suis pas en confiance. Quelque chose dans leur structure sociale est anormale...

— C'est notre avis.

— Devons-nous remettre nos scaphandres ?

— Oui et pour deux raisons. La première, souviens-toi de notre aventure sur *Terrenia* et la seconde c'est que leur caractère résolument misogyne ne peut s'accorder avec ce que vous ne pouvez cacher dans cette tenue.

— Tu dois avoir raison, soupira Paule en baissant la tête pour regarder, avec une moue amusée, les formes qu'elle n'aurait pu effectivement dissimuler.

Cinquante minutes après leur départ, les Géotriens entrèrent sans se faire annoncer. Landam invita les visiteurs à prendre place dans un genre de traîneau glissant sur un rail unique qui les amena au pied de la montagne. Ils débouchèrent dans l'une des voies de circulation et se sentirent opprimés par l'alignement monstrueux des blocs identiques

de plusieurs centaines de mètres de hauteur. Les voies étaient pourtant étonnamment larges, mais la perspective ramenait l'espace entre les sommets des immeubles sombres à une mince ligne brillante qui rappelait que le ciel existait.

La disposition des rangées de rails de guidage empêchait la circulation des piétons et les façades aveugles, uniformément grises augmentaient l'impression d'inhumanité de l'ensemble. Ayant changé de moyen de transport, les Terriens pénétrèrent dans l'un des blocs sur un chariot que Landam pilotait personnellement. Ils apprirent qu'ils se trouvaient dans une fabrique d'aliments de synthèse, seule nourriture existant sur *Geotria*. Des conduits métalliques laissaient dégorger une sorte de bouillie brunâtre, formée d'algues puisées directement dans l'océan, que d'immenses cuves réceptionnaient. Sur des centaines de mètres, des appareils géants broyaient, malaxaient, mélangeaient, comprimaient, étuvaient la bouillie nutritive, dosant les additifs chimiques, transformant peu à peu le produit en une pâte consistante qu'un dernier appareil, occupant à lui seul un hall entier, transformait en billes de dix millimètres de diamètre.

Caro et ses compagnons ne furent pas tant surpris par les dimensions fantastiques des halls et de leurs équipements que par le nombre prodigieux d'ouvriers. Revêtus d'une blouse grise descendant jusqu'aux courtes bottes, coiffés d'un heaume rigide ne laissant paraître que les yeux, ceux-ci étaient immobiles sur des caillebotis disposés autour de chaque élément de machine, depuis le sol jusqu'au ras du plafond presque invisible, semblant surveiller ce qui manifestement ne pouvait subir de modification. C'est ainsi que des passerelles volantes couraient sous les énormes conduites longeant les murs et étaient occupées par ces étranges travailleurs inactifs, immobiles, placés presque au coude à coude.

L'étonnement des jeunes gens se mua en stupeur mêlée d'amertume lorsque dans la série de halls des étages supérieurs, ils découvrirent les femmes. Dans un bruit lancinant, sorte de grésillement assourdi, des milliers d'ouvrières, assises sur des tabourets fixés au sol, séparées les unes des autres par de minces cloisons opaques, plaçaient dans des tubes transparents des boules nutritives que des distributeurs laissaient tomber une à une dans le réceptacle placé en face de chacune d'elles.

Coiffées du heaume et portant un matricule imprimé en gros chiffres sur le dossard fixé à leur blouse rouge, elles ne pouvaient distraire un seul instant leur attention. La bille tombait dans le réceptacle puis roulait lentement vers un orifice que les mains prestes l'empêchaient d'atteindre.

Landam eut un sourire entendu lorsque Velna demanda pourquoi il

fallait un personnel aussi nombreux pour effectuer une opération que la machine pouvait faire beaucoup mieux.

— Il faut faire la part des machines et de l'être humain, répondit le Géotrien. De plus, il faut tout de même laisser une occupation aux femmes, alors qu'elles sont parfaitement inutiles en dehors de leurs périodes de reproduction.

Velna ouvrait la bouche pour poser une autre question, mais Caro la devança vivement.

— Quels sont donc les âges-limites pour les travailleurs, sur *Geotria* ?

— Il n'y en a pas. Dès que les enfants ont subi avec succès les examens d'aptitude de fin de cycle, ils commencent à participer au travail commun et ne cesseront que lorsque leur rendement n'atteindra plus la norme prescrite.

— Et dans ce cas ? insista le Noir.

— Ils sont éliminés, affirma Landam posément. Nous ne pouvons tout de même pas entretenir des improductifs.

— Je vois... Vous avez donc une sélection établie selon la valeur des individus.

— Oui..., dès la naissance, notre société prend l'enfant en charge. Si c'est une fille, elle est mise à la station d'élevage jusqu'à la puberté. Les meilleures reproductrices sont sélectionnées scientifiquement, les autres sont éliminées. La troisième année après ce premier tri, nous procédons à l'essai de reproduction au centre d'insémination où les contrôles sont, croyez-moi, d'une rigueur absolue. Si son produit est correct, la femelle a droit à deux et quelquefois trois gestations, après lesquelles nous l'envoyons en usine pour le temps durant lequel elle pourra égaler la norme. Ensuite nous nous en débarrassons.

Pour les enfants mâles, c'est évidemment plus complexe. Il faut classer les intelligences par niveau, puis les diriger vers les différents centres éducateurs. Après une phase de spécialisation plus ou moins longue, chacun reçoit la tâche assignée qu'il devra remplir jusqu'à ce que son rendement affaibli oblige la société à s'en séparer.

— J'ai cru comprendre que vous aviez plusieurs classes de société... Suivent-elles toutes la même loi ?

— Sans aucun doute. Qu'ils soient inférieurs, moyens, normaux ou supérieurs, les hommes sont égaux devant le service rendu à *Geotria*.

— Et les femmes ?

— C'est tout à fait différent... Je suis gêné pour vous car vous ne semblez pas avoir encore atteint notre degré d'évolution... Mais nous

pensons avoir résolu une fois pour toutes, le problème aberrant de la prolifération incontrôlée de l'humanité et surtout celui des tendances individualistes qui sont inacceptables dans une société hautement civilisée.

Un nouveau changement de véhicule mit fin à la conversation et dans le traîneau rapide qui les emportait, Landam leur annonça qu'ils allaient visiter une usine fabriquant des ekelons.

— C'est une des plus belles de *Geotria*. Elle emploie deux millions d'ouvriers, proclama le chef de la patrouille spatiale.

Dans la succession vertigineuse de halls identiques, couvrant des kilomètres d'ateliers, des grappes humaines étaient agglutinées autour de milliers d'appareils volants de toutes formes et de toutes dimensions, sans qu'il ne fût possible de deviner leurs occupations exactes. Il leur fallut plus de deux heures, sans quitter leur traîneau, pour parcourir plusieurs dizaines de kilomètres dans le vacarme infernal des machines-outils. Le silence brutal qui suivit leur sortie inopinée sur une voie à grande vitesse les laissa assommés et ils ne réagirent pas lorsque Landam leur annonça qu'ils allaient pouvoir traverser un des centres de reproduction.

De celui-ci, ils ne retinrent que la vision horrible d'hommes en blouses écarlates, poussant des chariots le long d'un couloir interminable, entre des alvéoles étroites. Dans chaque alvéole, une lame de plastique supportait un corps de femme, maintenu par des anneaux enserrant poignets et chevilles.

Paule et Velna étaient blêmes de dégoût lorsque leur guide les ramena enfin dans leur couloir inconfortable. Elles eurent la même grimace d'ennui que leurs compagnons en voyant qu'ils étaient attendus. Un vieillard, assis sur la banquette de métal courant le long de la paroi, répondit à peine à l'inclination du buste de Landam et attendit que ce dernier eût quitté la pièce pour se lever vivement.

— Alors, voyageurs de l'espace, dit-il d'une voix un peu tremblante, quelle est votre première impression sur *Geotria* ? Vous pouvez parler en toute liberté, je suis le maître défouleur de cette planète.

— Je ne sais ce que ce titre représente, répondit Anvern d'une voix glacée, mais nous n'avons aucune crainte, nous savons que nous sommes sur un monde civilisé.

— Le croyez-vous vraiment ? demanda le vieillard en le fixant de ses yeux vifs.

— Sans doute.

— Expliquez-moi votre monde, murmura le maître défouleur après un soupir de déconvenue.

Anvern, avec une certaine impatience, fit un bref résumé de la vie terrestre, sans trop insister sur les différences fondamentales de conception de la vie, mais son interlocuteur l'interrompit du geste en plein exposé.

— Cela suffit... Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. Je n'ai plus rien à acquérir tandis que vous, voyageurs, devez savoir. J'espère que vous ne pensez pas un mot de ce que vous venez de dire au sujet de *Geotria*, car ce monde, cette fédération, vont disparaître, faute d'avoir évolué vers une forme de vie stable. Je vous étonne et je vous effraie... Je suis Géotrien mais je suis également le maître défouleur. Ce titre, qui ne vous indique rien, est pourtant le seul qui donne le droit de se pencher sur le passé, d'entendre, de voir, de chercher à comprendre et de parler selon ses désirs. La présence auprès de vous de deux femmes dont j'ai pu juger qu'elles étaient vos égales en tout, me prouve que, d'une part, la Fédération a fait fausse route et que, d'autre part, vous ne pouvez approuver ce que vous venez de voir.

» Ici, il n'y a pas de place pour la femme et bien peu pour l'homme. C'est la société fédérée, anonyme, monstrueuse. Chaque élément vivant est intégré dans la cellule-type, pour un temps déterminé. Cent vingt milliards de vies humaines occupent en permanence ce globe minuscule comme chacune des deux autres planètes fédérées. Ils ne connaissent de l'univers, à de très rares exceptions près, que les parois des cellules, que vous les appeliez dortoirs ou ateliers. Une seule règle : l'exécution de la norme. Pas pour un idéal, non. Par atavisme, par apathie, par un obscur instinct de conservation. Hors de la classe privilégiée des Supérieurs et de quelques représentants des normaux, personne, sur cette planète, n'a la moindre idée du monde extérieur.

» Vous vous demandez si je déraisonne ou si je vous tends un piège. Ni l'un ni l'autre. Bien que je sois considéré comme au-dessus des lois, il ne me serait pas pardonné de vous dévoiler la vérité. Le jour est proche où plus rien ne pourra alimenter les bouches que les centres de reproduction continuent à mettre au monde. Les lois fédérales ont rompu le lien existant entre la Nature et l'Homme. Il n'y a plus de père, de mère et d'enfant. La femme est un réceptacle de semence anonyme, une machine à fabriquer la vie. L'homme ignore qu'il existait autrefois des sexes complémentaires. Tout cela parce que l'idéologie fit un jour admettre que la femme était un obstacle au développement en raison de son instinct maternel. Cet instinct, qui n'est autre que celui de la survivance de l'espèce, ne permettait par l'éducation en chaîne, dans un contexte où l'individu devait disparaître. Lorsque Ephise, puis Santhi, les deux planètes voisines, furent elles aussi submergées par l'idéologie triomphante, il s'avéra impossible de revenir aux conceptions saines et normales. Les

supérieurs d'alors espéraient pouvoir pousser leur politique de conquête jusqu'aux mondes des systèmes stellaires les plus proches, mais ils se heurtèrent enfin, heureusement, à la barrière de la technique et jusqu'à ce jour ils ne purent jamais dépasser les limites de la Fédération. Lorsque vous êtes venus, j'ai voulu comparer votre apparence à ce que j'avais déduit des rares textes du passé qui n'aient pas été détruits. J'ai compris que je ne m'étais pas trompé. Votre seule présence bisexuée aurait, à elle seule, suffi à le prouver...

» Que venez-vous faire ici ? Si toutefois vous êtes bien les égaux et les couples tels que les décrivent les anciens textes interdits.

— Nous sommes des égaux, affirma Anvern après un moment de silence lourd d'angoisse. Un jour nous serons des couples.

— Parce que vous n'avez pas encore connu vos femmes ? s'exclama le maître défouleur avec effarement... Les écrits avaient donc raison ! Je doutais encore car l'exemple des supérieurs me conduisait à penser que la fonction sexuelle est indispensable au quotient intellectuel.

— Il n'y a d'impératif que l'équilibre psychique et physique, répliqua Anvern. Nous nous aimons, nous partageons nos espoirs, nos joies et les difficultés... Un jour que nous espérons proche, nous nous unissons.

— Elles sont libres et savent penser. Elles sont vos égales et seront mères de vos enfants...

— Nous sommes et seront cela, ponctua Velna.

— Vous parlez ! Vous avez une voix étrange qui m'a enchanté lorsque je l'ai entendue pour la première fois, dans l'hémicycle. Savez-vous que pour tous ceux qui vous écoutaient ce matin, c'était un phénomène unique : la voix d'une femme ?

— Mais pourtant les femmes ne sont pas muettes, sur *Geotria* ? murmura Paule, déconcertée.

— Elles le sont par la force des choses. La parole leur est interdite sous peine d'élimination immédiate. Elles ne reçoivent aucune instruction, sauf la connaissance des gestes élémentaires, utiles à leur pseudo-activité dans les ateliers. Les sélectionnées sexuelles ne savent pas plus parler.

— Ce sont pourtant des êtres humains.

— Oui, selon votre optique de supérieurs libres. Non, selon celle de la Fédération. Mais je vous en prie, abandonnons ce sujet qui m'apparaît à chaque instant plus horrible. Dites-moi pourquoi vous avez pris contact avec *Geotria*.

— Nous suivons la trace d'ancêtres partis de Terre depuis des

milliers de siècles et cette trace passe par *Geotria*, répondit Paule.

— Dois-je comprendre que vous seriez partis sans autre motif que votre volonté ?

— C'est bien cela, affirma Caro. L'homme terrestre est ainsi fait qu'il se passionne pour une idée, une thèse, un idéal, voire une hypothèse et qu'il n'hésite pas à engager sa vie pour prouver ou vérifier. Mais cela devrait pouvoir se reproduire ici, puisque vous-même avez conscience des erreurs commises.

— Je ne peux rien. Je dois au mystère des gènes d'avoir bénéficié d'un quotient cérébral exceptionnel qui m'a conduit à occuper la plus haute fonction scientifique de la planète. Je suis au-dessus des supérieurs. Demeuré quarante ans maître de la recherche, je fus choisi comme maître défouleur par les machines analogiques, lorsque vint l'âge de l'élimination. C'est la fonction la plus haute, en théorie. Car dans la pratique, le Diarque, dont je suis le conseiller, ne se soucie pas plus que ses prédécesseurs de demander mon avis. Ceci étant, la Loi reste la Loi et je pus suivre une tendance surgie du fond de mon hérédité pour la recherche du passé. J'ai étudié, pensé très longuement et j'en étais arrivé à être persuadé de l'erreur monstrueuse commise par les anciens supérieurs lorsque votre arrivée m'a apporté la preuve inespérée. Désormais, j'attendrai avec sérénité le début de la catastrophe.

— Quelle catastrophe ?

— Ce qui arrive à ceux qui oublient que la Nature est plus puissante que le plus puissant des tyrans. Vous avez visité une des usines où est fabriqué l'aliment unique. La base en est la mioxelle, une algue marine. Mais la pollution des eaux a détruit les micro-organismes dont se nourrissait la faune pélagique. Celle-ci a disparu et avec elle ce qui se nourrissait des débris tombant lentement vers les abysses. Les algues meurent à leur tour. Durant ce temps, l'atmosphère s'appauvrit. La végétation a été systématiquement détruite et avec elle le grand régulateur de la biosphère. La mégapole a tout englouti. Rien ne pourra désormais empêcher la fin et celle-ci est très proche. Combien de temps espérez-vous demeurer sur *Geotria* ? demanda le vieillard après un bref silence.

— Nous pensions faire une longue halte, mais nous voudrions repartir aussitôt que possible, avoua spontanément Velna.

— Croyez-vous que la police vous laissera quitter la planète ?

— Pourquoi non ? demanda Anvern en fronçant les sourcils.

— Vous ne connaissez pas *Geotria*... Vous apparaissez comme la dernière chance, aux yeux de certains. Vous possédez un navire

spatial. Pensez-vous pouvoir éviter les elikons de la police ?

— Oui, répliqua Anvern. Le tout est de pouvoir accéder à l'air libre.

— Alors, dit le maître défouleur d'une voix grave, en se levant brusquement, je vous convie à me suivre. Si quelqu'un vous questionne, répondez que vous allez visiter les observatoires. Je suis le meilleur guide en la matière.

Sans plus discuter, les jeunes gens suivirent le vieil homme et aboutirent sur l'une des terrasses où étaient installés les appareils géants des astronomes géotriens. La nuit arrivait et une lueur rouge marquait encore l'emplacement du soleil couchant.

— Si vous avez la possibilité d'appeler votre vedette, faites-le tout de suite, murmura le maître défouleur en s'approchant de la balustrade dominant la mégapole. Je serais étonné que Landam n'ait été immédiatement averti de notre sortie. Prenez garde, leurs armes sont terribles.

— Dans ce cas, éloignez-vous de nous. Nous ne risquons rien, mais vous serez en danger.

— C'est sans importance. Dépêchez-vous. Adieu.

La bulle se posa silencieusement et les jeunes filles se glissèrent dans le sas, suivies d'Anvern. Caro avait établi son champ de protection et surveillait la terrasse. Il fut environné d'une gerbe de flammes bleues et gronda avant de se mettre à rire. Landam accourait, suivi de quelques hommes, brandissant une arme courte. Un nouvel éclair jaillit de son poing, suivi d'un cri de surprise et de rage. Le chef de la patrouille spatiale, sidéré, regarda son arme impuissante et le Noir qui s'engouffrait dans le sphéroïde dont le sas se referma aussitôt.

Caro passa au décontaminateur dès son arrivée sur l'astronef, avant de rejoindre ses compagnons réunis face aux écrans. Anvern avait lancé le navire et durant un moment ils crurent avoir déjoué les poursuivants éventuels. Puis une tache, une autre, puis d'autres encore, convergèrent vers le centre des cercles gradués de la détection.

— Ils n'ont pas pu décoller aussi vite ! s'exclama Paule.

— Tu oublies les patrouilleurs. Ils devaient chercher le navire depuis ce matin, répondit Anvern.

— Ils ne sont pas dangereux pour le moment. Nous sommes certainement plus rapides qu'eux.

— Je te l'accorde, encore faut-il qu'ils ne puissent pas nous couper la route.

Comme pour lui donner raison, une succession de points brillants apparurent en bordure de l'écran principal et le Noir sifflota

doucement.

— Ils nous arrivent dessus du 320. Ils sont bien placés.

— Tu crois qu'ils sont armés ? demanda Velna.

— Probable. Mais il y a nos champs de force, encore que j'en ignore l'efficacité.

Sans répondre, la jeune fille coiffa un casque et appela Valne.

— Ce n'était pas encore cela, dit-elle sans préambule. Nous sommes poursuivis...

— Je sais. Je vois vos poursuivants. Vous pourrez les éviter. Ils utilisent une source d'énergie qui me fait croire que leur compensation ne peut être qu'incomplète. Changez de cap brutalement lorsqu'ils seront à cinq mille kilomètres.

La jeune fille transmet l'information à Anvern et continua d'observer le détecteur. À la seconde où l'image lumineuse des adversaires coupait le cercle des cinq mille kilomètres, le Terrien changea le cap de plus de soixante degrés et les taches brillantes ressortirent du cercle pour se perdre en dehors de l'écran. Ils restèrent sur le qui-vive durant plus d'une heure, puis la meute se perdit dans le lointain.

CHAPITRE VI

— Laissez le navire posé sur la zone d'ombre de la planète la plus proche de ce soleil, recommanda Valne. Le faisceau nous parvient de la quatrième et certaines émissions secondaires me sont si familières que je suis presque certaine que nous sommes au terme du voyage. Pourtant... conservez la tête froide. Vous aurez la certitude que ce sont les Anciens, ne l'oubliez jamais.

Ils exécutèrent ponctuellement les consignes et une fois encore se retrouvèrent dans leur vedette minuscule, quittant la sphère abritée dans une faille sur un monde partagé entre l'enfer de feu et l'enfer de glace. Ils surgirent dans l'éblouissante lumière de l'astre proche, fonçant vers l'origine du faisceau de guidage.

Ils frôlaient le disque laiteux d'un globe entouré d'une épaisse atmosphère de méthane lorsque leur détection signala une émission directionnelle atteignant la bulle de plastique. Anvern et Caro agirent sur le tableau de commande et une image parut sur l'écran vidéo. Un homme parlait, vêtu d'une combinaison assez semblable aux leurs, portant un insigne qu'ils reconnurent aussitôt.

— Ce sont eux ! s'exclama Velna en pressant ses deux mains contre sa poitrine.

— Essaie d'avoir le son, grogna Caro qui réglait la luminosité de l'image, instable.

La voix parvint enfin.

— ... Le nodule sphérique passant à deux diamètres de Sandria est-il habité ? Identification, demandait la voix calme en ajoutant les longueurs d'onde à utiliser.

Anvern corrigea rapidement les étages pilotes de l'émetteur et répondit simplement :

— Le nodule est habité.

Ils virent l'expression de surprise qui marquait les traits de l'inconnu qui se mit à son tour à régler ses appareils avant de rester un moment stupéfait, la bouche ouverte.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous sur ce parcours ? demanda-t-il enfin avec sévérité.

— Nous espérons rejoindre la quatrième planète.

— Mais d'où venez-vous ?

— D'un monde situé à quatre mille années de lumière du vôtre.

L'inconnu leva la main nerveusement et hocha la tête, visiblement décontenancé. Puis son image disparut de l'écran. Plusieurs minutes plus tard, elle réapparut et l'homme céda la place à un autre personnage, plus âgé qui regarda attentivement Anvern avant de l'interpeler d'une voix sèche :

— Ralentissez et laissez approcher le navire de contrôle qui va vous escorter. Quelle est la nature de votre armement ?

— Nous n'avons aucune arme.

— Pourquoi avoir dissimulé votre navire principal ? Vous n'avez pas franchi quatre mille années de lumière sur une vedette spatiale. Vous connaissez la Loi ?

— Difficile de connaître une loi avant de prendre contact, dit brusquement Anvern.

— Combien êtes-vous ?

— Quatre.

— Et dans le navire en attente ?

— Personne.

— C'est un mensonge éhonté, s'écria l'homme en se mettant à gesticuler. Vous ne prétendez pas traverser mille parsecs d'espace interstellaire à quatre ?

— C'est la vérité. Nous suivons le signal.

— Quel signal ? demanda l'homme, penché vers son écran.

— Celui de la balise des Anciens...

— Votre histoire est invraisemblable, coupa l'inconnu. Attendez le navire d'escorte et ne tentez rien d'hostile, dans votre intérêt.

— Je ne pense pas qu'une planète ait quelque chose à craindre de quatre êtres humains, répliqua Anvern avec amertume. Nous attendons votre navire.

La vitesse de la vedette tomba rapidement tandis qu'ils observaient l'homme. Ils le virent se tourner légèrement pour parler dans un autre émetteur. Cela dura plusieurs minutes puis son image disparut pour être remplacée par celle d'un troisième personnage qui, à son tour, scruta le visage d'Anvern.

— Ainsi vous prétendez venir d'un monde situé aux confins de l'univers, dit le nouveau venu. Si ce que vous affirmez est exact, vous

devez bien avoir un moyen de vous faire reconnaître.

— Nous le pouvons, si vous êtes en possession des éléments pour en juger.

— Combien y a-t-il de planètes dans le système stellaire auquel vous appartenez ?

— Neuf existantes, plus une qui est réduite en une poussière d'astéroïdes.

— Quel est le nom de votre monde ?

— Terre, c'est la troisième planète à partir du soleil.

— Comment avez-vous suivi le chemin jusqu'ici ?

— En sautant de balise en balise, sur la trace des Anciens.

— Vous avez donc touché d'autres mondes, lesquels ?

— Nous avons connu celui où une race sous-marine domine une population humaine réduite à l'esclavage par un artifice psychique, puis un autre globe que l'humanité étouffe lentement sous une surpopulation irréversible...

— Vous ne pouvez être les Messagers ! s'exclama l'homme d'une voix changée.

— C'est pourtant le titre que nous ont donné nos Anciens en nous confiant la mission.

— Que signifie ce signe ? demanda l'homme en montrant l'agrafe qui brillait sur sa poitrine.

— C'est celui qui nous a guidés jusqu'ici. Il brillait à l'entrée de la balise, sur Terre, répliqua Anvern.

D'une voix soudain pressante, l'inconnu transmet des instructions par un autre appareil puis il se tourna de nouveau vers Anvern.

— Les Messagers ! Se peut-il que la légende fût l'histoire ? Comment est-ce possible, après ces milliers de milliers de siècles... Montrez-moi tous vos visages.

Ils sourirent à tour de rôle devant l'émetteur et l'homme poussa un cri.

— Mais il y a des femmes avec vous ! Quel âge avez-vous donc, vous semblez à peine sortis de l'enfance ?

— Pas si jeunes que cela, cria Paule qui commençait à pleurer de joie sans chercher à se retenir. Faudra-t-il attendre longtemps votre navire ? supplia-t-elle.

— Il vous suit, dit l'inconnu en se mettant à rire doucement. Ne vous préoccupez plus de rien. La route sera dégagée devant vous. Je

vous accueillerais moi-même. Je vous laisse.

Anvern avait relancé la bulle à toute vitesse, mais, malgré cela, Paule, qui observait la planète, lui signala soudain la présence d'un navire. Un gigantesque cylindre lisse les dépassa sans autrement se manifester et se stabilisa à un millier de kilomètres devant eux.

L'un derrière l'autre, ils traversèrent en biais l'atmosphère bleutée de la planète et les plates-formes circulaires d'une immense base spatiale apparurent aux yeux des jeunes gens. Une nuée d'appareils volants arrivaient de l'Est, croisant une file ininterrompue d'autres engins identiques allant dans le sens opposé.

— Attendez à la verticale de l'aire 23, ordonna une voix tandis que le chiffre apparaissait au centre d'un des cercles d'atterrissage.

Le navire de contrôle décrivit une orbite ascendante et disparut tandis que les Terriens, opprimés par le sentiment de toucher enfin au but, contemplaient cette planète à laquelle ils avaient rêvé depuis le départ, ne parvenant pas à croire à la fin de leur aventure.

Un engin fuselé, sorte de torpille argentée, effectua un virage au ralenti devant eux, présentant son empennage cruciforme.

— Suivez la vedette-guide, annonça le contrôle de la base.

Anvern mit la bulle sur la trace de l'engin brillant qui fonçait vers l'Est sans prendre d'altitude. Ils s'attendaient à trouver une cité mais pas à ce qui se présenta. Ce fut tout d'abord l'apparence de bouquets de tulipes surgissant du sol, très loin au-delà de l'horizon. Puis, à mesure qu'ils s'en approchaient, ils purent constater que chaque bouquet représentait une construction aérienne, posée délicatement sur une mince tige.

Velna eut un soupir qui se termina comme un sanglot.

— Nous sommes arrivés, Anvern, c'est ainsi qu'ils avaient occupé la Terre, te souviens-tu ?

— Tu pourrais avoir raison, répondit Caro d'une voix sourde. La similitude est trop parfaite pour être due au hasard.

Ils parvinrent enfin à l'un de ces curieux édifices dont la dernière plate-forme dominait tous les autres bouquets minéraux et le pilote de l'engin-guide posa sa machine sur l'aire rectangulaire où se trouvaient déjà deux autres appareils.

— Anvern, répéta Velna en s'accrochant au cou de son ami, tu es bien du même avis..., nous sommes arrivés...

— Je ne sais pas, chérie. Mais s'il y a une logique, nous sommes au but. Pourtant, n'oublions pas les conseils de nos instructeurs et ceux, plus pressants, de Valne.

Quand ils sortirent de leur vedette sphérique, ils furent frappés par la douceur de la température et la richesse de l'air. Anvern donna l'exemple et ils se dépouillèrent de leurs scaphandres. Un petit groupe de personnages venait à leur rencontre et ils reconnurent, marchant à la droite d'un vieil homme presque chauve et légèrement bedonnant, celui qui leur avait posé les questions de reconnaissance.

Durant quelques instants, les uns comme les autres restèrent silencieux, aussi étonnés qu'émus, puis le vieil homme avança, les mains tendues.

— Ainsi, voilà les messagers que nous envoie la Terre, dit-il dans une langue si pure qu'ils crurent entendre leurs instructeurs. Comme elle doit être belle pour nous avoir envoyé de tels enfants. Deux couples. Le symbole même d'une telle mission.

» Soyez les bienvenus. Je m'appelle Guerda et j'ai l'honneur d'être le président de cette planète pour l'époque en cours. Mais vous ignorez sans doute que vous êtes sur Solène... Vous êtes ici chez vous. Nous remettons à quelques jours les manifestations officielles qui marqueront l'importance de cet événement. Pour le moment, ne voyez en nous que des amis, des frères et sœurs... Détendez-vous car je vous devine à bout de nerfs. »

Anvern eut bien du mal à trouver une formule de politesse pour remercier celui qui les accueillait avec tant de simplicité. La gorge serrée par l'émotion, il bredouilla un merci tremblant.

Une très jeune femme sortit du groupe demeuré à quelques pas et s'élança vers les arrivants, venant frôler de ses joues fraîches le visage de Paule puis celui de Velna, interdites.

— Comme vous êtes jeunes, belles et courageuses ! s'exclama-t-elle en essuyant hâtivement une larme. Ne faites pas attention. C'est la joie. Je m'appelle Amindie et je suis la fille du Président. Et vous ? comment doit-on vous appeler ?

Les présentations se trouvèrent simplifiées et, sans le moindre protocole, les Terriens se laissèrent entraîner par leurs hôtes vers le centre de la terrasse qui disparaissait sous une double voûte de feuillages et de fleurs.

Tout en suivant le groupe, Caro se retourna pour voir si la bulle de plastique avait disparu comme d'habitude, mais avec surprise, il constata qu'elle n'avait pas bougé. Il fit part de la chose à Anvern dont le visage s'éclaira.

Amindie fit asseoir ses visiteurs sur des cubes moelleux disposés autour d'une piscine au dessin capricieux et chacun s'installa sans plus de façon que si les arrivants avaient été des voisins venant prendre des

nouvelles.

Caro observa ses compagnons et surtout Paule qui commençait seulement à se détendre et à réaliser que le voyage avait enfin trouvé la fin heureuse qu'ils n'osaient souhaiter. La jeune fille sentit le regard et le fixa. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle rougit violemment et son souffle s'accéléra imperceptiblement. Caro eut un lent sourire et ses yeux noirs furent accrochés par ceux, immenses et fauves d'Amindie. Il sut que la jeune femme venait de saisir une partie de la vérité et lut la joie, presque poussée aux larmes, de l'étrange fille du président de Solène.

Celui-ci détaillait les messagers à tour de rôle et rompit enfin le silence :

— Faut-il que j'avoue que je n'ai pas encore bien réalisé que vous arrivez d'une planète située à près de onze cents parsecs de Solène et qui fut le havre de notre civilisation voici des centaines de milliers de siècles. Lorsque Changran m'a annoncé la nouvelle, après l'avoir contrôlée par lui-même, j'ai pensé qu'il s'était trompé. J'ai conservé ce doute jusqu'à votre apparition, sur cette terrasse... Maintenant, je crois. Parce que vous êtes jeunes, purs, propres, totalement inconscients de votre réussite et que vous appartenez aux souches traditionnelles de notre espèce.

» Voyez-vous, rien ne nous laissait prévoir votre venue. Tout au moins rien de précis. Les millénaires accumulés ont transformé l'histoire en légende et c'est de cette légende que vous paraissez sortir. Votre apparition a une valeur qui dépasse le fait, pourtant difficile à admettre. Comment avez-vous pu retrouver notre trace ? Quel impératif immense a pu conduire la Terre à vous lancer au milieu des dangers effroyables du cosmos ? Comment peut-on avoir pris le risque de laisser partir seuls, sans défense, deux couples... car vous êtes bien seuls, n'est-ce pas ? »

Une fois de plus, Anvern raconta leur histoire, ne laissant dans l'ombre que la présence de Valne, la jeune fille du passé, sur l'astronef. Quand il eut fini son récit, le président Cuerda et les Soléniens qui l'entouraient se regardèrent, stupéfaits. Seule, Amindie, les yeux brillants, les pommettes roses de fièvre, sembla avoir tout accepté avec ravissement.

Le Président se redressa enfin sur son siège et hocha la tête plusieurs fois, cherchant visiblement les mots qu'il allait prononcer.

— Cette aventure est tellement inouïe, telle que vous la présentez, que j'ai peine à en saisir la portée. Dans un monde en pleine croissance, après les bouleversements qui ont dû faire régresser la race jusqu'à la bestialité primitive, par votre seule volonté, passant outre à

tout rationalisme, vous avez entrepris et réussi un voyage fantastique dans l'espace et le temps, sans vous soucier de ce que vous trouveriez si vous parveniez au but. Qui plus est, vous semblez trouver cela naturel !

— N'est-ce donc pas simple et évident ? demanda Caro d'une voix douce.

— Merveilleux ! s'exclama le Président en contemplant le visage calme et serein du Noir... Deux visages d'un même monde qui fut le nôtre..., deux être qui se complètent. Savez-vous que la couleur sombre de votre peau est inconnue sur Solène, mais qu'elle est citée mille fois et plus en toutes nos légendes ? Savez-vous que dans celles-ci Rogmar le Noir incarne l'esprit d'aventure ?... Je suis effaré, amis, bien que notre science nous ait habitués à fréquenter l'espace interstellaire, de voir combien la tradition est plus forte que la raison. C'est elle seule qui rappelait qu'il existait quelque part, sur Solène, une balise de cristal. Des générations de jeunes ont rêvé de cette pierre que personne ne trouva jamais. C'est également la tradition qui mentionne les messagers. Dois-je encore vous avouer que personne, dans nos cercles scientifiques et nos sphères intellectuelles, n'a jamais ajouté foi aux légendes traditionnelles ? Mais c'est aussi la tradition qui a jeté l'interdit sur le contenu d'un coffre d'onyx enfoui dans le Temple du Passé. Nul n'a jamais violé le secret. Le respect des choses sacrées ou mieux, consacrées par le temps, a protégé le sanctuaire. Aujourd'hui, dans le cadre de notre vie de chaque jour, vous apportez quelque chose d'immense, que je ne sais définir, avec simplement vos mains nues et vos sourires...

— Nous sommes désolés d'avoir bouleversé..., commença Caro, mais un geste impératif de la main du vieil homme l'interrompit.

— Non. Surtout pas. Laissez-nous résoudre notre problème et faire amende honorable. Vivez, détendez-vous, acceptez notre hospitalité. Dans quelques jours, les écrits sacrés seront déchiffrés et ce qui n'était que légende prendra sa vraie dimension... grâce à vous. Jusque-là, plusieurs possibilités existent pour vous héberger mais j'ai la faiblesse de croire aux réactions d'Amindie. Aussi vais-je vous demander d'accepter de rester ici-même avec elle et Divrillis, son conjoint, durant le temps qui sera nécessaire à préparer votre accueil officiel...

— Vous acceptez, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme en serrant ses deux mains l'une contre l'autre, en un geste de prière.

— Comment refuser ce qui nous est offert avec tant de chaleur, répondit Velna.

— Dans ce cas, dit le Président en se levant, imité de ses conseillers puis des jeunes gens, nous allons vous laisser jusqu'à la nuit. Ma fille

saura prendre soin de vous. Ce soir, nous parlerons de Terre, en famille.

Quand le vieil homme se fut retiré, Amindie resta un moment silencieuse et toisa chacun des Terriens avec une petite moue dubitative, tandis que son mari, grand et brun, le teint ocré, âgé d'une trentaine d'années, échangeait un sourire complice avec Anvern.

— Êtes-vous épuisés ? demanda enfin la jeune femme. Voulez-vous vous retirer tout de suite ? Non... je vois... vous paraissez en pleine forme... Je ne sais pas comment vous vivez, sur Terre, si, par exemple, vous aimez l'eau tiède, comme nous, durant les heures chaudes ?

— Certainement, s'écria Paule avec un éclat de rire. Je crois n'avoir jamais été tentée par un bain comme aujourd'hui.

Elle avait à peine terminé qu'Amindie battait des mains comme un enfant et d'un mouvement rapide dégrafait la combinaison verte qui la moulait. Son mari l'imita et Anvern fit une grimace moqueuse à Paule qui restait la bouche ouverte, indécise. Elle regarda Velna, déjà nue, qui plongeait et lança un regard de défi au jeune homme goguenard en faisant glisser nerveusement sa combinaison.

Quand Anvern se jeta à l'eau à son tour, Caro s'ébrouait déjà comme un jeune chiot. Les deux hommes parcoururent la longueur du bassin et s'arrêtèrent un moment pour souffler.

— Que penses-tu de tout cela ? demanda Anvern.

— Je crois que nous sommes arrivés.

— Moi aussi. Ils sont tels que je me les représentais. Une race magnifique.

— Magnifique et sans vains complexes... J'ai hâte d'être libéré de notre serment.

— Caro, j'ai les mêmes désirs que toi, murmura Anvern. Pourtant, tu admetts qu'il n'est pas question de le demander ?

— Oui. J'ai encore suffisamment de tête pour réfléchir... tout au moins en ce moment. Mais je ne sais pas si je pourrais lutter très longtemps encore.

— Je te fais confiance, autant qu'à Paule.

— Viens, ils semblent nous attendre.

Allongées sur le bord de la piscine, les jeunes femmes les regardèrent arriver et Amindie fit signe à Anvern qui se hissa à son côté, les pieds dans l'eau tiède.

— Il est inconcevable de penser que vous étiez sur un monde que nos plus puissants télescopes ne peuvent situer, fit Divrillis d'une voix un peu traînante. Savez-vous que je suis frappé par l'harmonie de vos

proportions et vos dissemblances physiques. Ici, nous avons tous la peau cuivrée, mais nous sommes généralement plus puissamment charpentés.

— L'amalgame des races n'est pas encore réalisé, sur Terre. Caro est le représentant de celles dont le soleil a bruni la peau alors que, sous la latitude où je suis né, la pigmentation est plus claire.

— Vos femmes sont très belles et je suis heureux qu'Amindie puisse paraître sans crainte auprès d'elles.

— Amindie est adorable, dit Anvern, spontanément. Mais nos compagnes ne sont pas encore nos femmes.

— Vous n'êtes pas encore unis ? s'exclamèrent d'une même voix les deux Soléniens.

— Non.

— Voilà une chose invraisemblable. Vos coutumes diffèrent des nôtres... J'avais cru comprendre que vous étiez amoureux...

— Nous le sommes, mais nous avons une règle à respecter, corrigea Caro.

— Vous êtes plus rigoureux que nous... Lorsque nous nous aimons, nous nous unissons.

— Et vous êtes mariés depuis longtemps ?

— Cinq ans.

— Combien d'enfants ?

— Mais... pas encore, voyons, s'écria Divrillis en se mettant à rire.

— Pourquoi ?

— Il faut bien rester dans le cadre des possibilités de la planète. Il y a une limite, si chaque couple donnait le jour à autant d'enfants que la femme peut en porter, nous ne saurions bientôt plus où mettre les pieds.

— Cela vous étonne ? demanda Amindie en dévisageant Anvern avec curiosité.

— Pas trop. Il faut bien qu'il y ait des différences entre nos conceptions.

— Moi, je ne parviens pas à comprendre comment vous avez pu faire un tel voyage.

— Ne voyagez-vous pas dans l'espace ?

— Si, mais jamais hors des limites de notre ensemble stellaire.

— Pourtant vous avez changé de monde au moins quatre fois, à notre connaissance.

— C'est possible. Mais nous ne le faisons que lorsque nous y sommes poussés par la nécessité de protéger la race.

— Jamais personne n'a songé à parcourir la galaxie, depuis que vous êtes sur Solène ?

— Si... Moi-même je l'ai voulu, déclara Amindie en se mettant à rire. Mais heureusement, la patrouille nous a arrêtés à temps. Nous étions encore promis, Divrillis et moi, et j'avais réussi à le convaincre de se poser sur Celyx, lors du voyage classique qu'entreprennent les couples avant l'union.

— Et tu ne mentionnes pas notre aventure du Cygne, ajouta le Solénien. Si je t'avais écoutée, nous tombions en plein sur Inkernar et les Trix.

— Dites-moi, Divrillis, fit observer Paule, à vous entendre, il semble que les voyages spatiaux soient quelque chose d'effrayant, alors que nous n'avons jamais eu cette impression.

— Cela est dû au fait que vous n'aviez aucune conscience du danger, répliqua Divrillis. Mais il existe. Inkernar et ses Trix à nodules exothermiques qui fondent les coques les plus résistantes. Saram et les volutes décroissantes dont les champs neutralisent les ondes gravitationnelles. Les pièges de Spyr, la plus belle des étoiles de notre ciel, que personne n'a jamais pu approcher... et les rouilles de Blinis... J'en passe.

— Vous nous découvrez quelque chose d'absolument renversant. Comment avez-vous connu cela ?

— L'expérience, rétorqua Divrillis avec un petit rire.

— Ce qui me surprend, reprit Paule, c'est qu'un voyage de plus de quatre mille années de lumière qui a duré trois mois ne nous a rien laissé entrevoir.

— C'est incompréhensible... et tenez, j'oubliais les spyrolides héliidiens qui hantent tout un secteur galactique. Ce sont des intelligences extra-humaines qui ont établi leur habitat dans un nuage de protomatière. Essayez de passer, même à distance !

— Pourtant nous sommes là !

— Oui, vous êtes là ! s'exclama Amindie en se dressant d'un bond pour secouer sa longue chevelure brune qui descendait jusqu'à ses reins cambrés. Je suis, malgré tout, certaine que si vous aviez connu ces dangers vous seriez partis quand même.

— C'est probable, affirma Caro.

— Nous avons au moins ce point commun, dit la jeune femme en fixant le Noir avec une soudaine gravité. Rien ne m'arrêterait si j'avais

un but tel que le vôtre à atteindre. Devre, je crois que nous pourrions conduire nos hôtes à leurs appartements.

Une machine, glissant sur le sol carrelé, apparut, portant une pile de vêtements chatoyants que la jeune femme distribua. Simples fourreaux d'étoffe légère, ils s'ajustaient à la taille et les deux Terriennes eurent un sourire un peu forcé lorsqu'elles affrontèrent le regard de leurs compagnons. La sérénité de Caro comme le calme d'Anvern les rassurèrent et le petit groupe descendit les quelques marches menant à une grande salle dont les baies principales donnaient sur la forêt immense cernant la construction aérienne.

— Quelle est la population totale de cette ville ? demanda Caro en montrant les corolles lumineuses surgissant de la mer de verdure.

— Il n'y a pas de ville à proprement parler, expliqua Divrillis. Nous occupons la planète au mieux de l'équilibre naturel. C'est aisé à retenir. À chaque habitant correspond un cerce. Chaque habitation contient mille deux cents personnes environ. L'espace libre environnant doit être de mille deux cents cerces.

— Vous aimez la nature, remarqua Anvern.

— Oui, pas vous ?

— Tout autant que vous pouvez l'aimer, répliqua vivement le Terrien.

Amindie les regarda tour à tour et eut un hochement de tête approbateur en voyant les jeunes filles s'installer sur un long canapé.

— Je crois que vous préférez encore bavarder... nous aussi... Je suis de plus en plus intriguée par ce que nous disions il y a quelques minutes. Comment avez-vous pu franchir tous les obstacles jusqu'à nous ?

— Cela me trouble autant que vous, avoua Anvern. C'est peut-être dû au hasard.

— C'est peut-être dû au hasard, suggéra Divrillis.

— Je ne crois pas au hasard, riposta Caro.

— Mais enfin, reprit la jeune femme, vous n'avez rencontré ni nuage incandescent, ni volute noire, ni distorsion temporelle... C'est invraisemblable, tu ne trouves pas, Devre ?

— Si. C'est d'ailleurs ce qui a rendu si méfiants les contrôleurs lorsqu'ils ont capté votre approche. Il leur apparaissait impossible que vous veniez de l'espace extérieur sans être une des formes de la menace permanente. Et pourtant, nous sommes persuadés que vous êtes bien les messagers de la légende. Vous avez bénéficié, à ce titre, d'une protection que nous ignorons, à moins que vous n'eussiez eu une

chance fantastique.

— Il pourrait y avoir une autre hypothèse, fit remarquer Paule. C'est que les dangers dont vous parlez n'existent pas ou soient fortement exagérés.

— Vous voulez dire que nous chercherions à vous tromper ? s'écria le Solénien en pâlisant.

— Non, Devre, dit vivement Amindie. Je comprends ce que Paule suggère. Elle met en doute qu'il y eût danger. Ni toi ni personne, à notre connaissance, n'ont jamais affronté une seule de ces entités dont nous protègent les patrouilleurs. Il faut l'admettre. Seulement... vous voyez où cela peut conduire, Paule ?

— Je n'ai fait qu'émettre une supposition et je ne voudrais pas qu'elle puisse vous choquer. Il est concevable que vous considériez l'Ensemble comme un tout et que vous n'ayez rien à gagner de contacts avec l'extérieur.

— C'est absolument contraire à nos principes, protesta Amindie. Nous avons totalement confiance en nos savants. Nous sommes heureux et nous croyons que les patrouilleurs protègent ce bonheur. Je voudrais bien savoir pourquoi nous serions prisonniers de ce bonheur.

— Mais enfin, est-ce une défense de vos lois ou une simple recommandation ?

— Il n'y a aucune défense. Mais les patrouilleurs arraisonnent tout astronef qui semble vouloir s'éloigner des limites de sécurité et personne n'a été assez fou pour passer outre.

— Que pourrait-il arriver, dans ce cas ? demanda Velna.

— Je n'en sais rien, avoua Divrillis, embarrassé.

— Je crois qu'il ne faut jamais enfreindre les conseils de la sagesse, déclara Anvern. Ils ont leur raison d'être et nous ne pouvons en juger. Ce qui compte, c'est le respect d'une règle établie pour le bien de tous.

— Je ne vous suis pas du tout, s'exclama Amindie en se levant brusquement. Il y aurait tromperie et c'est contraire à l'esprit de nos lois.

— Je maintiens que nous ne pouvons évoquer ces problèmes, affirma Anvern. Notre présence ne doit pas mettre en doute des règles de sagesse. Nous avons tout à apprendre...

— Ne cherchez pas des excuses, Anvern. Vous n'avez rien à vous reprocher. Votre arrivée crée quelque chose de nouveau. Père le sait. J'ai en moi, depuis toujours, le besoin de savoir ce qui existe dans la galaxie. Je déplore que personne n'ait eu l'audace de tenter l'aventure.

Je reconnais que Divrillis a raison de s'en tenir aux coutumes, mais je ne suis pas satisfaite... Je voudrais, comme vous, courir entre les étoiles...

— Calme-toi, murmura le Solénien.

— Pourquoi ? te souviens-tu de Celyx ? que pouvions-nous craindre ?

— Permettez, intervint Caro. Je ne connais pas cette planète, mais avez-vous envisagé que ceux qui ont créé avec patience, ténacité, amour, la civilisation à laquelle vous appartenez, avaient sans doute des raisons de vous interdire son approche ? Elle est peut-être dangereuse sans que vous n'en ayez conscience. Nous arrivons, ignorant tout. Nous ne pouvons intuitivement trouver toutes les causalités. Notre présence paraît vous conduire vers ce que votre culture, votre science vous interdisent. N'est-ce pas une erreur ?

— Cela revient à dire, objecta Divrillis, que vous pensez que l'on nous protège contre nous-mêmes plus que contre quelque chose nous menaçant de l'extérieur... Vous avez le droit de le croire, mais cela ne correspond en rien à ce que nous savons.

— Je suis comme Caro, s'exclama Velna en se levant. Il ne faut pas débattre ce sujet en ce moment... Peut-être aurons-nous des éléments plus valables, dans l'avenir.

— D'accord, soupira la fille du Président... Venez, je vais vous guider et vous faire connaître vos installations.

Divrillis apprit à ses hôtes masculins le fonctionnement des appareils indispensables à la vie normale. Il leur apprit également à revêtir le vêtement du soir, sorte de kimono richement brodé, dont les manches se terminaient par deux bracelets de métal précieux.

Ils plaisantèrent, tous les trois, comme s'ils avaient passé la plus grande partie de leur vie ensemble et Caro en profita pour poser quelques questions précises, pour éviter, dit-il, toute incorrection par ignorance.

— C'est vrai, s'écria Divrillis, contrit. Je manque à mes devoirs. Nous allons être onze. Il y aura Cuerda et sa seconde femme, la mère d'Amindie étant morte il y a près de six ans. Cassie est adorable. Il y aura ensuite Elandrine, le conseiller spatial de la Présidence Changran que vous connaissez déjà, Olveg, le spécialiste des méthodes, un grand ami de Cuerda. Nos coutumes sont à peu près identiques, si j'en juge par ces quelques heures. Il n'y a aucune restriction de langage ou d'idées. N'hésitez surtout pas à me prévenir si quelque chose vous choquait.

— Rien ne peut nous choquer, mais je vous remercie de votre

attention.

— Nous avons, Amindie et moi, remarqué une gêne en vous, concernant nos vêtements. J'ai voulu la dissuader de vous obliger à suivre nos modes mais vous savez... elle a beaucoup insisté.

Ils furent les premiers dans la salle où des serviteurs mécaniques avaient transformé l'apparence du mobilier. Une musique à base d'instruments à cordes sortait de conques disposées le long des murs et Caro sourit en y trouvant certaines ressemblances avec les mélodies de son pays natal.

Une gerbe d'éclats de rire précéda l'entrée des jeunes femmes qui s'arrêtèrent un instant flattées par les regards admiratifs qui les accueillaient. Elles étaient identiquement vêtues d'un bustier très chaste, agrafé d'un clip de rubis d'où s'épanouissait une jupe transparente tombant jusqu'aux pieds nus aux ongles teints de rouge vif, ornés d'une pierre aux reflets rouges. Deux minces traits d'or affinaient les yeux alors qu'aucun fard ne couvrait le visage ni les lèvres.

Divrillis accueillit sa femme en frôlant sa joue contre la sienne tandis que les Terriennes approchaient de leurs compagnons.

— J'ai un peu honte, souffla Velna à l'oreille d'Anvern.

— Pourquoi ? murmura-t-il en la couvrant d'un regard ému.

— Ces robes sont prodigieusement indécentes, tu sais. Je me sens plus nue que lors du bain. Les plus beaux atours doivent être les plus fins.

— C'est très bien ainsi, dit-il en l'embrassant. Vous êtes toutes trois plus jolies que les plus belles et Paule semble avoir perdu ses derniers complexes.

Ils bavardèrent tous les six comme de vieux amis, en attendant le Président et ses conseillers et lorsque ceux-ci arrivèrent, Caro, tout comme Anvern, se félicita d'être amoureux. Les deux femmes qui se tenaient aux côtés de Cuerda étaient audacieusement belles et le savaient. Leurs yeux fauves détaillèrent les Terriens et Caro ne put s'empêcher de dire en français :

— Je préférerais rester en tête à tête avec un tigre plutôt qu'avec l'une d'elles.

— Vous dites ? demanda Divrillis en souriant.

— Caro emploie une phrase de bienvenue de notre planète, répliqua Paule. Elle est réservée aux dames. menteur, ajouta-t-elle à son ami déconfit.

Il lui jeta un regard brûlant qui la fit rougir jusqu'aux oreilles. Elle

se réfugia auprès d'Amindie qui offrait des rafraîchissements.

Durant le repas, sobre et sans formalisme, chacun d'entre les visiteurs fut accaparé par ses voisins Soléniens et lorsque le Président se leva pour gagner les banquettes réapparues contre la baie, l'atmosphère était franchement joyeuse.

— Devre m'a dit que vous étiez heureux de passer cette soirée en famille avec nous, commença le Président... J'espère que vous n'avez eu aucune gêne de nos coutumes, mais, si cela était, je vous demande instamment de nous en excuser.

— Non, père, répondit Amindie, coupant la parole à Anvern. Ils ont nos coutumes et c'est merveilleux de le constater.

— Nous en serons d'autant plus libres pour converser, déclara le vieil homme. Avant de vous dire ce que nous venons de découvrir, j'aimerais vous poser une question qui intrigue mes conseillers. Comment avez-vous pu franchir la distance qui nous sépare, sans incident ?

— C'est embarrassant, répondit Anvern prudemment. Nous avons évoqué ce sujet avec Devre et je crains de vous choquer en vous donnant nos conclusions...

— Vous n'avez rien à craindre de semblable, protesta le Président. Vous êtes nos hôtes et nos amis... L'absolue franchise est de règle sur *Solène*...

— Eh ! bien... La facilité de notre voyage est en contradiction totale avec les dangers que nous ont exposés Amindie et Devre. Il peut y avoir plusieurs raisons. Tout d'abord, la machine que nous utilisons est d'une technique supérieure à vos conceptions.

— C'est à rejeter. L'aérion dont vous disposez est construit suivant les mêmes principes que les nôtres et il est probable que votre astronef est également en informium ce qui vous a permis d'atteindre les vitesses hyperspatiales.

— Une deuxième hypothèse : la chance. Mais nous avons parcouru onze cents parsecs.

— J'ai soumis cette hypothèse à la salle de calculs, déclara la jeune femme nommée Elandrine. Vous n'aviez pas une chance sur mille milliards par centaine d'années de lumière en intégrant les dangers tels que nous les connaissons... Mais vous êtes ici.

— Il ne reste, à notre sens, qu'une dernière hypothèse : les dangers ont été exagérés ou bien ils ont disparu.

Elandrine se tassa sur le siège et son visage régulier se tendit.

— Qu'en penses-tu ? demanda le Président.

— Je maintiens ce que j'ai dit. Le coordinateur estime ce voyage impossible à moins que les obstacles ne soient déduits dans la proportion de 99 pour cent.

— As-tu demandé au Conseil d'enquêter ?

— Oui... mais cela doit être traité dans le cadre de l'ensemble.

— Tu as raison. Qu'est-ce qui vous a conduits à penser que nous pouvions surestimer les dangers ? poursuit le Président.

— Le simple fait que nous nous trouvons ici. Mais je dois ajouter, pour être honnête, que nous avons cru à une erreur volontaire.

— Pourquoi cela ? demanda Elandrine avec surprise.

— Vous pouviez avoir besoin de cette menace pour conserver la paix. Le prix n'est pas trop élevé.

— Non, répondit le Président posément. Il s'agit d'autre chose que je ne peux encore qualifier d'erreur, faute d'éléments. Mais je vous certifie que nous le saurons et si les dangers n'existent pas, les barrières tomberont. Venons-en à ce qui nous concerne directement. J'ai passé la journée avec Olveg, Elandrine et certains de mes conseillers, dans la crypte du Temple du Passé. Nous avons ouvert le coffre d'onyx et trouvé les mémoires d'iridium qu'il contenait. J'ai très peur de vous décevoir. Ce que j'ai appris est également une déception mais également une découverte plus grande par sa portée que notre erreur. Nous sommes bien les descendants de ceux que vous cherchez à retrouver. Mais au même titre que vous. Nous ne représentons que les héritiers du noyau demeuré sur *Solène* lorsque la crainte d'une collision avec une planète errante captée par le système poussa la race à émigrer une fois encore. La collision n'eut pas lieu. La planète, détournée de son trajet fatal est aujourd'hui Sectria, la septième extérieure.

» Notre civilisation est peut-être plus avancée que la vôtre sur le plan technique, mais cela prouve que nous sommes plus près des Anciens, c'est tout. Ce qui est certain et qui me navre, c'est que nous ne sommes pas le but de votre quête. Nous avons toujours su l'origine du faisceau qui vous a guidés, mais nous pensions à une émission naturelle que les légendes avaient joliment ornée de l'aventure des Messagers. Il apparaît que vous nous dominez par cette volonté qui vous lança, seuls, vers cet appel impérieux du fond des âges.

— Il faut ajouter, poursuit Olveg dans le silence pesant qui suivit, que nous aurions dû deviner la vérité. Mais nous pensions impossible que des hommes puissent franchir des milliers d'années de lumière. Votre arrivée nous fait découvrir que nous sommes transcendés par les Anciens et qu'il est désormais impératif que nous suivions vos traces,

pour leur porter hommage.

Le silence retomba et Velna baissa soudain la tête pour étouffer un sanglot. Anvern sursauta et reprit quelque peu de son assurance.

— Le choc est pénible, dit-il avec une moue d'amertume. Il faut reprendre la route alors que nous pensions avoir réussi...

— Attendez que notre mission soit prête, suggéra Amindie d'une voix vibrante.

— Non... Le but ne saurait être loin, désormais.

— Pourquoi ne pas faire halte en chemin ? demanda le président Cuerda.

— Si j'étais à la place de Velna et de Paule, je partirais, cria Amindie sans retenir ses larmes... je le dis et pourtant je sens que je perds deux amies... Mais j'ai confiance, elles reviendront.

Le Président se leva et fit quelques pas dans la salle avant de revenir contempler le ciel lumineux. Puis il se retourna et ses yeux fauves effleurèrent tour à tour les jeunes Terriens.

— Vous avez été les Messagers pour nous. Vous venez de nous découvrir que nous ne sommes qu'un jalon dans la marche de l'humanité à travers la galaxie. Je sens que vous ne désirez pas attendre notre expédition pour continuer, mais sachez que nous vous suivrons. Quand comptez-vous partir ?

— Le plus tôt sera le mieux, murmura Anvern après une seconde d'hésitation.

CHAPITRE VII

— J'avais l'impression que le but était atteint, soupira Valne lorsqu'elle eut entendu le récit des jeunes gens. Je n'ai pas activé les circuits de recherche... Attendez.

À la fois déçus et impatients, ils attendirent plus de deux heures avant de recevoir la réponse. La voix de la jeune fille du passé leur parut plus affectée par ce qu'elle venait d'apprendre que par la révélation du contretemps les relançant dans l'espace.

— Le faisceau est difficile à capter, avoua-t-elle d'un ton révélant un trouble inhabituel. Quelque chose empêche le passage des ondes. Prenez garde.

— Vous craignez un obstacle difficile ? demanda Anvern.

— J'ai peur. La modulation est anormale.

— Peur ? Il ne faut pas, Valne, nous prendrons le temps qu'il faudra et nous serons prudents.

— Nul ne peut prévoir tous les pièges, murmura-t-elle d'une voix qu'ils eurent de la peine à reconnaître.

— Qu'en penses – tu, Caro ? demanda Anvern après avoir ôté son casque.

— Que veux-tu que j'en pense ? Rien ne semble nous menacer mais Valne a des sens ou des moyens de détection que nous ignorons... Si je suivais mon instinct, je retournerais à *Solène*, attendre que Cuerda ait préparé son expédition... J'ai l'impression que nous sacrifions notre bonheur.

— J'ai exactement la même idée que toi, murmura Anvern. Et pourtant, nous ne pouvons pas reculer...

— Non, vous ne pouvez reculer, ponctua Velna, les yeux étincelants. Nous savons toutes les deux que si vous le faisiez, ce serait pour nous, les filles. Mais si cela était, malgré l'amour, je crois que rien de ce que j'avais imaginé ne serait plus possible. Vous savez parfaitement que désormais nous attendrons le jour où Ils nous délieront, seuls, du serment. C'était avant le départ, sur Terre, qu'il fallait choisir la voie facile. Il est trop tard. Mais j'ai foi en notre réussite, c'est la dernière étape.

— Alors... qu'ils nous protègent, s'exclama le Noir en attirant Paule contre lui.

Il resta ainsi un long moment, les yeux perdus dans le vague et Anvern qui connaissait bien les dons étonnants de son ami eut un frisson d'angoisse.

La machine fonçait depuis plusieurs Jours lorsque les quatre Messagers parvinrent enfin à se débarrasser de cette chape d'inquiétude. Le signal était faible et lointain et jamais depuis leur départ, le spectacle n'avait été aussi prodigieux. Ils avaient dû maintenir une polarisation intense et malgré cela, les champs d'étoiles, extraordinairement denses, illuminaient leur poste de pilotage. Des jours passèrent encore et de nouveau la tension monta dans le petit groupe, malgré les exhortations de Valne. Puis, alors que, sur l'oscilloscope, la veine lumineuse verte indiquant la modulation du faisceau battait régulièrement, sans aucun des parasites habituels, la jeune fille du passé annonça la présence de nombreux navires dans l'espace entourant la balise. Contrairement à ce qui s'était produit lors de l'arrivée à Solène, cette découverte parut rendre folle d'angoisse l'étrange conscience de l'astronef des Messagers. Quand Anvern et ses compagnons abandonnèrent leur navire dans une crevasse glacée de la plus extérieure des planètes du système, ils furent à deux doigts de renoncer, mais, cette fois, ce furent les deux hommes qui firent preuve de courage et passèrent outre au sentiment qui les poussait à faire demi-tour sans plus tarder.

À peine la vedette eut-elle atteint l'orbite de la sixième planète que le détecteur annonça un navire, puis un deuxième. Il fut rapidement évident que l'espace était sillonné d'astronefs assurant la liaison, entre les différents mondes. L'espoir commença à renaître dans la minuscule cabine, bien qu'aucun contact n'eût encore été pris. L'objectif était une belle planète dorée, accompagnée de trois petits satellites, qui avait grossi peu à peu sur l'écran puis dans le champ de vision directe.

Caro réduisit la vitesse bien avant l'orbite de décélération normale, tandis que le récepteur multi-onde balayait la gamme des fréquences, cherchant un appel. Ils ne virent pas arriver l'attaque. Lorsque le détecteur fonctionna, il était déjà trop tard. La bulle se trouva prisonnière d'un champ de forces d'une puissance fantastique et leur trajectoire se modifia sans qu'ils ne puissent y changer quelque chose.

Impuissants, ils suivirent l'approche du disque doré qui montait vers eux et traversèrent enfin une couche de nuages pour surgir au-dessus d'un cosmodrome, plus petit que celui de *Solène*, mais encombré de machines de toutes sortes. Sans un heurt, la vedette se posa au milieu d'un cercle d'engins bizarres qu'ils avaient vus se constituer alors qu'ils descendaient à la verticale.

— Nous sommes attendus, ironisa Caro. Ce n'est pas *Solène*, mais cela ne prouve rien.

— Il n'y a rien d'autre à faire qu'à sortir, répondit Anvern. Une civilisation aussi technique ne peut être dangereuse... C'est un pas de plus vers le but si ce n'est celui-ci. Car rien ne dit que ceux que nous allons rencontrer ici n'ont pas les mêmes idées que les Soléniens sur les mondes extérieurs...

— Mettons-nous les scaphandres ? demanda Velna, un peu pâle.

— Oui. N'oublions pas que c'est notre seule protection et qu'elle a été efficace sur *Geotria*. Prenez garde aux ceintures et aux bracelets. Il faut que l'un d'entre nous, au moins, puisse s'en servir.

— Ne sois donc pas pessimiste, grogna Anvern. Attends de savoir.

Le jeune homme parut le premier sur le sas et leva la main en signe d'amitié. Velna le suivit, puis Paule et Caro et tous quatre attendirent, au pied de leur appareil, regardant avec une curiosité intense les engins qui flottaient au ras du sol, une longue tige de métal brillant pointée vers la vedette. Caro se retourna pour regarder celle-ci et sursauta.

— Regarde ce qui nous a péchés, souffla-t-il à Anvern.

Un cube noir et mat se tenait immobile au-dessus de la bulle, relié à celle-ci par deux arcs violacés. Tous quatre admirèrent un moment l'étrange machine jusqu'à ce qu'une voix rageuse les tendît vers le cercle d'engins. Une tête casquée de métal les observait par une écouteille et comme ils ne bougeaient pas, attendant la suite des événements, le personnage s'extirpa de l'engin avec difficulté et sauta sur le sol. Grand et bien découplé, il était revêtu d'un justaucorps de couleur terre, enfoncé dans des bottes souples et tenait à la main un instrument à tiges terminées par des griffes. Il avançait vers eux avec une extrême lenteur.

— Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il n'est pas rassuré, fit observer Caro.

— Il faut enlever nos casques, suggéra Paule.

Le Noir dégagea sa visière, imité par ses trois compagnons et l'arrivant poussa une exclamation étouffée avant de se précipiter vers eux. À deux pas, il releva l'espèce de heaume articulé sur son casque et Anvern murmura ; en reconnaissant un Noir :

— Je te laisse faire les présentations, Caro.

L'homme écouta l'Africain après avoir réprimé un sursaut de surprise et répondit dans une langue dont seules quelques syllabes rappelaient le Grand Ancien. Ses yeux noirs, très beaux, passaient de

l'un à l'autre des Terriens, s'arrêtant plus longuement sur les jeunes filles puis il se tourna vers le cercle d'engins et appela. Une dizaine de ses semblables sortirent de portillons ménagés sur les flancs de métal et accoururent.

— Tous des Noirs, commenta Caro.

— Cela semble normal, remarqua Paule. Si ma logique n'est pas en défaut, la répartition des races doit être un fait de hasard ou plutôt de logique, suivant l'intensité des rayonnements solaires.

L'homme avait eu un sourire en entendant la voix de la jeune fille et lui fit signe d'approcher. Elle fit un pas vers lui et serra les dents lorsqu'il palpa le scaphandre pour vérifier sans doute une impression. Il poussa un cri de surprise en trouvant la poitrine ferme et retira vivement la main, décontenancé. Hochant la tête comme quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux, il examina attentivement ses compagnons, un peu crispés et parut étonné de ne trouver aucun appareil ni aucune arme. Caro écarta ses mains ouvertes et se mit à rire.

D'un geste assez courtois, l'homme leur fit alors signe de le suivre et, encadré par les Noirs, ils se dirigèrent vers l'un des engins. Leur guide les y fit monter et les installa sur une banquette métallique avant de refermer la porte qui claqua lourdement. D'autres Noirs, tête nue, assis face à des appareils compliqués, leur jetèrent un regard brûlant de curiosité pour reprendre une veille attentive sur un ordre bref de leur chef.

L'engin se mit en marche avec un bruit feutré tandis que les jeunes gens, serrés sur la banquette inconfortable, suivaient les gestes de l'équipage. Durant plus d'une heure, la marche se poursuivit, marquée de courts temps d'arrêts durant lesquels des appareils laissaient filtrer des grésillements et de rares appels lointains. La chaleur était accablante et une odeur fade de sueur et de produits chimiques écœura les Terriens tout autant que le balancement incessant de leur véhicule.

Celui-ci parut s'engager sur une pente assez raide, bascula, s'enfonça brutalement et remonta encore pour s'arrêter, oscillant quelques secondes. Le chef de char, les yeux rivés à une espèce de périscope, avait la main droite crispée sur un court levier à rotule qu'il remuait de temps à autre par de faibles impulsions.

Soudain, il y eut une terrible déflagration et ce fut immédiatement l'enfer. Une fumée épaisse envahit la cabine, aspirée par de puissants ventilateurs qui ne parvenaient pas cependant à l'éliminer avec suffisamment d'efficacité pour éviter l'horrible odeur acide qui fit tousser les Terriens. Des armes inconnues tiraient en même temps et le vacarme devint effroyable. Velna, la tête cachée sur les genoux

d'Anvern, pleurait à courts sanglots tandis que Paule, les yeux fixés au regard sombre de Caro, s'agrippait à son cou, d'une main qui ne tremblait même pas.

Les détonations augmentaient en intensité et l'engin reprit sa marche, oscillant de plus belle. L'air devint irrespirable et Anvern rabattit la visière de son casque et ajusta celle du casque de Velna qui n'avait plus la force de réagir. Ils purent échanger quelques mots.

— Quelle corrida ! cria Caro. C'est bien notre chance de tomber en plein échange d'amabilités. Que crois-tu qu'ils fabriquent ?

— Ce n'est pas une bataille de fleurs, répliqua Anvern sur le même ton.

— Tâchez de trouver un endroit plus tranquille la prochaine fois, dit Paule avec un calme étonnant, sinon nous irez seuls vous promener. Je ne suis pas une guerrière.

Velna eut un petit rire nerveux et serra ses poings.

Un choc terrible secoua la machine et deux servants d'une pièce s'effondrèrent sans un cri. Anvern fit coucher les deux jeunes filles à même le plancher de métal et Caro se glissa vers les hommes étendus. Ils avaient cessé de vivre, une énorme blessure en pleine face. Deux petits trous brillants, dans la paroi, marquaient l'endroit par lequel la mort était entrée. Le Noir se redressa pour jeter un coup d'œil à l'appareil de visée, observa un moment et revint vers Anvern.

Il ne dit pas un mot, mais son ami comprit que la situation était désespérée. Pour lui donner raison, deux nouvelles secousses fouettèrent le char qui fit une brusque embardée avant de repartir en oscillant comme un bateau ivre. Cette fois, les hommes attachés à la batterie des armes s'affaissèrent sur leurs sièges tandis qu'une étoile brillante marquait l'impact du projectile ennemi. Le commandant du char, toujours rivé à son périscope, parlait sans discontinuer dans un micro placé devant ses lèvres, semblant diriger la marche de l'engin. Durant des minutes, longues comme des siècles, la machine continua à foncer et il sembla aux jeunes gens que les détonations se raréfiaient. Un choc terrifiant ébranla la coque de métal alors que tout danger paraissait écarté. Le char tournoya comme une toupie et s'arrêta brutalement, de guingois. L'officier avait sauté de son siège et avec un cri rauque, il ouvrit la porte de métal et plongea littéralement vers l'extérieur.

— Allons-y, hurla Anvern. Velna, ne me quitte pas...

Ils sautèrent à tour de rôle par l'ouverture et se retrouvèrent à plat ventre, suivant l'officier qui s'éloignait rapidement en rampant dans les hautes herbes. Ils firent ainsi une centaine de mètres, râlant de

fatigue et d'angoisse, les deux hommes tirant leurs compagnes épuisées. Une détonation effroyable les immobilisa, face contre le sol.

— Notre char vient de sauter, haleta Le Noir qui reprit aussitôt ses reptations.



Ils arrivèrent au bord d'une ravine et l'officier se laissa glisser la tête la première pour ne se redresser qu'au fond et se précipiter à grandes foulées vers un boqueteau d'étranges arbustes au feuillage gris acier. Ils l'imitèrent et traversèrent la zone boisée derrière lui. Il les arrêta alors qu'ils venaient de gravir une pente raide pour s'engager entre des blocs de béton disloqués par des explosions d'une extraordinaire puissance. Il leur fit signe de se dissimuler du mieux qu'ils le pouvaient et lui-même se dressa prudemment pour inspecter les environs. Quand il se retourna vers eux, son expression découragée augmenta l'angoisse des jeunes gens. Caro, à son tour, risqua un regard sur ce qui les entourait.

— Ce n'est pas brillant, murmura-t-il en reprenant place auprès de ses compagnons. Il y a des tas de petits chars comme le nôtre qui se promènent sur le terrain. Ce ne sont certainement pas des amis, si j'en juge par la tête de notre guide involontaire. Il est inutile d'essayer de passer ou d'appeler la bulle en ce moment. Ils sont certainement à portée de tir et nous n'aurions aucune chance.

— Tu penses qu'il vaut mieux attendre la nuit ?

— Nuit ou jour, je n'en sais rien... Ils ont sans doute des viseurs de nuit. Ce qu'il faut, c'est espérer qu'ils s'éloigneront suffisamment pour que nous appelions la vedette.

— Tu crois qu'ils nous laisseront ce répit ? demanda Paule d'une voix tremblante.

— Cela dépend. Peut-être ne nous chercheront-ils même pas. En tout cas, ils ne sont pas gênés par les obstacles. Je ne sais comment ils fonctionnent, mais ils n'ont pas plus de roues que de chenilles... Ils glissent à quelques décimètres du sol.

— Je m'en moque, gronda Anvern. Ce qui m'intéresse c'est de savoir comment nous allons nous en tirer. Notre guide ne paraît pas rassuré.

Caro reprit son observation tandis qu'Anvern cherchait un autre observatoire. Il réussit à découvrir un intervalle entre deux blocs et put apercevoir une partie de la plaine, au-delà de la faille qu'ils avaient précédemment franchie. Quelques engins erraient, leurs longues tiges métalliques décrivant des cônes de révolution. À un moment donné, l'un d'entre eux leva un homme comme on lève un lapin et l'homme se mit à courir en croquetant, les bras collés au corps. Une détonation sèche marqua la disparition du malheureux dans une bouffée de vapeur brune. Anvern se sentit blêmir. Il n'y avait aucune pitié à attendre des êtres cachés derrière la carapace de métal. Il continua à observer et son cœur bondit lorsqu'il repéra deux des chars se dirigeant droit vers la faille.

— Ils arrivent, haleta-t-il. Il n'y a qu'un moyen... tenter de nous enfouir sous ces blocs. Aide-moi, Caro. Vous, les filles, observez sans vous montrer... Espérons qu'ils ignorent les détecteurs bio-ondes.

Fiévreusement ils remuèrent les blocs, dégagant un étroit espace entre deux pans de mur éclaté, sorte de terrier où Anvern s'enfonça pour en reconnaître les dimensions. L'officier qui les avait regardés faire sans réagir, comprit enfin et se joignit à eux. Très rapidement la cache fut aménagée. Un énorme bloc fut posé en équilibre pour masquer l'entrée dès qu'ils auraient gagné le fond du trou. Anvern perça une ouverture vers l'extérieur à l'extrémité opposée et jeta un coup d'œil. Il étouffa un cri et appela les jeunes filles.

Elles se laissèrent glisser dans la tanière improvisée et d'une poussée l'officier fit basculer la fermeture.

— Surtout, silence, ordonna Anvern.

Une dizaine de détonations ponctuèrent son avertissement.

— Ils tirent au hasard, souffla Caro.

Les projectiles frappèrent les blocs, tout près de leur cache puis la lueur qui passait par la mince ouverture forée par Anvern disparut. Ils entendirent le bruissement caractéristique du char passant au-dessus d'eux. Pendant quelques secondes affreuses, ils attendirent, retenant leur souffle. Une rafale de détonations les crispa et les jeunes filles se serrèrent l'une contre l'autre, terrorisées. Puis ce fut le silence, long, lourd, angoissant.

N'y tenant plus, Anvern se glissa à la hauteur de sa fente d'observation. Un engin était immobile au bord de la faille et devait surveiller la manœuvre des autres chars fouillant l'amoncellement des ruines. Ce qui soulagea le Terrien, tout en le surprenant, fut de constater qu'aucun être humain ne semblait avoir la moindre envie de se glisser à l'extérieur des forteresses de métal. Une heure durant, le jeune homme resta allongé, observant la machine dont seules les longues tiges se mouvaient dans toutes les directions.

Puis le guetteur fit demi-tour et rejoignit une colonne de ses semblables qui s'éloignait vers le nord d'où provenait le bruit d'une canonnade ininterrompue. Le bruissement reprit, au-dessus de la cache et s'estompa rapidement.

Les prisonniers attendirent de longues minutes avant que Caro, prudemment, ne commence à creuser patiemment un passage sous le bloc de l'entrée. Il s'y glissa et sortit à plat ventre. Il resta plus d'un quart d'heure à observer la plaine, cherchant à repérer le moindre mouvement mais ne put rien distinguer de dangereux. Tout au plus parvint-il à apercevoir deux engins, très loin, patrouillant dans les

hautes herbes. Il regagna la cache.

— Attendons la tombée du jour. Il fait encore trop clair et nous ne connaissons pas la portée ni la précision de leurs armes, souffla-t-il. Entre chien et loup je crois que nous pourrons filer.

— Et celui-ci ? demanda Anvern en montrant l'officier qui ne bronchait pas, la tête appuyée sur une pierre.

— Il n'a pas d'arme apparente et nous avons nos champs de protection, répondit Caro.

— Pourquoi ne pas l'emmener ? demanda Velna.

— Risqué. Il va falloir tenter de regagner le navire sans se faire arraisonner une fois encore, il n'est donc pas question de le déposer en lieu sûr avant de quitter définitivement cette planète de fous.

— D'autant plus que nous ignorons tout des raisons de ce massacre... qui a tort, qui a raison ? fit remarquer Paule.

— Ils ont tort des deux côtés, déclara Velna d'une voix contenue. La guerre est la chose la plus monstrueuse de la création et je n'aurais jamais pensé que nous puissions trouver, ailleurs que sur Terre, des hommes s'entre-tuant.

— C'est sans doute ce qui montre le mieux l'universalité de la race, ricana Caro.

Un brouillard humide tombait sur la plaine lorsque les Terriens se risquèrent hors de leur abri précaire. L'officier les regarda sans comprendre et, après un moment d'hésitation, les suivit. Aucun bruit ne parvenait de la nappe brumeuse qui s'épaississait d'instant en instant. Anvern fit un signe et montra son bracelet. Caro hocha affirmativement la tête et tous quatre s'entourèrent de leur champ de force. L'officier, l'oreille collée à la roche paraissait écouter attentivement sans les quitter des yeux. La bulle se posa silencieusement et Anvern poussa Velna et Paule vers le sas ouvert, tandis que Caro se précipitait derrière elles. Une explosion fracassante étourdit le Celte. L'officier, cassé en deux, s'écroula sans un cri tandis que le Terrien plongeait désespérément par le sas. La machine s'élança vers le ciel de toute sa fantastique vitesse.

*

* *

Surveillant les détecteurs, Anvern poussait la vedette à la limite de ses possibilités, espérant atteindre la sphère avant d'avoir été intercepté par l'un des astronefs des belligérants. Il accéléra encore le minuscule appareil lorsque l'écran lui signala une, puis deux machines suivant des trajectoires parallèles à la sienne. Il redouta le pire lorsqu'une lueur pourpre illumina le vide autour de leur bulle de

plastique mais celle-ci ne parut pas en être affectée. Sur l'oscilloscope, le signal du navire-mère augmentait d'intensité et il changea brutalement de direction pour ne pas conduire les poursuivants vers l'astronef. Cette manœuvre les sauva sans doute car il vit la masse gigantesque d'un prisme illuminé le dépasser à une vitesse vertigineuse pour disparaître instantanément, happé par l'espace.

Il dompta sa nervosité et réussit à amener la bulle jusqu'à la sphère en un temps record. À peine le sas principal refermé, il bondit de son siège, ne prêta pas attention à ses compagnons tassés à l'arrière et atteignit le poste de pilotage le premier. Il lança la machine, lui imprimant l'accélération maximale et c'est seulement lorsque la planète livide se fut enfoncée sous elle pour disparaître parmi les autres astres qu'il se détendit pour parler à Caro.

Il sursauta et se sentit glacé. Personne ne l'avait suivi dans le poste. Comme un fou, il courut à l'élévateur et de celui-ci se jeta vers la bulle, à l'étage supérieur. Il poussa un terrible cri de douleur en voyant les trois corps immobiles. Paule était à demi-couchée sur Caro et il la poussa doucement de côté. Elle était couverte de sang. Il arracha son casque, puis celui de son ami et un hoquet lui échappa à la vue du visage gris aux yeux exorbités, d'où toute lueur avait à jamais disparu. Il s'arracha à la contemplation du masque torturé de Caro et tomba à genoux en sanglotant contre Velna, repliée en chien de fusil, les deux bras pressés contre son ventre. Avec une douceur infinie, il les écarta et crut que sa raison allait le quitter. Deux terribles blessures marquaient le scaphandre à hauteur de l'abdomen. Il ôta le casque d'un geste mécanique et demeura muet, immobile, totalement hébété, regardant le visage blême aux yeux clos pour l'éternité. Il ne sut pas combien de temps il resta, pleurant comme un enfant.

Un gémissement le fit sursauter et il abandonna la tête blonde pour se traîner vers Paule qui venait de remuer. Il la tourna avec précaution et elle se débattit en ouvrant des yeux horrifiés.

— Calme-toi, murmura-t-il d'une voix suppliante... Ne bouge pas, je t'en prie, où as-tu mal ?

— Caro..., souffla-t-elle, une lueur de folie dans ses yeux brillants.

Il la regarda sans comprendre et avec peine ôta les agrafes de la combinaison tandis qu'elle se débattait, la dénudant jusqu'à la ceinture, hagarde et souillée de sang.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, ne cessait-il de répéter en la palpant le plus doucement possible.

— Mais je n'ai rien, réussit-elle à articuler... Ce n'est pas mon sang... C'est le sien, termina-t-elle en se mettant à hurler.

Le long cri de bête lui donna comme un coup de fouet et il reprit son sang-froid, d'un coup. Il gifla sèchement son amie, par deux fois et la saisissant par le bras il l'entraîna hors de la bulle jusqu'au poste de commande.

Elle reprit conscience en voyant les appareils familiers et se jeta sur un casque pour appeler Valne. D'une voix entrecoupée elle cria la fin tragique de leurs amis et Anvern entendit le gémissement d'horreur de la jeune fille du passé mais, aussitôt après, la voix sèche qui martelait les mots :

— Ne les laissez pas là-haut. Portez-les salle 3. Laissez-les sur les couchettes et fermez les portes étanches. Faites-vite, je vous en conjure.

Ils ne discutèrent pas et remontèrent auprès des deux corps exsangues. Ils descendirent Velna. Le sang ne coulait plus de l'horrible blessure du scaphandre et sur le visage émacié, une mousse sanglante avait souillé le menton. Anvern retint son horreur lorsqu'il abandonna le corps encore souple. Ils eurent plus de mal avec Caro. Le grand athlète noir avait la colonne vertébrale brisée et ils durent le traîner par les épaules. Il avait été tué sur le coup et Anvern dut arracher Paule qui se débattait comme une tigresse. Elle le griffa, mais il tint bon et la sortit de la pièce, fermant la porte étanche d'un coup de pied.

Il saisit ses mains tendues alors qu'elle bondissait contre lui, hurlante, crachant des injures folles, essayant ensuite désespérément de se libérer. Sa combinaison, tombant à ses pieds, la paralysa un instant et elle revint à elle, autant de ce fait que de celui d'être nue.

— Calme-toi, supplia-t-il, calme-toi... pour Caro, pour nous.

Elle cessa de se débattre et il l'enleva entre ses bras pour la conduire à la salle d'hygiène où il la plaça sous l'appareil régénérateur.

— Laisse-moi, dit-elle d'une voix faible. Va, ne crains rien. Je ne ferai pas de bêtise. Mais tu me gênes...

— Ne pense pas à ça, dit-il. Tu es ma sœur, ma sœur chérie, Paule, et maintenant plus que jamais. Lave-toi, reprends des forces, il faut parler avec Valne et savoir que faire désormais.

— Nous ne méritons pas cela, dit-elle en saisissant l'ondoyeur, laissant ses larmes couler librement.

Ils revêtirent des combinaisons neuves et la main dans la main, comme s'ils cherchaient l'un en l'autre un courage qu'ils ne parvenaient pas à retrouver, ils se rendirent au poste et coiffèrent les casques.

— Que faut-il faire, Valne ? demanda Anvern d'une voix lasse. Devons-nous continuer ou regagner *Solène* ?

— Continuer, dit la voix grave de la jeune fille du passé. Je vous ai placés sur un nouveau faisceau. Il est assez clair. Il vous faut du courage et de l'abnégation... Vous ne voudriez pas qu'ils soient morts pour rien...

— Vous ne comprenez pas, Valne. Nous venons de perdre ce qui était notre but, le seul. Le reste n'est rien. Pas même cette recherche insensée, dit-il violemment. Que voulez-vous que nous trouvions, maintenant ? Même si cette nouvelle étape était la dernière, nous serons seuls, tous les deux. Nous avons perdu quelque chose d'infiniment plus magnifique que ce vers quoi nous sommes censés aller...

— Ne vous laissez pas étouffer par le désespoir, Anvern, ni vous non plus, Paule, supplia Valne. Vous ne pouvez abandonner aussi près du but. Vous saviez, ajouta-t-elle avec une nuance de sévérité, que les risques étaient grands. Je sais, vous ne vouliez pas y croire, eux non plus, mais c'est pour eux qu'il faut réussir. Ne croyez-vous donc à rien ? Ne pouvez-vous penser qu'ils vous jugent et que s'ils pouvaient encore correspondre avec nous ils vous supplieraient de continuer.

— Vous ne comprenez pas, Valne, dit Paule d'une voix hoquetante. Nous sommes là, tous les deux, mais nous sommes aussi seuls que si chacun d'entre nous était à l'autre bout de l'univers, car ceux qui sont partis étaient notre amour, notre vie.

— C'est faux, dit nettement la voix claire. Vous vous aimez également tous les deux, comme s'aiment ceux qui sont liés irrévocablement par le destin. Vous vous sacrifieriez l'un pour l'autre s'il le fallait. Ne le niez pas, je le sais. Ayez le courage de surmonter l'épreuve. Êtes-vous prêt à prendre les consignes, Anvern ?

Le jeune homme regarda sa compagne et celle-ci lui prit la main en hochant affirmativement la tête.

— Je vous écoute, Valne, dit le Terrien.

CHAPITRE VIII

Ce premier jour du voyage fut terrible. À chaque instant, un mot, un geste, leur rappelait les disparus, alors que chacun tentait de faire oublier à l'autre, comme il le pouvait. Lorsque vint le moment du repos, d'un commun accord, ils s'allongèrent sur la même couchette. Ils restèrent quelques minutes à s'observer en silence puis Paule eut un gémissement et vint se blottir contre le garçon qui l'enlaça farouchement. Comme deux enfants, ils s'endormirent, las d'avoir trop pleuré.

Ils passèrent ainsi plus de douze heures, heureusement séparés de la réalité par la barrière du sommeil. Anvern s'éveilla le premier et tressaillit lorsqu'il réalisa que la journée d'attente allait recommencer, implacable. Le bras de Paule, serré autour de son torse, amena une bouffée de tendresse à son esprit qui s'égarait déjà dans la douleur et il se jura de ne jamais abandonner la jeune fille qu'il se sentait coupable d'avoir entraînée dans cette aventure affreuse. Il ne voulut pas la réveiller, mais avec cette prescience de l'être humain lorsqu'il semble plongé dans le sommeil le plus profond, elle se tourna vers lui, les yeux ouverts, déjà lucide.

Il lui sourit et se leva, ému par l'odeur émouvante de ce corps étendu près du sien. Elle s'agrippa à lui et l'obligea à le regarder.

— Je sais ce que tu penses, dit-elle d'une voix rauque. Mais Valne a raison. Je refuse de te quitter, ne serait-ce qu'un moment. Ne crains pas de me prendre si tu le désires, Anvern, je ne sais pas... peut-être serait-ce la seule chose qui me fera oublier que je ne suis plus rien.

— Tais-toi, dit-il en l'embrassant longuement sur le front. Tu verras. Nous saurons réagir. Je t'aiderai. Viens. Il faut prendre le dessus.

Ils firent scrupuleusement ce qu'ils avaient pris l'habitude de faire chaque matin au réveil, regagnèrent le poste et coiffèrent les casques.

— Nous avons une vingtaine de jours de voyage, annonça Valne. Je vous sens reposés. Saurez-vous prendre les mêmes risques ?

— Nous n'avons plus rien à perdre, répliqua Anvern. D'ailleurs, je n'ai jamais eu conscience de prendre vraiment un risque. La catastrophe est arrivée sans que je ne l'eusse pressentie. Désormais, tout m'est totalement égal.

— Pensez à ces milliers d'années de lumière parcourues et qui l'auront été vainement si vous ne vous reprenez pas.

— Même cette quête à travers les années de lumière ne vaut pas la vie d'un être humain. Deux sont morts pour rien et ils étaient ce que nous avions de plus cher au monde.

— Anvern, je suis cruelle de vous le rappeler, mais souvenez-vous : qui était celui de vous deux qui lutta le premier ? lequel fut le plus proche de la vérité ? Allez-vous abandonner alors que vous savez pertinemment qu'il aurait continué, lui, même seul, car il avait la foi. Vous avez dit un jour que pour ceux qui s'aiment, il y a un au-delà... Reniez-vous déjà votre amour ?

— Taisez-vous, gronda le jeune homme. Vous ne faites que répéter ce que ma conscience me dit. Nous continuerons, pour les raisons que vous venez d'exprimer et d'autres encore.

Les vingt jours passèrent, tant bien que mal. Les deux jeunes gens regardaient fuir les milliers d'étoiles. Leur densité avait augmenté considérablement et très loin, face à eux, c'était une véritable mer de feu, bleutée. Paule, aussi bien qu'Anvern, restait de longues heures sans parler mais, aussitôt qu'un geste ou une péripétie apportait le souvenir, elle se raccrochait à son compagnon. Sagement, le jeune homme avait désiré reprendre sa couchette séparée mais au bout de deux heures passées à se tourner et se retourner comme une furie sur la sienne, Paule avait bondi et regagné l'abri des bras du garçon. De ce jour, ils abandonnèrent l'idée de se séparer.

Enfin, Valne annonça la décélération. Ils repérèrent l'astre jaune vers lequel ils fondaient, puis les planètes commencèrent à grossir sur l'écran. Ils guettèrent une manifestation quelconque d'activité interplanétaire, mais seule la pulsation du faisceau sur l'oscilloscope indiquait qu'ils étaient une fois encore sur la bonne route. Ils posèrent l'astronef dans la zone d'ombre d'un monde mercurien et empruntèrent leur dernière vedette pour gagner le quatrième globe du système, d'où provenaient les signaux.

Ils se sentaient déprimés. Rien n'apparaissait sur les appareils. Ils furent d'autant plus convaincus qu'ils couraient vers une balise abandonnée que l'analyseur global leur indiqua que la planète était la plus petite des trois habitables.

Le signal demeurait clair, sans brouillage, sans parasites. Anvern stoppa la vedette à l'aplomb de la balise et contempla l'épaisse savane où s'ébattaient des troupeaux entiers de gros animaux dont ils ne virent que les dos luisants.

— Ne peut-on visiter sans quitter la bulle ? demanda Paule.

À petite allure, ils survolèrent des étendues de forêts coupées de longues bandes de savane sans rien trouver d'artificiel, puis la jeune fille tendit la main en poussant un cri. Des champs bien réguliers entouraient une habitation primitive, faite de bois et de pierre, comme les anciennes fermes terrestres.

— Tu crois que c'est occupé ? demanda-t-elle nerveusement.

— C'est évident... Dieu, comme tout cela ressemble à la Terre. On y va ?

— Il le faut bien, dit-elle avec un sourire crispé. Il faut savoir. Je suis à bout, Anvern, dit-elle en se mettant à trembler.

— Secoue-toi, ma grande, nous arriverons bien un jour, répondit-il en laissant la bulle glisser jusqu'au sol.

Ils sortirent de leur engin qui bondit aussitôt vers le ciel et, après un rapide regard autour d'eux, ils se dirigèrent vers l'entrée de la ferme, suivant un sentier de terre battue bordé d'une double haie de fleurs orangées. Après un sourire à sa compagne, blême sous le casque transparent, Anvern frappa contre l'auvent mobile qui protégeait du soleil déjà haut. Un bruit de pas pressés leur fit bondir le cœur et ils retinrent leur souffle. Une vieille négresse apparut, vêtue d'un informe calicot, les regarda avec des yeux emplis d'une surprise indicible et se tourna vers l'intérieur pour appeler d'une voix si claire que Paule étouffa une exclamation de stupeur.

Un géant, noir également, apparut et les regarda sans mot dire durant une interminable minute. Paule ne put retenir un sanglot de découragement et la vieille femme, le visage soudain crispé, vint à elle et l'attira à l'intérieur.

— Entrez, dit le géant dans une langue très pure.

Anvern le suivit comme un automate et son regard effleura la grande pièce d'une étonnante propreté où des objets rustiques voisinaient avec des meubles en bois massif. Une odeur ténue de miel frappa le jeune homme qui ferma les yeux une seconde, ému par un souvenir lointain.

Trois autres personnages se tenaient là. Un jeune Noir d'une vingtaine d'années, une négrillonne toute nue qui devait avoir six ou sept ans et une jeune femme vêtue d'un seul pagne très court se précipita vers Paule.

— Débarrassez-vous de cet équipement, suggéra le géant. Ensuite, vous nous direz votre histoire.

Anvern se laissa tomber sur un banc sans répondre tandis que Paule se déséquipait en pleurant sans retenue. Puis ils se retrouvèrent face à toute la famille qui les observait sans mot dire.

— Je m'appelle Cham, dit enfin le géant. Voici Irta, ma mère vénérée. Airelle, ma femme et celui-ci est mon fils, Chamin. Quant à celle-ci, dit-il en montrant la négrillonne dont les grands yeux ne quittaient pas le jeune homme, elle s'appelle Irtina, notre fille. Je devine que vous venez de loin et que vous êtes tristes et découragés. Parlez. Je crois que cela aussi est nécessaire.

D'une voix lente, le Terrien raconta leur aventure. Un silence total s'était fait dans la pièce. Paule avait cessé de pleurer et tenait la main de son compagnon, le regard dans le vide. Le géant laissa parler Anvern sans l'interrompre une seule fois, semblant chercher derrière les phrases maladroites. Lorsque le jeune homme se tut, seul resta le silence qui devint bientôt intolérable. La vieille femme regarda son fils en essuyant deux larmes qui avaient coulé sur son visage ridé, puis elle s'adressa à Anvern.

— Vous avez laissé vos compagnons ailleurs..., fit-elle remarquer.

— Oui. Ils sont dans l'astronef. Nous ne pouvons le poser ici.

— Comment avez-vous pu vous lancer dans une telle aventure, manquant à ce point d'expérience ?

— Il le fallait. Je ne peux vous dire pourquoi, répliqua Anvern en se redressant. Nous avons cru faire quelque chose de beau... Nous ne pensions pas au danger.

— Nous étions tous d'accord, déclara Paule. Nous sommes punis pour une faute que nous n'avons pas commise. Ils nous avaient prévenus, voyez-vous, dit-elle à la vieille femme. Mais nous avons refusé de croire que des hommes supérieurement intelligents et certainement bons, pouvaient avoir préparé cette liaison dans l'espace et le temps dans le seul but de détruire quatre malheureuses vies humaines. Nous pensions que nous étions invulnérables. Et nos amis ne méritaient pas cette fin. Ils étaient jeunes, purs et bons, dit-elle d'une voix âpre tandis que le rouge montait à ses pommettes amaigries. Nous continuerons jusqu'au bout du voyage, quoi qu'il arrive car je veux montrer à ceux qui l'ont pensé que nous pouvons être dignes d'eux... Mais aussi, je veux qu'ils sachent ce qu'ils ont causé.

— Car vous êtes persuadés de leur existence.

— Oui, comment ne pas le croire ? La trace existe. La machine nous a menés jusqu'ici ; elle nous conduira encore, je ne sais combien de temps, mais même si je dois traverser la galaxie, je les trouverai... ou bien nous disparaîtrons, comme Caro, comme Velna et tout sera dit.

— Vous êtes passionnée, jeune fille, murmura la vieille femme en hochant la tête. Votre amant l'est autant que vous, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mon amant, s'exclama Paule, les yeux brillants. Celui qui aurait dû l'être sans le vœu que nous avons juré de respecter, est mort. Et aussi Velna, qu'aimait Anvern.

— Ce ne serait pas un crime que vous vous aimiez, murmura le géant à son tour.

— Vous ne comprenez rien, dit brutalement Anvern. Je n'ai pas envie d'évoquer tout cela. Pouvons-nous vous poser quelques questions avant de repartir ?

— Vous n'allez pas repartir si vite, se récria la vieille négresse. Vous êtes si las que vous ne pouvez même pas joindre vos idées. Reprenez des forces, ensuite ce sera plus facile.

— Non, déclara Paule en secouant sa tête bouclée. Je ne tiendrai pas indéfiniment. Plus vite nous serons arrivés, plus vite ce supplice sera terminé. Je ne suis pas si forte, ne le voyez-vous pas ?

— Comme vous le voudrez, dit le géant en se levant. Chamin, va donc. Airelle, offre à boire à nos hôtes.

La jeune femme versa deux bols d'une boisson contenue dans un pot de bois et les tendit aux Terriens. Paule faillit refuser, mais la compréhension qu'elle vit dans les yeux noirs qui la scrutaient était si évidente qu'elle accepta et but une gorgée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en français, surprise par le goût.

— On dirait de l'hydromel.

— C'est du vin de miel, confirma le géant.

Anvern remercia du regard puis sursauta et faillit lâcher son bol. Il demanda d'une voix étranglée :

— Vous comprenez ce que je viens de dire ?

— Sans doute, répondit le Noir sans cesser de sourire amicalement.

Paule reposa le bol sans pouvoir contrôler le tremblement de ses mains et Irta vint s'asseoir à son côté.

— Pourquoi être si nerveuse et apeurée parmi nous ? demanda la vieille femme. On ne peut rien faire de bon dans votre état et le but, qui est sans doute proche, peut vous échapper.

— Chaque heure qui passe augmente la difficulté, répondit la jeune fille avec lassitude. Il faut repartir le plus vite possible. Nous aurons tout le temps, ensuite, pour voir clair.

— Posez vos questions, coupa le géant.

— Avez-vous connaissance de vos origines ?

— Certes oui. Vous intéressent-elles donc ?

— Oui, dans la mesure où nous pourrions en déduire ce qui nous sépare du but.

— Je ne peux guère vous faciliter la tâche. Nous venons d'un monde lointain, mais je ne suis pas assez savant pour vous dire depuis combien de siècles nous sommes arrivés.

— Peut-être pourrions-nous avoir ce renseignement à la ville principale de ce pays...

— Je vais vous décevoir, mais il n'y a pas de ville, donc pas de ville principale, sur cette planète. Mais il y a des hommes plus instruits que moi. Il faut seulement que vous attendiez qu'ils arrivent.

— Nous les découvrirons, pour peu que vous nous disiez où aller.

— Sans aucun point de repère, chercher un homme sur un monde n'est pas une affaire simple et vous dites être pressés.

— Nous ne pouvons rester. Si vous ne voulez pas nous aider, s'entêta Paule, nous nous passerons de ce renseignement. Nous trouverons l'autre faisceau.

— Ne soyez pas si emportée, fit la vieille négresse. Vous ne sentez pas que vous êtes à bout. Il faut pourtant que vous compreniez que tout ne peut pas se plier à vos volontés, si respectables que soient les raisons que vous invoquez...

— Je suis désolé, coupa Anvern en se levant, nous allons reprendre la route. N'ayez pas un mauvais souvenir de nous. En d'autres temps, nous serions sans doute restés pour apprécier comme il le convient, cette merveilleuse hospitalité qui honore tous les habitants de cette planète à travers vous. Mais il n'y aura plus de halte, pour nous deux.

Paule se leva à son tour et avec des gestes résignés, elle endossa son scaphandre. Le géant les accompagna jusqu'au seuil et les regarda suivre l'allée, une main posée sur l'épaule de sa mère. Anvern appuya sur le contact du bracelet et soupira. Au bout d'un moment d'attente il leva la tête, étonné de ne pas voir la sphère luisante et appuya de nouveau, nerveusement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Paule en pâlisant affreusement.

— Je ne sais pas, répliqua-t-il en scrutant le ciel.

Ils attendirent de longues minutes, pressant les contacts de leurs bracelets puis, sans que rien ne l'eût laissé prévoir, Paule s'affaissa comme une masse. Avant qu'Anvern n'eût réagi, le géant survint près de lui et enleva la jeune fille dans ses bras. Anvern suivit, tête basse et se laissa choir sur le banc.

Déjà le Noir revenait.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il ?

Anvern haussa les épaules et se prit la tête entre les mains.

— Détendez-vous, ordonna le Noir d'une voix grave. On ne peut rien faire de bon dans l'état d'épuisement nerveux où vous vous trouvez. Quittez ce scaphandre encombrant. Nous aviserons ensuite.

— Que voulez-vous faire ? demanda violemment le Terrien. Vous n'avez aucun moyen de nous aider... laissez-moi voir Paule, ajouta-t-il en se levant.

— Restez ici, commanda Cham d'une voix douce mais ferme. Votre amie est entre de bonnes mains. Aucune main ne peut être plus douce que celle de ma mère. Laissez-les ensemble. Vous ne semblez pas comprendre qu'elle lutte autant, sinon plus que vous, pour ne pas perdre la raison. Accordez-lui ce repos et vous en serez, vous-même, récompensé.

Anvern abdiqua et se déséquipa, s'en voulant de se laisser dominer par cet homme fruste dont il sentait la volonté bienveillante plus forte que la sienne. Quand Irta revint, elle lui sourit.

— Elle vous demande. Allez vite mais revenez aussitôt, il faut qu'elle repose.

Paule était étendue sur un grand lit, simple et large, à peine couverte d'un voile impalpable. Elle lui sourit tristement et lui tendit les bras.

— Je n'en peux plus, souffla-t-elle en attirant sa tête contre la sienne. Pardonne-moi.

— Un jour de plus ou de moins, c'est sans importance, dit-il en caressant ses cheveux courts.

— Tu ne restes pas avec moi ? mendia-t-elle.

— Non. Je crois qu'il faut que j'essaie de résoudre nos problèmes. Tu sais que je suis tout près et que tu es en sécurité. Repose-toi, chérie, il le faut réellement.

— Peut-être demain serai-je plus forte. Mais tu ne m'en veux pas ? Tu sais, dit-elle d'une voix presque inaudible, j'aurais aimé dormir entre tes bras.

Il posa un baiser sur le front lisse et la laissa, endormie.

Toute la famille se trouvait de nouveau réunie lorsqu'il pénétra dans la salle commune. Cham le laissa reprendre sa place sur le banc. Irta vint timidement poser une main sur son genou et il ne put résister au désir de l'embrasser avant de la garder contre lui. Les deux bras de l'enfant lui enserrèrent le cou et une brève crise de désespoir le crispa. Il se raidit, honteux de deux larmes qui venaient de tomber sur le corps nu et tendre de la négrillonne. Il n'aperçut pas le singulier

regard que lui lançait le géant.

Il partagea le repas, composé essentiellement de fruits et de galettes, se sentit mieux et s'intéressa de nouveau à ses hôtes qui agissaient comme s'il avait fait partie de la famille. Il nota la beauté d'Airelle, la parure d'or qui reposait entre ses seins nus et la finesse de ses traits lui rappela Caro. De son ami mort, sa pensée vola vers celle qu'il avait aimée et une amertume, pleine de révolte, le glaça. Ils avaient eu raison de dire que le voyage serait une aventure gratuite et peut-être fatale...

— Non, Anvern, protesta Irta. Rien n'est gratuit. Vous ne croyez donc en rien ?

Il la regarda d'un air incrédule, certain de n'avoir pas pensé à haute voix.

— Comment avez-vous deviné ?

— Ce n'est pas difficile, vous le criez, Anvern.

— Vous lisez en moi...

— Vous n'avez pas la force de masquer vos sentiments. Ni Irta ni aucun d'entre nous ne cherche à violer vos secrets, répliqua Airelle. Vous êtes un livre ouvert et notre mère a raison, rien n'est jamais gratuit.

— Pourtant ils nous ont assez répété que nous n'avions rien à gagner...

— J'ignore les intentions des Anciens, mais vous avez admis que cela ne pouvait être que noble et bon. Une telle dépense d'énergie ne peut avoir été concédée sans but.

— Je ne sais plus, avoua le jeune homme. Jusqu'à la mort de nos amis, je croyais que nous suivions une voie mystérieuse, mais belle. Je pensais que nous étions prédestinés à un avenir prodigieux... Cette mort remet tout en question, car j'en suis la cause. C'est moi qui ai convaincu Velna. Sans moi, elle serait encore heureuse et insouciante, sur Terre. Ni Caro qui vous ressemblait, ni Velna qui avait des cheveux couleur de soleil n'avaient mérité cela. Ils nous valaient cent fois.

— La mort ne frappe pas que les méchants, fit remarquer Irta. Mais nous ne savons pas ce que nous retrouverons, de l'autre côté.

— C'est de la sagesse, mais je ne l'accepte pas, s'écria nerveusement le Terrien.

— N'est-ce pas de l'orgueil ? Vous vous êtes crus des surhommes parce que vous aviez reçu une mission. Mais les surhommes n'existent pas. Les Anciens, malgré leurs merveilleuses machines, ne devaient

pas en être, s'ils étaient bien humains. Ils avaient la technique, mais c'est élémentaire et n'apporte rien...

— Mais vous-même, Cham, demanda Anvern, soudain frappé par la remarque, comment se fait-il que rien, ici, ne rappelle une technique quelconque ?

— Pour quoi faire ? Que trouvez-vous qui manque à notre bonheur ?

— Mais, enfin, vous avez bien des besoins, ne serait-ce que pour survivre. Il faut manger, se vêtir, cultiver. Il faut une industrie, donc un commerce...

— Et nous avons nos bras, nos cerveaux, nos mains. La nature est toujours généreuse.

— Votre langue est si pure que je crois entendre mes instructeurs, cria Anvern. Ce n'est pas le reflet de la vie que vous prétendez mener... Ne soyez pas choqués, mais je ne peux vous situer dans ce contexte primitif.

— Nous ne prétendons pas que notre vie est primitive, répliqua Cham. Qu'en penses-tu, Chamin ?

Le jeune Noir se mit à rire et se leva de table.

— Peut-être notre visiteur a-t-il une conception de vie primitive qui se rapporte à nous. Je reviens tout de suite. Mra est en chemin.

— Va donc, répondit le géant. Voyez-vous, Anvern, il est difficile de juger d'une civilisation en ne tablant que sur son niveau technique. Vous avez traversé plusieurs systèmes occupés par l'homme et en avez tiré des conclusions. Mais êtes-vous certain qu'elles sont exactes ?

— Je ne peux assurer tout savoir et tout déduire. Pour nous, après le fait extraordinaire de la révélation fournie par la balise terrestre, le deuxième phénomène bouleversant fut la découverte d'autres humanités, si semblables à la nôtre qu'elles ne pouvaient avoir qu'une origine commune. Certaines de mes idées sur la pluralité des mondes habités s'écroulèrent. Je croyais, comme beaucoup, que la race la plus évoluée pouvait avoir une apparence différente suivant les planètes...

— Ce qui est exact, affirma le géant noir avec un sourire.

— Mais... je ne comprends plus, soupira Anvern en secouant la tête.

— Vous êtes trop fatigué et énervé pour envisager avec sérénité ce que vous avez déjà découvert...

La porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune fille noire d'une beauté éclatante qui vint embrasser toute la famille à tour de rôle avant de s'incliner devant le Terrien bouleversé.

— Mra, présenta le géant avec un petit rire. Ma future fille, elle est

belle, n'est-ce pas ?

Anvern avala avec peine sa salive et resta muet, les yeux brouillés. Trait pour trait, comme une sœur jumelle, Mra lui rappelait Caro. La jeune fille poussa un cri et vint se réfugier auprès de Chamin qui venait d'entrer et qui la serra contre lui.

— Mon Dieu, Mra, fit Anvern d'une voix sourde, pardonnez-moi... Pourquoi faut-il que vous soyez si semblable à mon ami le plus cher...

— Ne lui faites donc pas de peine, Anvern, reprocha Irta. Vous avez compris qu'elle vient de connaître le drame en lisant votre regard. Elle est comme nous tous, désolée. Elle sait combien vous étiez unis.

— Vous êtes donc télépathes ?

— Nous utilisons les sens que nous possédons, c'est tout.

— Cela doit être terrible de savoir la pensée des autres et de ne jamais pouvoir s'isoler.

— Mais nous ne savons pas les pensées des autres, s'exclama Mra, c'est vous qui m'avez tout dit lorsque je suis entrée.

— Nous n'avons de contact que lorsque nous le désirons, Anvern, expliqua Cham. Vous êtes en position de moindre résistance et il semble également que vous ignoriez l'usage de ce sixième sens. Mais ne vous en formalisez pas, nous prendrons garde à ne pas aller contre votre volonté.

— Cham, s'écria Anvern en posant avec force ses deux poings sur la table cirée, il faut que vous nous aidiez... Quelque chose ici est inconcevable. Pourquoi, à des milliards de kilomètres de notre planète natale, dois-je me trouver face à face avec l'image de la sœur jumelle de Caro dont le corps repose quelque part dans un astronef vieux de millions d'années ? Vous êtes sans doute plus apte que moi à saisir la signification de cette coïncidence...

— Pourquoi ? Vous paraissez croire qu'il ne s'agit pas d'une coïncidence... Mais l'esprit est souvent tenté de faire de tels rapprochements, surtout lorsqu'il est traumatisé comme le vôtre.

— Je dois être vraiment épuisé, murmura Anvern avec une lassitude infinie. J'ai l'impression de n'être qu'un jouet entre des mains surnaturelles. Je vous ai tout dit sur nous et je ne sais pas pourquoi... Mais Cham, pouvez-vous seulement me dire s'il fallait qu'ils meurent ?

— Je vous en prie, ne m'accordez pas des pouvoirs que je n'ai pas. J'admire votre constance et l'amour que vous avez pour vos amis. La candeur de vos actes. Mais je ne peux rien contre les voies du destin. Par contre, il est évident que nous croyons que quelque chose transcende l'homme.

— Une question qui me vient... Y a-t-il sur cette planète, des hommes et des femmes comme ma compagne et moi ?

— Vous voulez dire des peaux blanches ou dorées ? Très peu. Le rayonnement de Som est différent de celui de votre soleil. Ceux qui vivent sur Edenia sont pourtant des descendants de races à peau de couleur claire.

— Edenia... C'est le nom de cette planète... Un très beau nom... Il se rapproche... Mais non, vous allez croire que je cherche des liens. Dites-moi, Cham, n'avez-vous vraiment aucune idée de ce qui nous sépare encore de ceux que nous cherchons ? Comprenez. Si nous étions encore tous les quatre, il n'y aurait aucun problème, mais désormais la quête me paraît vaine... Paule, comme moi, a perdu toute raison d'espérer.

— Je vous comprends, mais mal, intervint Irta. Tantôt vous admettez avoir fait le sacrifice dès le départ, tantôt vous vous insurgez contre ce même sacrifice parce qu'il vous a été demandé. Comment concilier ces points de vue ?

— Je sais... Nous voudrions terminer pour pouvoir oublier...

— Il est des choses que l'on n'oublie pas, dit la vieille négresse avec conviction. L'amitié comme l'amour, surtout lorsqu'ils atteignent l'intensité qui vous torture. Mais vous n'êtes pas en état de discuter cela car vous ne pouvez plus dominer vos nerfs. Écoutez un conseil de vieille femme... Reposez-vous, comme votre compagne et demain nous verrons comment nous pouvons vous aider avec nos faibles moyens. Vous n'avez pas pu reprendre contact avec votre navire, n'est-ce pas ?

— Non, avoua Anvern. Peut-être à cause de la diminution de nos facultés qui nous empêche de communiquer par bio-ondes. Vous avez raison... Je crois que je vais vous demander de me fournir un coin pour dormir... ou essayer.

— Je vous conduis.

Quand il fut dans la chambre, il regarda Paule qui dormait et se tourna vers la vieille femme, surpris.

— Nous n'avons pas d'autre chambre, murmura-t-elle. Et puis, vous êtes jeunes... C'est ainsi que vous trouverez la consolation.

Il eut un sursaut de colère mais se domina. Irta le quitta silencieusement et referma la porte. Il chercha du regard un endroit quelconque où il aurait pu s'allonger pour la nuit puis renonça. Avec un soupir, il éteignit la lampe grossière dont la mèche fumait en dégageant un parfum délicat.

Il ne put éviter sa compagne qui vint se serrer contre lui, mais le

sommeil le prit avant le désir qu'il redoutait.

Le grand jour l'éveilla. Il était seul. Paule avait disparu. Il se leva d'un bond et jeta un regard anxieux à son chronomètre. Il avait dormi quatorze heures d'affilée. La vue de la combinaison grise de sa compagne l'étonna et il se vêtit rapidement. Aucun bruit ne filtrait de l'extérieur et il sortit à pas de loup. Irta était seule, dans la salle de séjour et son visage ridé s'éclaira lorsqu'elle le vit.

— Bonjour, Anvern. Vous êtes reposé... mais inquiet, cela se voit.

— Où est Paule ? demanda-t-il nerveusement.

— Oh ! C'est donc comme cela... Elle se promène avec Mra. Elles sont déjà amies. Voulez-vous prendre quelque chose ?

Il resta interdit et s'avoua subitement qu'il mourait de faim. Il se détendit et accepta le bol de lait chaud qu'il avala en croquant des galettes qu'une vieille femme aux cheveux blancs, sa mère, lui servait dans la ferme paternelle. Il resta la bouche crispée, les yeux errants autour de la pièce, recherchant les objets de son souvenir, environné des mêmes odeurs et des mêmes gestes.

— Chez moi... il y avait une étable, derrière le bâtiment où nous sommes, dit-il d'une voix étranglée. Douze vaches et un taureau. Ils me connaissaient tous. Ils me disaient bonjour à leur manière, lorsque j'arrivais et pourtant je ne venais pas souvent. J'avais déjà abandonné le cadre de mon enfance. Je croyais avoir dépassé cette condition, médiocre à mon goût, pour embrasser un autre genre de vie... Un chemin passait devant la ferme avec une allée de roses que ma mère adorait. Elle est morte alors que j'étais loin d'elle. Irta, pourquoi existe-t-il ici une ferme si semblable et des êtres si semblables ?

— Ne commencez pas mal la journée, Anvern, dit la vieille négresse en venant vers lui. Reprenez-vous, mon petit, ajouta-t-elle en caressant d'une main douce la joue mal rasée.

Il tressaillit comme s'il avait été brûlé et porta ses mains crispées à son visage, ne voulant pas avouer qu'il retrouvait le geste, le geste tendre qui consolait lorsqu'il était comme aujourd'hui, indécis, ou lorsqu'il doutait en croyant découvrir des choses ignorées.

— Allez prendre l'air, Anvern. Vous verrez comme tout est beau. Votre amie ne doit pas être loin et vous saurez la trouver.

Il la trouva à l'endroit précis où il savait qu'elle devait être. À l'étable, derrière la longue maison basse. Il eut un mouvement de recul à la vue des bêtes monstrueuses qui occupaient les stalles. Il y en avait treize. Treize animaux hexapodes qui tournèrent vers lui une tête camuse lorsque sa silhouette se détacha sur le rectangle lumineux de l'entrée.

Paule était appuyée contre une croupe luisante, regardant Mra occupée à traire paisiblement. Elle avait revêtu une sorte de sarreau de toile grossière, semblable à celui porté par la jeune Noire et parut à Anvern détendue et reposée. Elle l'embrassa sur les deux joues.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il, troublé.

— Bien. Tu dormais comme un enfant, je n'ai pas voulu te réveiller. J'ai fait connaissance avec Mra et Airelle... et les kers... ces vaches qui parlent...

— Je suis heureux que tu te sentes reposée. Je vais faire un brin de toilette car j'en ai besoin et ensuite, nous verrons à reprendre la route.

— C'est ça, dit-elle avec un sourire tranquille.

Il regagna la ferme et procéda à sa toilette avec des gestes d'automate. Pour la première fois depuis de longues années, il utilisa une sorte de rasoir à manche ouvragé qui lui laissa le visage frais et net. Ce n'est que lorsqu'il pénétra de nouveau dans la salle commune qu'il réalisa l'automatisme de ses gestes. Il n'eut pas le temps d'approfondir cette question car les femmes revenaient, suivant Chamin chargé des seaux de bois.

— As-tu cherché à appeler la vedette ? demanda Paule.

— Non, je t'attendais.

— Il faudrait le faire tout de suite, pour savoir si nous sommes vraiment arrêtés.

— Allons-y.

Il leur fallut peu de temps pour comprendre que le bracelet, pourtant intact, ne parvenait pas à contacter la bulle. Anvern eut un accès de rage silencieuse et crispa les poings. Paule le regarda longuement et murmura :

— Crois-tu vraiment que ce soit encore nécessaire ?

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te demande si tu penses vraiment indispensable de continuer.

— Mais tu es devenue folle ! s'écria-t-il, bouleversé. Que t'ont-ils fait ? J'avais bien senti que tu avais changé, subitement.

— Je n'ai rien. Je me sens hors du temps. Je suis bien comme jamais je ne l'ai été depuis la catastrophe. Comme si j'étais au bout du voyage...

— C'est impossible, gronda-t-il, tu ne penses pas que je vais rester ici alors que...

— Alors que quoi ? demanda-t-elle comme il hésitait.

— Tu oublies Velna et Caro, dit-il durement. Nous n'abandonnerons

pas près du but. Je veux savoir, entends-tu, et maintenant plus que jamais. Comment as-tu pu changer d'avis ?

— Je n'ai rien oublié et je ne renie rien, Anvern. C'est à Caro que je pense en désirant rester ici. Il me semble que j'ai trouvé ce que je cherchais inconsciemment. Tu sais, dit-elle en baissant la voix, quelquefois, dans les campagnes, le fiancé meurt quelques jours avant le mariage et celle qui reste seule trouve abri et consolation dans la famille de celui qu'elle aimait...

— Tu n'es pas dans ton état normal, Paule, dit-il avec une stupeur attristée. As-tu pensé à Valne qui attend ? C'est sur elle que je compte. Nous n'obtiendrons rien ici. Sauf le calme, je te l'accorde. Ce sont des primitifs intelligents, ce qui me fait croire que nous sommes tout près du but.

— Tu sais pourtant que Valne ne peut rien lorsque nous sommes hors de la sphère. Tu admettras que sauf si nos bracelets fonctionnent à nouveau, nous sommes condamnés à rester ici jusqu'à la fin de nos jours. Je préfère m'adapter à cette vie que je sens riche et pleine d'amour... Si ce n'était cela, et ta présence à mon côté, Anvern, je me tuerais sans la moindre hésitation.

— Je n'admettrai jamais rien de pareil tant que je n'aurai pas épuisé toutes les possibilités de nous en tirer. J'ai l'intention d'utiliser nos scaphandres et la ceinture pour voir si nous ne pouvons obtenir aucune aide de ce pays. Je veux savoir si vraiment cette planète est démunie de tout moyen technique. Je tenterai l'impossible, Paule. Seras-tu avec moi ?

— Je ne te laisserai jamais, si c'est ce que tu veux savoir. Où tu iras, j'irai, où tu seras, je serai. Je n'ai que toi, qui peux me sauver en me gardant. Mais je ne sens plus la nécessité de lutter ni de savoir...

— Mais Caro ? cria-t-il en la secouant par les épaules, tu l'aimais !

— Tu me fais mal, dit-elle tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Oui, je l'aimais et je l'aime encore et je l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. Peut-être est-ce à cause de cela que je ne veux plus quitter ce qui me rappelle sa présence... Je sais, il y a Velna, mais je crois que nous pourrions vivre ici avec leur pensée toujours présente et... ne juge pas mal... un jour, tu me donneras un enfant... Tu sais bien qu'il le faut et que ni l'un ni l'autre ne trahira leur mémoire...

— Tu es folle ! folle ! cria-t-il désespérément.

— Non, Anvern. Je t'en prie, ne nous disputons pas, ce serait trop horrible. Vois, je suis prête à te suivre, partons, si tu le veux.

— Oui, je le veux, gronda-t-il en l'entraînant vers la ferme.

Irta les regarda arriver et les laissa endosser leurs scaphandres sans

faire la moindre observation.

— Irta, dit le jeune homme avec une certaine gêne, il faut que j'essaie de retrouver mon appareil. Nous vous remercions pour votre accueil, si doux, si chaud, mais nous n'avons pas le droit de tromper ceux qui ont mis leur confiance en nous, même s'ils ont disparu à jamais. Ne pouvez-vous nous indiquer où se trouve le centre actif d'Edenia ?

— Non... Il n'y a rien... je ne vois pas ce que vous espérez trouver.

— Un moyen de quitter cette planète, dit-il avec une soudaine brusquerie.

— Je ne peux pas vous aider, déclara la vieille femme avec un visible regret.

— Tant pis. Nous allons essayer par nous-mêmes. Remerciez Cham, embrassez nos amis, ils nous ont donné la force de repartir.

— Ce n'est rien... Souvenez-vous seulement. Cette demeure est la vôtre.

Anvern quitta la pièce, suivi de Paule résignée et, arrivé sur le chemin, il commença à réduire la gravité et fut heureux de constater que la ceinture fonctionnait. Par acquit de conscience, il appuya sur le contacteur de son bracelet et se tourna vers sa compagne. Elle lui sourit tristement puis poussa un cri aigu en regardant par-dessus son épaule. La vedette venait de se poser près d'eux. Il entraîna la jeune fille vers le sas grand ouvert et, moins d'une minute plus tard, la planète bleue s'enfonçait sous la bulle lancée dans l'espace.

Ils atteignaient le milieu de leur trajet vers le globe brillant abritant leur astronef lorsque Anvern se pencha sur les instruments.

— Il n'y a pas de signal de guidage, dit-il avec inquiétude.

— J'ai vu, murmura Paule. Il y a quelque chose de détraqué dans nos appareils.

— Pourtant, tout paraît normal.

— Oui, mais la difficulté d'appeler cette vedette... et maintenant cet incident... Tu te souviens de l'endroit ?

— Oui, je ne pense pas pouvoir me tromper et les détecteurs de masse nous serviront.

Pourtant, quand la bulle de plastique survola doucement la surface glacée plongée dans l'ombre éternelle, ils ne virent pas la silhouette caractéristique de la sphère sur les écrans. Ils reconnurent l'emplacement où ils l'avaient abandonnée, mais ils durent se rendre à l'évidence, l'astronef avait disparu. Avec un grondement de rage, Anvern déclara :

— Nous allons chercher... Peut-être y a-t-il un autre emplacement semblable... Il ne peut avoir disparu.

Ils passèrent une vingtaine d'heures à sillonner le globe désolé, utilisant tous les merveilleux instruments de détection de leur engin, sans succès, et se retrouvèrent à leur point de départ. Paule, effondrée, se tassa sur son siège et se mit à pleurer sans retenue.

— Qu'allons-nous faire, demanda Anvern, la gorge desséchée par l'amertume. C'est incompréhensible. Valne ne peut avoir laissé partir le navire... ou si elle l'a fait, il y a une raison. Paule, nous allons repartir d'où nous venons et nous reviendrons dans quelques jours...

— Je ne vois rien d'autre à faire... Mais le faisceau existe-t-il encore ?

Anvern brancha le détecteur et poussa un soupir de soulagement. Le signal arrivait, clair et soutenu. Il enclencha la marche automatique et se laissa aller sur son siège, observant la planète qui montait vers eux. Il ne reprit le contrôle que lorsqu'ils furent à la verticale de la balise et sans poser de question, il mena la vedette jusqu'à la ferme de Cham.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda-t-il en posant l'engin dans un pré.

— Je ne sais plus, dit-elle avec lassitude.

— Nous risquons encore une fois de perdre notre appareil.

— Nous ne pouvons errer sans savoir pourquoi. Il faut demander à Cham s'il y a d'autres mondes habités dans le système... C'est peut-être là notre chance.

— C'est terrible d'être menés sans savoir par qui, ni pourquoi, murmura-t-il en se levant.

Ils quittèrent leur engin et attendirent anxieusement, serrés l'un contre l'autre. Mais comme sur Solène, la machine ne bougea pas et Paule eut un sanglot de joie. Irtina accourait en poussant des cris de plaisir. Anvern l'enleva dans ses bras, soudain heureux de retrouver le calme après la nouvelle épreuve. Ils s'arrêtèrent, interdits, sur le seuil. Plusieurs personnes attendaient, assises autour de la table. Tous des Noirs. Parmi eux, Cham qui se leva à leur entrée.

— Vous voilà revenus... Débarrassez-vous, nous vous attendions.

Déséquipés, ils acceptèrent le breuvage traditionnel et Paule interpella le géant noir.

— Cham...

— Êtes-vous prêts à converser avec nous ? coupa-t-il avec un geste d'apaisement de sa main ouverte.

— Oui, dit-elle timidement. Mais comment saviez-vous que nous

allions revenir ?

— Vous allez être renseignés, déclara un personnage qui ne les quittait pas des yeux. Cham nous a avisés de votre arrivée et nous avons mis un certain temps à nous réunir. Nous sommes les gardiens de la balise d'Edenia et comme tels, nous désirons mieux vous connaître. Ensuite, nous vous mettrons sur la voie.

— Nous n'avons plus de navire pour continuer, laissa échapper Anvern, machinalement.

— Je ne pense pas que ce soit utile, souffla Paule qui tremblait de tous ses membres.

— Comment le savez-vous ? demanda le Noir qui avait pris la parole avec autorité.

— Mais c'est exact, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en crispant ses mains contre sa poitrine.

— Peut-être...

— Qu'avez-vous fait de notre astronef, demanda-t-elle encore.

— Vous savez cela aussi... J'aimerais que vous disiez comment vous avez pu conclure de cette façon.

— Je ne peux pas, dit-elle en perdant contenance. Je te l'avais dit, Anvern, nous sommes au bout du voyage, cria-t-elle en se cachant la tête entre ses bras repliés.

— Calmez-vous, murmura Cham. Anvern, vous paraissiez pétrifié, est-ce donc tellement inconcevable ?

— Comme elle, je ne sais pas, dit-il d'un air égaré, regardant tour à tour les Noirs qui le surveillaient.

— Que cherchiez-vous donc ? demanda un vieillard aux yeux voilés, vêtu d'un morceau d'étoffe rouge vif.

— Cham a dû vous le dire... Ceux qui ont pensé ce voyage voulaient que des hommes et des femmes de la Terre apportent la nouvelle de la renaissance de la vie, là-bas...

— Mais vous saviez ne rien pouvoir en tirer.

— Et alors ? Nous ne savions pas si le but existait et je ne le sais pas encore...

— Pourquoi doutes-tu, Anvern, s'écria Paule. Moi, je sais et je commence à voir clair...

— Tais-toi, répliqua-t-il en français, tendant sa volonté pour brouiller les images qui se formaient en lui et les rendre indistinctes aux sens de ceux qui les observaient. As-tu oublié Solène et ce que Valne disait ?

— Ce n'est pas pareil, répliqua-t-elle avec conviction.

— Vous devez bien avoir un moyen de savoir lorsque vous serez au but, reprit le vieil homme.

— Sans doute, mais nous ne savons pas lequel. Nous le connaissons en temps utile.

— Fort bien. Je vais devoir vous demander quelque chose qui va vous faire réfléchir, dit le Noir en se levant, dépliant un corps gigantesque. Vos amis sont morts. Pour une mission que vous avez accepté d'entreprendre en connaissance de cause. Vous pouvez arriver au but. Nous avons le moyen de vous guider. Mais pour cela, vous perdrez définitivement ceux que vous dites aimer... Acceptez-vous ?

Les deux jeunes gens se regardèrent sans comprendre et Paule se dressa lentement, le visage subitement exsangue.

— Vous avez dit que vous nous donniez à choisir entre... retrouver nos amis et réussir la mission, articula-t-elle lentement.

— Vous avez très bien compris.

— Vous êtes monstrueux ! s'exclama Anvern en obligeant sa compagne à se rasseoir. Vous n'avez aucun droit de jouer de sentiments que vous ignorez. Nous ne vous demandons rien d'autre que votre aide. Le seul fait de l'assujettir à un chantage doublement odieux suffit à nous éclairer. Paule, avais-je raison ?

— Je ne sais plus, souffla-t-elle sans perdre son expression horrifiée.

— Ce n'est pas une réponse, objecta le vieux nègre avec une moue de mépris. Nous sommes capables, croyez-le ou non, c'est sans importance, de vous rendre vos amis... contre la mission. Choisissez.

— Je maintiens que vous ne pouvez juger de nos sentiments, gronda Anvern qui sentait une colère sourde le gagner. Vous ne respectez pas les morts. Mais entre nos amis, et même entre la vie d'inconnus et quelque mission que ce fût, nous n'aurions pas une seconde d'hésitation. Rien ne vaut qu'on sacrifie une vie humaine.

— Votre déclaration est passionnée mais illogique, remarqua le vieillard. Tantôt, vous mettez le but au-dessus de tout, y compris le sacrifice suprême, tantôt, vous estimez que cette mission ne vaut pas la vie d'un seul être humain... Tout cela parce que, outre la sentimentalité inhérente à votre espèce, vous aviez de l'amour pour ceux qui sont morts. Mais l'amour est un lien affectif changeant... Vous êtes deux, vous êtes jeunes et je ne crois pas me tromper en disant que votre amitié réciproque est très proche de cet amour...

— Vous êtes horrible, explosa Paule, déchaînée. Est-ce un mal, d'aimer ? Est-ce un crime d'avoir une amitié qui prime sur la vie

même ? Pourquoi cette torture ? Vous mentez. J'ai vu Irta, Airelle, Mra, cela ne peut être vrai...

— Nous sommes seuls juges de nos concepts...

— Permettez, coupa celui qui avait pris la parole en premier. J'ai retenu de vos déclarations que, de toute façon, entre la mission et vos amis, vous n'hésiteriez pas. Leur vie a plus de valeur que ce qui est sans doute la plus extraordinaire tentative de l'humanité pour assurer une liaison dans le temps et l'espace. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— C'est cela, répliqua Anvern. Mais avec une nuance que votre brutalité ne m'a pas permis de vous exprimer. Nous savions que nous courions un risque. Mourir pour une telle cause n'est pas déchoir. Mais il ne serait jamais venu à l'idée d'un seul d'entre nous de partir en sachant qu'il réussirait au prix de la vie d'un ou des autres. Il m'est égal de disparaître. Mais pas que Caro ait payé ce qui ne sera, finalement, qu'un succès d'orgueil.

— Non, Anvern... Tout cela est faux... pas ce que tu viens de dire mais ce qui nous est demandé. Les Anciens étaient bons. Ceux-ci nous trompent. Souviens-toi. Nous avons toujours soutenu qu'ils ne pouvaient avoir dépensé des trésors d'intelligence pour le sacrifice de nos malheureuses vies. J'en ai assez de cette discussion. Je veux partir et rien ne nous empêchera d'aller jusqu'au bout, quelle que soit la fin.

— Chelbra, dit brusquement Cham qui n'avait pas bronché jusque-là. Est-ce écrit qu'il faut forcer leur conscience ?

— C'est écrit, répliqua le vieillard à la toge rouge, mais il n'est pas dit que nous dussions suivre les textes à la lettre.

— Dans ce cas, Anvern, je vais vous demander de vous séparer de votre compagne qui va rejoindre les femmes qui l'attendent, dehors. Vous allez rester ici. Nous devons vous parler seuls à seul.

— Pourquoi nous séparer ? demanda Paule, subitement affolée. Nous sommes seuls au monde désormais et ce qu'il peut entendre, je le peux aussi.

— Paule, appela la voix claire de Mra. Viens, Irta nous attend.

La jeune fille jeta un regard de détresse à son compagnon qui lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Va, Paule, ce ne sera pas long. Nous partirons aussitôt après, je te le promets.

Elle quitta la salle, la tête basse, suivie par les regards brillants des Noirs.

— Alors, qu'est-ce donc qu'elle ne peut entendre, demanda le Terrien avec insolence.

— Vous êtes au but, Anvern, répondit Cham d'une voix grave. Chelbra va vous expliquer et Paule saura tout également.

Le jeune homme blêmit affreusement et passa une main tremblante sur son visage couvert de sueur.

— Oui, vous êtes arrivés, tous les quatre, ainsi que Valne, dit Chelbra solennellement.

— Valne ! s'écria Anvern en se dressant.

— Vous niez l'évidence, écoutez Chelbra, dit Cham en le calmant d'une main amicale.

— Votre ami, Carsentuitalingua, descendant, comme vous, de notre race, mais plus proche de nous par suite des lois complexes de l'hérédité, est entre la vie et la mort. La jeune fille aux cheveux d'or pâle est également entre la vie et la mort. Tous deux ont besoin d'un flux vital, Anvern, et vous allez avoir une décision terrible à prendre, mon ami. Terrible et immédiate car le temps presse. Grâce à Valne, ils sont demeurés en survie. Ce n'est ni miraculeux ni surhumain... Mais nous disposons de leurs deux corps... avec, hélas ! une seule vie... ou une seule âme... Comprenez-vous ?

Anvern, les doigts noués, le visage ruisselant de sueur, fixait le regard sombre qui le scrutait sans ciller. Il eut un hoquet et déglutit avec peine. Il ferma les yeux, les traits tirés par une peine intense. Quand il les ouvrit, il respira avec force avant de dire d'une voix blanche :

— Sauvez Caro, si vous en êtes capables... sinon, soyez maudits... Lui comme Paule le méritent. Mais, puisque vous êtes si puissants, ne pouvez-vous sauver Velna en disposant de moi ?

— Que voulez-vous dire, Anvern ? demanda doucement Cham dont le visage avait pris une couleur de cendre.

— Ne pouvez-vous lui donner ma vie ? Vous utilisez bien quelque chose de semblable, je suppose ?

— Nous ne sommes pas aussi forts que vous le pensez, dit Chelbra après quelques instants d'un silence total. Votre offre est généreuse, bien que je me demande si cette jeune fille accepterait de vivre à ce prix. Vous êtes libre maintenant.

— Mais expliquez-moi donc, cria-t-il désespérément.

— Bientôt, Anvern, dit Cham en se levant, imité des autres personnages. Êtes-vous certain d'être arrivé ?

— Je ne peux pas le dire encore, murmura-t-il en regardant défiler les hommes noirs qui sortaient silencieusement. Je le croirais, si Caro pouvait être sauvé...

— Ayez confiance, dit le Noir en poussant amicalement le jeune homme vers le seuil.

La vedette n'avait pas bougé et un groupe de femmes revenait vers la ferme. Anvern distingua la tache blanche du visage de Paule et usa de toute sa volonté pour retrouver son sang-froid. Il s'accouda contre le sas pour attendre son amie.

Elle était pâle comme la mort et se jeta entre ses bras.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en la serrant follement.

— Rien, Anvern. Rien...

— Allons, tu peux tout me dire... Je croyais te trouver heureuse.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en se dégageant, étonnée du timbre de sa voix.

— Viens... Je préfère que ce soit Irta qui te l'apprenne, si ce n'est encore fait.

Dans la salle commune, la vieille négresse était seule et Anvern se demanda fugitivement où avaient pu disparaître les femmes qui étaient entrées quelques instants auparavant.

— Irta, dit-il en allant à elle, vous savez ce qui s'est passé ici. Expliquez-le à Paule... Moi, je ne peux pas.

— Ne pouvez-vous donc aller jusqu'au bout de ce que vous décidez ?

— Je vous en prie, murmura-t-il comme une prière.

— Je suppose que je dois le faire, dit Irta en hochant la tête...

Anvern se détourna et quitta la salle en courant. Il s'en fut droit devant lui à travers la campagne, les oreilles bourdonnantes, pour chercher un peu de solitude et tenter de se remettre. Il se dégravita et suivit à longues foulées, touchant à peine le sol, un sentier qui sinuait entre deux haies de végétaux aux feuilles bruissantes. Un bruit sourd, sur sa droite, l'arrêta subitement. Il eut un mouvement de panique lorsque surgit un kers énorme. L'animal le regarda curieusement de ses grands yeux fauves et vint le flairer. Il posa la main sur les naseaux couverts de fin velours et hocha la tête en contemplant le museau étrange. Il se hasarda à caresser l'oreille, dressée comme celle d'un cheval et le kers poussa un cri de plaisir. Anvern se mit à rire et reprit sa marche, s'enfonçant plus avant dans le bois. Il se retourna au bout d'une centaine de mètres et vit que l'animal le suivait en se dandinant sur ses six pattes torses. Quand il déboucha à la lisière, il observa un moment l'immense savane qui s'étendait devant lui jusqu'au pied de molles élévations de terrain. Des troupeaux d'animaux, sans doute des kers, broutaient paisiblement mais son compagnon à six pattes ne

parut pas disposé à aller les rejoindre et resta à son côté, soufflant bruyamment, de temps à autre.

Il se laissa choir sur l'herbe rude pour tenter de voir clair en lui. Le kers le regarda un moment, puis, avec un soupir, se laissa tomber à son tour, gardant ses yeux ouverts fixés sur l'homme.

Anvern se laissa prendre au piège de sa solitude et, bientôt, il ne pensa plus qu'à Velna. Il revécut toutes les phases de leur aventure. Le désespoir le gagna et il ne vit pas les heures passer, accroché à cette image que son souvenir lui rendait vivante, chaude et pourtant insaisissable. Un souffle puissant le tira de sa rêverie morbide. Le kers s'était relevé et le dominait de sa masse. Il consulta son chronomètre et le crépuscule qui tombait le dressa, mal assuré, sur ses jambes.

— Il est temps de rentrer, n'est-ce pas, mon vieux ? dit-il à l'animal. Allons-y.

Cette fois, l'hexapède le précéda et il espéra qu'il connaissait bien le chemin car il fut rapidement incapable de s'orienter. Mais ils traversèrent la forêt en moins d'une heure et parvinrent, l'un suivant l'autre, exactement derrière la ferme. Le kers s'arrêta à l'entrée de l'étable et attendit. Anvern s'approcha de la tête camuse et caressa longuement le chanfrein aux poils rudes. Avec un grognement de satisfaction, la bête entra dans l'étable obscure et le jeune homme l'entendit échanger avec ses congénères une série de cris et de jappements qui ne laissèrent pas de l'intriguer.

— Vous voilà revenu, dit la voix de Cham à son côté.

— Oui, répondit-il après avoir sursauté. Heureusement que vos bestiaux ont le sens de l'orientation car je n'aurais pas retrouvé la route.

— Bestiaux, reprit doucement le Noir, c'est plus que cela, ce sont nos amis.

— Nous aimons aussi les animaux et ceux-ci paraissent très doux, malgré leur taille.

— Ils sont doués d'intelligence, Anvern, dit le Noir. Ils possèdent un langage, ils savent réfléchir, prévoir, décider, dominer leurs instincts...

— Alors ce ne sont pas des animaux.

— Ne pensez-vous pas plutôt qu'il est inexact de prétendre que les espèces autres qu'humaines sont inintelligentes ? Mais laissons cela. Je crois que vous avez beaucoup rêvé et beaucoup souffert, Anvern, et j'en suis désolé, dit Cham en s'effaçant pour laisser entrer le jeune homme.

— Je ne suis pas avancé pour autant, répondit le Terrien à mi-voix.

Il suivit le couloir jusqu'à la salle commune et salua l'assistance silencieuse où il retrouva les visages de ses interlocuteurs de l'après-midi.

— Anvern, dit une voix étouffée qui le pétrifia.

Il se détourna d'une pièce pour voir Caro venir à lui, d'une démarche un peu raide, mais sans aide. Il secoua mécaniquement la tête comme s'il niait l'évidence et ne se reprit que lorsque son ami eut accroché le plastron de sa combinaison. Les deux hommes s'éteignirent et Anvern se laissa choir sur un banc pour reprendre son souffle.

— Reprends-toi, lui dit Caro en essayant maladroitement une larme...

— Laisse-moi te regarder. Oui, c'est bien toi... Mais alors, eux, qui sont-ils ? demanda le jeune homme en montrant les Noirs qui les entouraient.

— Tu ne le sais pas encore ? Pourtant, il ne peut y avoir de doute, Anvern.

— Mais pourquoi Valne aurait-elle menti ? Elle nous a dit et répété « Vous le saurez d'une manière irréfutable ». Je suis heureux, Caro, au-delà de tout ce que je pourrais te dire parce que tu es là... Mais ce n'est pas une preuve... Sur Solène, peut-être en auraient-ils fait autant... C'est une technique avancée dans le domaine médical...

— La voici, ta preuve, Saint Thomas, s'exclama Caro en regardant par-dessus la haie des assistants.

Paule surgit entre deux personnages silencieux qui s'écartèrent pour la laisser passer. Une jeune fille blonde la suivait.

— Anvern, souffla-t-elle, ils te rendent ce que tu as donné.

Puis elle se blottit contre Caro et cacha sa tête contre la poitrine de l'homme qu'elle aimait.

La jeune fille blonde s'était arrêtée, face à Anvern qui se leva pour tenter de comprendre d'où arrivait l'image qu'il ne pouvait raccrocher à aucun souvenir. Les yeux violets clairs de la jeune fille le dévisageaient avec une intensité insoutenable et il passa une main sur son front moite.

— Vous ne pouvez pas..., murmura-t-il...

— Anvern, dit la voix claire qui le frappa comme un coup de fouet, regarde.

Elle écarta l'étoffe qui protégeait son buste et le jeune homme poussa un cri rauque.

— Je suis Valne et aussi Velna... Tu ne le comprends pas encore, mon chéri. Dis-moi une seule chose : m'aimeras-tu étant Velna sous ce corps de la jeune fille du passé ?

— Je retrouve ta voix, bien que le timbre soit un peu différent et ton regard, mais ce ne sont pas tes yeux... Qu'est devenue Valne ?

— Elle est devant toi. Je suis l'une et l'autre. Je t'aime et je sais que tu m'aimeras, que tu m'aimes déjà ou de nouveau, dit-elle en s'approchant à le toucher. Acceptes-tu de retrouver notre navire ? Cela t'aidera à comprendre et à te libérer...

— La machine est là ? demanda-t-il d'une voix sourde, les poings serrés.

— Oui... devant la ferme.

— Viens, dit-il simplement.

La nuit était lumineuse et il aperçut la sphère qui lui parut énorme, posée dans le pré voisin. Serrant la petite main de la jeune fille dans la sienne, il courut jusqu'au navire et la hissa dans le sas. Ils gagnèrent le poste de commande et Anvern brancha l'énergie tandis que sa compagne réglait les appareils. Puis il se tourna vers elle pour obtenir son accord sur le départ.

Le sol disparut sous eux et le Terrien afficha un tracé orbital stable autour d'Edenia avant de se pencher vers la tablette des casques. Il en coiffa un et appela. La jeune fille suivit sur le visage du garçon l'attente anxieuse, puis la montée de la certitude qui l'imprégnait lentement, creusant les traits d'une émotion effrayante. Elle se leva et gagna le salon où les objets familiers étaient restés aux mêmes places, depuis la soirée tragique. Il la rejoignit alors qu'elle avait repris sa pose favorite, les jambes repliées sous elle. Il se laissa choir à ses genoux, se grisant consciemment de ce que lui révélaient les yeux violets.

— Tu te souviens, Anvern, dit-elle tout bas, le jour où nous nous sommes rencontrés. Tu m'as déshabillée du regard et j'ai été furieuse... Suis-je toujours belle ?

— Tu n'es pas moins belle, répliqua-t-il, après avoir laissé son regard errer sur les genoux nus, le sarreau grossier, ouvert jusqu'au ventre et la petite tache brune qui fit battre ses tempes sous un flux de sang qu'il maîtrisa avec peine. Tu es belle de la double beauté de celle qui a accepté la mission et de celle qui attendait... Tu as compris que je ne puisse admettre sans preuve absolue, le retour depuis l'au-delà où je te croyais partie... Je n'aurais jamais accepté le mensonge ou la substitution... C'est toi que j'aimais, Velna et je te retrouve en toute certitude, maintenant. M'en veux-tu d'avoir hésité ?

— Comment t'en vouloir, dit-elle en se penchant pour le prendre par le cou. Tu es resté fidèle en doutant... de moi. Quelle plus belle preuve d'amour pouvais-tu me donner ?

— Pourtant...

— Ne dis rien... je sais. Tu l'as fait pour Paule et pour lui... J'aurais fait de même, et tu le sais.

— Je pensais te retrouver, très vite, murmura-t-il, incapable de trouver les mots qui montaient en une vague prodigieuse.

— Tais-toi. Ne peux-tu te détendre enfin ?

— Mais qu'est devenue Valne ?

— C'est... difficile à expliquer avec de simples phrases... Tu auras deux femmes en une, mon chéri. Je ne peux plus regretter le corps qui était le mien. Il avait trop souffert et malgré leur science, ils n'auraient pu sauver son intégralité. Ils ont choisi cette voie en pensant que Valne et Velna le méritaient... comme toi.

CHAPITRE IX

Ils ne regagnèrent la ferme que deux jours plus tard. La première personne qu'ils aperçurent en sortant de l'astronef fut Caro, qui se mit à rire en voyant leurs mines contrites.

— Alors, Anvern ?...

— Alors, Caro ?... répliqua le jeune homme en se mettant à rire à son tour.

Ils riaient encore lorsque Paule arriva, suivie d'Airelle et d'Irta.

— Voici ma femme, dit simplement Anvern en prenant la main de Velna.

— Êtes-vous enfin rassuré ? demanda la vieille femme en esquissant un geste discret sur le front de Velna.

— Oui... Je n'ai qu'un peu de remords d'avoir laissé mes amis... J'avoue avoir oublié beaucoup de choses depuis avant-hier.

— Cessez donc une fois pour toutes de battre votre coulpe, Anvern. Vous ne pensiez tout de même pas qu'ils avaient à vous attendre ?

— Ah !... bien sûr, s'écria-t-il en se remettant à rire de bon cœur.

Cham martelait une plaque d'or lorsqu'ils entrèrent dans la salle commune. Il abandonna son ouvrage pour les accueillir et serra longuement Velna contre lui.

— Tu reviens de loin, de si loin, murmura-t-il. Tu méritais d'être aimée. Asseyez-vous. Mère, réunis la famille. Ils doivent savoir dès maintenant, ajouta-t-il en dévisageant tour à tour les Terriens.

Et ceux-ci apprirent enfin l'histoire de ceux qui avaient jalonné leur route, de monde en monde. Tout d'abord, Cham exprima ses regrets pour les souffrances causées à Anvern et à Paule, lors de leur arrivée, mais il était impossible de procéder d'une autre manière. Les moyens laissés dans l'abri des balises étaient si puissants qu'ils ne pouvaient être laissés en toutes les mains et il était indispensable que les messagers puissent apporter une preuve irréfutable de leur désintéressement et de leurs qualités morales. Certains des sages qui avaient eu à juger, auraient aimé éviter la dernière et cruelle épreuve car les étonnantes ressemblances physiques entre Valne et Velna d'une part et Caro et Mra d'autre part avaient convaincu Cham et sa famille,

en particulier. Mais l'importance de la liaison effectuée malgré les millions d'années, alors que jamais le contact n'avait été repris, avait poussé à l'intransigeance ceux qui craignaient pour la paix d'Edenia.

Comme l'expliqua Cham, les hommes n'étaient pas les seuls êtres intelligents de la galaxie ni de l'univers métagalactique. Par contre, ils essaïmaient ainsi, depuis l'infini du passé, peuplant les mondes à biosphère, acceptable par l'espèce. Certains noyaux, plus évolués dans les domaines de la technique, pouvaient émigrer lorsque les conditions changeaient au point de mettre en danger la civilisation. Il restait pourtant toujours des familles ou des groupes, attachés à leur planète, préférant tenter de résister à la nature et réussissant parfois. Pour ceux-là, les balises spatiales, puissantes unités que seuls des mouvements tectoniques à l'échelle d'un globe pouvaient anéantir, étaient installées sur les socles de l'écorce planétaire les plus stables. Ils devaient permettre de refaire la liaison avec les émigrés aussitôt que les conditions de vie redevenaient normales, lorsqu'elles le redevenaient. La liaison avait été assurée, de rares fois, dans le passé, mais jamais après un temps aussi long.

L'absence apparente de technique, n'était due qu'à l'inutilité de celle-ci dans les conceptions de la civilisation des Edeniens. Ayant domestiqué l'énergie à tous ses niveaux, ils ne l'utilisaient que dans les cas d'urgence, demeurant, le reste du temps, en parfaite harmonie avec la nature sur les mondes qu'ils occupaient. Conservant la maîtrise de leur stabilité démographique, ils n'avaient pas à recourir aux fabrications artificielles pour assurer leur survie et Cham étonna les Terriens en leur dévoilant qu'Edenia ne comptait qu'un demi-milliard d'habitants, tout comme Antime et Pomone, les deux autres planètes occupées par la race.

Bien entendu, celle-ci subissait les influences des astres principaux, se modifiant quelque peu suivant les caractéristiques des rayonnements. Noirs sur Edenia, les hommes étaient cuivrés sur Antime et Pomone, comme ils avaient été bleus de cobalt sur un autre globe, lors de la précédente migration.

Cham s'étendit un peu plus sur le secret de la présence de Valne, la jeune fille qui attendait depuis un passé inconcevable. Istramurthia était le nom de celle qui avait perdu conscience dans la salle de mise en hibernation de la balise de Terre. Elle avait été volontaire pour servir de guide à ceux qui useraient de la sphère interstellaire. Les glaces prenaient toute la zone tempérée, lorsque le dernier spatonef avait quitté le système solaire, laissant une poignée d'irréductibles accrochés aux savanes de l'équateur. Lorsque le couple formé par Paule et Anvern était apparu à l'entrée de la ferme, Irta, comme Cham, avaient reconnu le scaphandre spécial, que la tradition

décrivait de génération en génération. Une équipe de sages, aussitôt alertée, avait rappelé le navire principal, occupé par Istramurthia et découvert les corps des victimes de la tragédie. Tandis que les plus grands médecins d'Edenia se penchaient sur les jeunes gens que la vie semblait avoir quittés, d'autres sages questionnaient Istramurthia et apprenaient l'extraordinaire aventure vécue par les messagers. C'est la jeune fille du passé qui avait offert son corps et son âme à Velna, la Terrienne.

C'est ainsi qu'Anvern et ses compagnons apprirent que la civilisation d'Edenia, d'apparence primitive, abritait une race riche en scientifiques et en philosophes, disposant de moyens d'une simplicité qui n'était élémentaire que par leur connaissance des niveaux d'énergie.

Ils apprirent beaucoup d'autres choses, toujours simples, et pourtant inconcevables sans leur remise dans le contexte édenien. Cham termina son exposé avec l'assurance tranquille qui ne l'avait pas quitté un seul instant.

— ... Il fallait que je vous fasse ce rapide résumé de ce que nous sommes. Des hommes et des femmes ; comme vous. Quant à notre vie, elle gravite autour de ce seul mot : Amour. C'est lui qui vous a conduits jusqu'ici et ce n'est pas le moindre indice de son universalité. Vous vous êtes liés, Irta vous a donné ce droit puisque vous avez poussé l'abnégation jusqu'à attendre la certitude d'avoir bien rempli la mission pour le faire. Vous êtes libres de suivre les croyances qui vous ont été inculquées. Mais, si vous le désirez, Chamin comme Mra vous expliqueront comment nous conférons à l'union un caractère solennel. Je vous laisse. Nos enfants ont une infinité de choses à vous montrer. Allez en paix.

Quelques minutes plus tard, les trois couples quittaient la ferme, montés sur le léger palanquin oscillant sur le dos des kers. Ils parcoururent le chemin qu'avait pris Anvern, seul, et continuèrent jusqu'à la rivière, perdue entre deux lèvres de roches pourpres. Une plage de sable, criblé de paillettes dorées, s'étalait paresseusement sous le chaud soleil d'Edenia. C'est là qu'après le bain Anvern et ses compagnons apprirent de la bouche de Mra ce que signifiait la parure d'or qu'elle portait sur le ventre, retenue par une mince tresse.

— Elle a été créée pour moi par Chamin, expliqua la jeune fille, allongée sur le sable. Elle n'a de valeur que parce qu'il l'a façonnée avec amour. Dans sept jours, lorsque nos deux satellites, Antique et Nova, seront au zénith, après la cérémonie nuptiale, Chamin coupera cette tresse et me donnera la chaînette qui la remplacera. Dès lors, jusqu'à la fin de ma vie, cette parure ne quittera plus ma poitrine... Elle masquera la petite marque brune, Velna, si vous acceptez nos

coutumes.

Et sept jours plus tard, après la simple cérémonie, sous les deux astres qui s'étreignaient au zénith, trois parures d'or transformèrent trois jeunes femmes.

Lentement, construite de leur main, leur ferme sortit du sol, à peu de distance de celle de Cham. Le hasard, ou quelque chose d'autre, voulut que lorsqu'elle fut terminée, arrivât dans le ciel d'Edenia une sphère brillante qui vint se poser tout près de leur astronef, immobilisé sur un tertre gazonné.

Le couple qui en descendit ne repartit jamais et la ferme des messagers compta un homme et une femme de plus. Ils venaient de Solène et par la volonté d'Amindie, ils oublièrent les bouquets de cristal de leur monde.

Plus tard, beaucoup plus tard, naquit le premier enfant. Il était d'une chaude couleur brune que les très lointains descendants de Divrillis et d'Anvern ne pourraient exposer que dans de multiples cycles planétaires.

FIN





J. et D. Le May

Carsentuitalingua, dit Caro, et Anvern, le gaélique, jeunes scientifiques du XX^e siècle, ont foi dans le passé de l'homme et dans l'universalité de l'espèce. Ayant vaincu les obstacles matériels, ils trouvent la preuve que les Grands Anciens ont occupé la Terre dans un passé reculé et se voient proposer une mission fantastique : retrouver dans la Galaxie les descendants des Grands Anciens.

Il ne leur est imposé qu'un impératif : effectuer le long voyage avec deux compagnes et malgré cela demeurer purs comme elles devront l'être. Le Destin, ou ce qui apparaît aux jeunes gens comme quelque chose de plus puissant que celui-ci, leur fait trouver les compagnes idéales. Caro, le descendant des rois africains, et Anvern, l'enfant des brumes et du vent, quittent la Terre en compagnie de Paule, l'étudiante parisienne, et de Velna, blonde suédoise passionnée de physique théorique.

Ils ont été dûment avertis que leur quête serait gratuite, quels que soient les risques encourus. Ceux-ci vont jusqu'au sacrifice suprême et pourtant la machine merveilleuse qui emporte les jeunes gens à travers la Galaxie ne possède aucune arme.

La foi en un idéal, la jeunesse, l'enthousiasme, l'amour et l'amitié, sauront-ils vaincre la peur, l'étrange, les super-intelligences, les apparences toujours trompeuses ? La réponse est oui, mais à quel prix ?